

# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>4</b>
I. PROBLEMATIQUES SOULEVEES DANS L'ETUDE	4
II. OBJECTIFS DE L'ETUDE	5
III. METHODOLOGIE ET TERRAIN REALISE	6
III.1 Le recueil de données par questionnaire	6
III.2 Le recueil de données par entretien	7
<b>CHAPITRE I : LES RELATIONS SEXUEES ENTRE ADOLESCENT-E-S : PRATIQUES, REPRESENTATIONS SOCIALES ET ENJEUX</b>	<b>9</b>
<b>PREMIERE PARTIE :</b>	<b>10</b>
<b>SORTIR DE L'ENFANCE ET DECOUVRIR LES RAPPORTS SEXUES</b>	<b>10</b>
I.1 « SI JE VOUS DIS 'RELATIONS A L' ADOLESCENCE', VOUS PENSEZ A QUOI ? »	10
I.1.1 ASSOCIATIONS SPONTANEEES	10
I.1.2 Les relations amicales	12
I.1.3 Une redéfinition des relations hétérosexuelles	14
I.2 LA RELATION AMOUREUSE	15
I.2.1 Naissance de l'intérêt sexué	16
I.2.2 rencontre d'un partenaire et poids des regards	17
I.3 DES USAGES DU TELEPHONE PORTABLE DANS LE COUPLE	19
<b>DEUXIEME PARTIE :</b>	<b>22</b>
<b>LES ACTIVITES AU QUOTIDIEN, UNE OCCASION D'APPRIVOISER LA DIFFERENCE</b>	<b>22</b>
II.1 ACTIVITES EXTRA SCOLAIRES	22
II.2 LA FREQUENTATION DE STRUCTURES	24
II.2.1 Raisons de fréquenter ou d'éviter une structure	24
II.2.2 Activités proposées et satisfaction du public	28
II.2.3 UNE PREFERENCE GLOBALE POUR LES ACTIVITES MIXTES	29
II.3 OU SONT LES FILLES ?	31
<b>TROISIEME PARTIE :</b>	<b>34</b>
<b>REPRESENTATIONS RECIPROQUES, DE LA CARICATURE À L'IDEAL</b>	<b>34</b>
III.1 « QU'EST-CE QU'UNE FILLE ? »	34
III.2 « QU'EST-CE QU'UN GARÇON ? »	38
III.3 RAPPORTS DE SEXE : GARÇONS ET FILLES SONT-ILS EGAUX ?	40
<b>CHAPITRE II : LA GESTION DES RELATIONS ENTRE ADOLESCENT-E-S PAR LES PROFESSIONNELS DES STRUCTURES</b>	<b>50</b>
<b>PREMIERE PARTIE :</b>	<b>51</b>
<b>COMMENT LES STRUCTURES PRENNENT-ELLES EN COMPTE LA THEMATIQUE DES RELATIONS DE GENRE ?</b>	<b>51</b>
I. 1. UNE THEMATIQUE TRANSVERSALE	51
I. 2 LES PARTICULARITES DES RELATIONS DE GENRE A L' ADOLESCENCE	54
I. 2. 1. Comment les professionnels qualifient-ils ces relations ?	54
I.2. 2. Des causes sociétales génératrices d'injonctions contradictoires	55
I.2.3. Quelle place laissent les structures aux relations de genre ?	56

<b><u>DEUXIEME PARTIE : LES PROBLEMES RENCONTRES PAR LES ACTEURS PROFESSIONNELS</u></b>	<b>59</b>
I. 3. LA DIFFICILE MIXITE	59
I.3.1. Dans les structures	59
I.3.2. Dans l'espace public	64
I.4. DES INDIVIDUS DEPENDANT DE LEUR FAMILLE ET DE SON FONCTIONNEMENT	65
I.4.1. La difficulté de dialoguer avec la famille	66
I.4.2. Le rôle de la fille et sa place dans la fratrie	67
I.5. LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE GENRE DES ADOLESCENTS	69
I.6. LA MONTEE DE VIOLENCE DE LA PART DES FILLES	71
<b>DEUXIEME PARTIE :</b>	<b>74</b>
<b>LES REPRESENTATIONS SOCIALES ET LES PRATIQUES DES ACTEURS COMME ELEMENTS STRUCTURANT LA GESTION DES RELATIONS FILLES-GARÇONS</b>	<b>74</b>
II. 1. LES REPRESENTATIONS SOCIALES DU GENRE ADOLESCENT DES PROFESSIONNELS	74
II. 1. 1. Les figures adolescentes	74
II. 1. 2. Des garçons sans sentiments et dans l'immédiateté	76
II. 1. 3. Que peut faire une fille que ne peut faire un garçon, et inversement ?	77
II. 1. 4. Des relations variant selon la communauté d'origine de la famille	78
II. 2. LES MODALITES AGISSANT SUR LES REPRESENTATIONS SOCIALES ET LES PRATIQUES DES ACTEURS	79
<b>TROISIEME PARTIE :</b>	<b>82</b>
<b>LES OUTILS MOBILISES PAR LES ACTEURS</b>	<b>82</b>
III. 1. IMPOSER LA MIXITE DANS TOUTES LES ACTIVITES ET SURTOUT LORS DES SORTIES	82
III. 2. LA PAROLE	84
III. 2. 1 Dans la relation individuelle	84
III. 2. 2 La parole en collectif	85
III. 3. TRAVAILLER A TOUS LES NIVEAUX DU CERCLE DE RELATIONS ENTOURANT LES ADOLESCENTS EN INSTAURANT DES GROUPES DE PAROLE	86
CONCLUSION	89
<b><u>CHAPITRE III</u></b>	<b>91</b>
<b><u>PRECONISATIONS POUR AMELIORER LA GESTION DES RELATIONS ENTRE FILLES ET GARÇONS A L'ADOLESCENCE ET PREVENIR L'INEGALITE DES GENRES ET LA VIOLENCE</u></b>	<b>91</b>
<b>PREMIERE PARTIE :</b>	<b>92</b>
<b>MISE EN LUMIERE DE L'ADEQUATION / L'INADEQUATION ENTRE LES MODES DE GESTION DES RELATIONS AU SEIN DES STRUCTURES ET LES BESOINS ET ATTENTES DES ADOLESCENT-E-S</b>	<b>92</b>
I.1. LES CONSTATS	92
I.2. UNE ADEQUATION OU UNE INADEQUATION ENTRE LES BESOINS ET LES ATTENTES DES ADOLESCENTS FACE AUX PROPOSITIONS ET AUX MODES DE GESTION OFFERTS PAR LES STRUCTURES ?	93
1.2.1. Une inadéquation face à la perception des relations de genre à l'adolescence : des interprétations des gestes et paroles différentes selon les acteurs.	93
I. 2. 2. Un idéal commun : vivre ensemble et être égaux malgré leurs différences.	95
<b>DEUXIEME PARTIE</b>	<b>96</b>
<b>PRECONISATIONS</b>	<b>96</b>
II.1 FAVORISER LA MIXITE DANS LES STRUCTURES	96

II.2. DECONSTRUIRE LES CLICHES INEGALITAIRES ET ACCEPTER LA DIFFERENCE DANS LE RESPECT	96
II.3. TRANSMETTRE DES CONNAISSANCES FONDAMENTALES AUX ADOLESCENTS	97
II. 3. ORGANISER DES TEMPS D'ECHANGES INDIVIDUELS ET COLLECTIFS, MIXTES ET UNISEXES	98
II. 4. DES OUTILS D'ANALYSE POUR AIDER LES PROFESSIONNELS	99
ANNEXES	<b>ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.</b>

## INTRODUCTION

Nous avons pour habitude de nous représenter « le sexe » comme un élément organisant nos rapports à l'Autre. La différence de sexe est perçue comme étant la source de la forme que nos interactions prennent, l'amour mais aussi la violence. De ce point de vue, la différence de sexe dans son acception biologique expliquerait la nature de nos rapports ; c'est parce que l'on est garçon que l'on est plus agresseur ou fille que l'on est plus victime<sup>1</sup>. Peut-on ainsi trouver, ou se résoudre à trouver, dans le biologique l'explication de conséquences (amour, violence, fraternité, équité, pouvoir, domination) qui sont avant tout sociales ? Si tel est le cas, les « crapuleuses »<sup>2</sup> seraient biologiquement déterminées !

L'endossement par certaines femmes de rôles sociaux habituellement attribués aux idéaux de masculinité, et d'ailleurs le refus de certains hommes de les endosser, montre que ce sont avant tout des normes sociales qui clivent les sexes et que ces distinctions socialement construites et culturellement validées ne se superposent pas forcément au clivage biologique. Comment se fait-il alors que, dans notre société, ces différences biologiques, apparemment non pertinentes pour qualifier les rapports entre les sexes, semblent d'une telle importance ?

Une des raisons majeures de cette représentation des différences biologiques considérées comme fondamentales dans nos rapports sociaux de genre est que l'on comprend la différence de sexe à travers les catégories de « femme » et d'« homme ». On réduit nos rapports sociaux de genre à de l'inné, à du biologique, à du naturel. Pourtant, les rapports sociaux de genre renvoient bien plus à des différences socialement construites qu'à des différences biologiques. S'agissant de représentations, il est désormais possible d'agir sur l'image de l'Homme et de la Femme et des liens qui les unissent.

### I. PROBLEMATIQUES SOULEVEES DANS L'ETUDE

Les rapports qu'entretiennent hommes et femmes ne se réduisent donc pas à de simples déterminismes biologiques. Ce sont également des rapports sociaux qui impliquent, dans la communication et les interactions avec autrui, les conceptions collectivement et individuellement élaborées des genres.

Au-delà de la différence anatomique entre homme et femme, le genre est la construction sociale de cette différence des sexes. Ce concept recouvre diverses facettes<sup>3</sup> (le genre comme principe organisateur de la vie sociale – cf. les places distinctes des hommes et des femmes dans la société –, le genre comme catégorie symbolique, le genre comme rapport de pouvoir). Il est un processus qui se construit et évolue aux différentes échelles de la vie sociale individuelle et collective.

Le concept de genre nous amène à ne pas réduire les rapports sociaux de sexe à de l'inné, et ouvre par là même un champ d'action et d'intervention.

En effet, deux niveaux distincts apparaissent dans la construction des relations de genre correspondant à deux niveaux d'intervention possibles : le niveau cognitif, celui des représentations sociales (opinions, imaginaires, perceptions) et des connaissances informatives (biologie,

---

<sup>1</sup> Des propos stéréotypés que l'on retrouvera dans les représentations sociales des acteurs interrogés pour la réalisation de cette étude.

<sup>2</sup> Stéphanie RUBI, 2005, *Les « crapuleuses », Ces adolescentes déviantes*, PUF.

<sup>3</sup> Anne Revillard, extrait du cours de Sociologie du genre, 2006-2007, ENS Cachan, département de Sciences sociales.

anatomie), et celui de l'interaction (expériences individuelles et collectives dans différents milieux)<sup>4</sup>.

C'est donc sur ces deux niveaux que peuvent éventuellement agir les structures qui accueillent un public adolescent puisqu'elles constituent un contexte d'expérimentation des relations entre adolescent-e-s.

D'une part, parce qu'elles composent un cadre social (avec ses règles, normes et représentations) dans lequel les adolescents se construisent, vivent des expériences individuelles et collectives. Subséquemment, elles constituent un contexte qui peut influencer sur la construction identitaire des jeunes et, par là même, sur les relations sociales de genre.

D'autre part, parce que les professionnels qui y travaillent et gèrent au quotidien les relations entre adolescent-e-s ont eux aussi des représentations sociales, des opinions, des perceptions qu'ils mobilisent dans la gestion quotidienne des relations adolescent-e-s.

Ces structures joueraient donc un rôle dans la construction identitaire des adolescents. Mais quelles sont ces structures et quels sont leurs rôles ? Comment sont-elles organisées et réparties sur le territoire marseillais ? Dans quelles mesures et de quelles manières ces lieux d'accueil influencent-ils les relations de genre ?

Par ailleurs, comment les divers professionnels envisagent-ils les relations filles / garçons ? Sur quelles références prennent-ils appui pour mener à bien leur missions (références théoriques, formation spécifique, pratiques intériorisées) ? Quelles sont leurs représentations des relations filles / garçons et quel est l'impact de ces représentations sur les actions menées auprès des adolescents ?

Par ailleurs, puisque les adolescent-e-s sont producteurs de représentations sociales et les acteurs principaux des relations qu'ils nouent entre eux, il est possible d'agir directement sur leurs conceptions et leurs pratiques. Afin de déterminer leurs éventuels attentes et besoins dans ce domaine, il est d'abord nécessaire d'établir un état des lieux : comment vivent-ils ces relations ? Quelles perceptions ont-ils de l'Autre sexe et du leur ? Rencontrent-ils des difficultés relationnelles ? Si oui, lesquelles ?

Aussi, comment jugent-ils les structures qui les accueillent ? Sont-ils satisfaits des activités proposées et des modes de gestion des relations filles / garçons établis dans les structures ? Ont-ils des propositions à faire à ce sujet ?

## II. OBJECTIFS DE L'ETUDE

L'étude sociologique que nous avons menée met en exergue la prise en compte de la problématique transversale des relations filles / garçons sur différents territoires dans l'objectif d'informer les professionnels et d'impulser une réflexion et des pratiques innovantes.

Dans un premier temps, cette étude a visé plus particulièrement le fait d'établir deux états des lieux sur le territoire marseillais (décomposé comme suit : centre-ville, une cité des quartiers nord et une zone pavillonnaire des quartiers sud) : d'une part, un état des lieux des structures accueillant un public adolescent, d'autre part, un état des lieux des représentations et des pratiques des relations entre adolescent-e-s.

Dans un second temps, nous avons étudié pour chaque type de structure la manière dont elle gère les relations filles / garçons afin de comprendre comment varie ce mode de gestion : est-il

---

<sup>4</sup> Cf. L'évaluation des actions éducatives en collèges « Prévention et citoyenneté » : *Promotion des droits des femmes, de l'égalité des chances et du respect entre filles et garçons* ; Transverscité, 2006. Étude menée par Laure CIOSI et Gilles Suzanne pour la Délégation régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité (D.R.D.F.E – PACA), la Direction de l'Éducation du Conseil général des Bouches-du-Rhône, Transverscité, 2006.

fonction des projets menés et des objectifs visés par chacune des structures ? Est-il fonction des représentations sociales de genre que les acteurs en présence mobilisent au quotidien ?  
 Ces représentations varient-elles selon le territoire où elles sont mobilisées ?

### III. METHODOLOGIE ET TERRAIN REALISE

Pour la réalisation de cette étude, l'équipe de Transverscité a utilisé une méthodologie combinant une approche qualitative et quantitative, d'une part, et une approche collective (questionnaires, réunions) et individuelle (entretiens), d'autre part.

Deux outils méthodologiques issus des sciences sociales ont été utilisés : le questionnaire et l'entretien (individuel et collectif).

#### III.1 LE RECUEIL DE DONNEES PAR QUESTIONNAIRE

L'étude quantitative par questionnaire repose sur le traitement et l'analyse de questionnaires auto-administrés auprès des responsables de structures, des acteurs de terrains et des adolescents. 300 questionnaires ont été adressés et seuls 84 questionnaires ont été complétés.

L'étude quantitative a permis d'établir un état des lieux des objectifs et des projets que mènent les structures accueillant un public adolescent. Elle a par ailleurs mis en lumière la manière dont elles gèrent la problématique des relations filles / garçons (gestion explicite ou non) et les représentations que les professionnels, et les adolescents eux-mêmes ont de ces relations.

Une analyse par territoire (centre-ville, cité du quartiers nord, zone pavillonnaire des quartiers sud) a été envisagée (« enquête miroir ») mais cette comparaison n'a fait apparaître que peu de résultats significatifs.

Malgré les multiples relances, seuls 24 professionnels des structures sollicitées ont répondu au questionnaire. Etant donné la taille extrêmement réduite de l'échantillon, les données quantitatives sont exploitées avec précaution et ne constituent pas la base de notre analyse. Elles donnent toutefois quelques repères et confirment souvent les données qualitatives. Ainsi, ont été rencontrés :

- 12 professionnels travaillant dans des structures implantées dans le secteur Panier-Joliette-Carnes,
- 6 professionnels travaillant dans des structures implantées dans le secteur Malpassé,
- 6 professionnels travaillant dans des structures implantées dans le secteur Saint-Giniez - Sainte-Anne.

#### 29. Le territoire d'implantation de la structure / 1. Quel est le domaine d'intervention de votre structure ?

Khi2=4,11 ddl=8 p=0,848 (Val. théoriques < 5 = 15)

	Social	Sportif	Culturel	Santé	Enseignement	Total
2 <sup>e</sup>	2	2	5	1	2	12
8 <sup>e</sup>	2	2	1		1	6
13 <sup>e</sup>	5		1			6
Total	9	4	7	1	3	24

Parmi la population adolescente interrogée, nous comptons 59 filles et garçons répondants aux caractéristiques socio-démographiques suivantes :

- 22 filles et 37 garçons,
- 15 habitent le secteur Panier-Joliette-Carmes dans le 2<sup>e</sup> arrondissement, dont 13 garçons et 2 filles,
- 5 autres adolescents ont été interrogés dans le secteur du Panier (lors d'une animation de place menée par l'ADDAP Centre), mais vivent dans d'autres arrondissements (le 13<sup>e</sup> en particulier), ce qui est révélateur des partenariats que l'ADDAP Centre entretient avec les autres organismes de son type ou encore les centres sociaux présents sur d'autres arrondissements,
- 8 habitent dans le quartier de Saint-Giniez dans le 8<sup>e</sup> arrondissement, dont 3 garçons et 5 filles,
- et 34 habitent dans le quartier de Malpassé, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, dont 19 garçons et 15 filles.

### 30. Votre sexe / 31. Votre lieu d'habitation

Khi2=5,83 ddl=4 p=0,211 (Val. théoriques < 5 = 5)

	2 <sup>e</sup>	8 <sup>e</sup>	12 <sup>e</sup>	13 <sup>e</sup>	15 <sup>e</sup>	Total
Féminin	2	5		15		22
Masculin	13	3	1	19	1	37
Total	15	8	1	34	1	59

## III.2 LE RECUEIL DE DONNEES PAR ENTRETIEN

L'entretien semi-directif individuel et collectif est mené à l'aide d'un guide de questions ouvertes qui constituent une trame souple. Ces entretiens font l'objet d'une analyse de contenu et viennent compléter et affiner les données quantitatives.

Pour chaque acteur impliqué dans le système d'action étudié, les pratiques et les représentations, en lien avec la problématique des relations filles / garçons et des violences filles / garçons, ont été analysées.

Ainsi, moins de questionnaires que prévu ont été recueillis mais en revanche plus d'acteurs ont été rencontrés dans le cadre d'entretien, tant au niveau de la population adolescente (20) que du côté des professionnels des structures (25). Les raisons sont les suivantes : d'une part l'entretien leur semblait plus approprié que le questionnaire pour évoquer la gestion des relations entre filles et garçons à l'adolescence et, d'autre part, certains acteurs particulièrement sensibles à la problématique ont manifesté le souhait de nous rencontrer. Par conséquent, les entretiens ont été plus longs que prévu et parfois réalisés auprès de deux, trois ou quatre interlocuteurs (entretien collectif)<sup>5</sup>.

Au total, 45 personnes ont été rencontrées dans le cadre d'un entretien :

5. Ils se sont donc révélés plus longs à réaliser et à retranscrire, mais aussi plus riches en informations. Du fait de l'enquête de terrain et des contacts noués, certains entretiens se sont faits avec des acteurs ne travaillant pas uniquement sur les secteurs retenus, mais à la lueur de cette donnée, nous nous apercevons que la problématique des relations filles-garçons est éminemment transversale, et dépasse une stricte territorialisation en secteurs ou quartiers.

- **25 professionnels de structures accueillant un public adolescent** ont été entendus dans le cadre de 17 entretiens : 14 entretiens individuels et 3 animations de groupe ont été menés et plus précisément pour chacun des territoires :
  - **Secteur Panier-Joliette-Carmes**
    - 3 structures ont fait l'objet d'un recueil de données qualitatives, il s'agit de 2 structures sociales et d'une association culturelle
    - 4 entretiens ont été menés auprès des professionnels de ces structures
  - **Quartier Malpassé**
    - 4 structures ont fait l'objet d'un recueil de données qualitatives, il s'agit de 3 structures sociales et d'une structure sportive
    - 7 entretiens ont été menés auprès des professionnels de ces structures
  - **Secteur Saint-Giniez - Sainte-Anne**
    - 4 structures ont fait l'objet d'un recueil de données qualitatives, il s'agit de 2 structures sociales, d'une structure culturelle et d'une structure sportive
    - 6 entretiens ont été menés auprès des professionnels de ces structures
- Par ailleurs, **20 adolescents ont été rencontrés et plus précisément 7 filles et 13 garçons**. Nous avons mené 14 entretiens individuels et 3 entretiens collectifs auprès d'eux. Leur répartition par territoire est la suivante :
  - **Secteur Panier-Joliette-Carmes**
    - 5 garçons ont été rencontrés dans le cadre d'entretien individuel
    - aucune fille n'a pu être interrogée dans le cadre d'un entretien. Le terrain qualitatif auprès des adolescents s'étant déroulé en juillet, les collèges étaient donc fermés, et les filles n'étaient présentes dans aucune des structures sociales publiques repérées – Centre social Baussenque, Maison Pour Tous, Contact Club – durant ce mois. Les filles durant le mois de juillet n'ont pas fréquenté ces lieux. C'était aussi le cas durant la précédente année scolaire dans le centre social. Ce constat est révélateur d'une particularité territoriale puisque les centres sociaux des deux autres quartiers étudiés comptent de manière quasi équivalente le nombre de filles et de garçons parmi leurs effectifs.
  - **Secteur Malpassé**
    - 2 filles dans le cadre d'entretien collectif
    - 3 filles dans le cadre d'entretien individuel
    - 4 garçons dans le cadre d'entretien collectif
    - 4 garçons ont été rencontrés dans le cadre d'entretien individuel
  - **Secteur Saint-Giniez - Sainte-Anne**
    - 2 filles ont été rencontrées dans le cadre d'entretien individuel. Malgré les nombreuses prises de rendez-vous (10 rendez-vous, 3 déplacements), seuls 2 entretiens ont pu être menés. Tout au long du mois de juillet, nous avons tenté d'organiser des rencontres avec les adolescent-e-s fréquentant le centre social mais elles ont pratiquement toutes échoué (annulation ou changement des activités prévues par le centre lui-même pour des raisons diverses : mauvais temps, changement de programmation...)

**CHAPITRE I : LES RELATIONS SEXUEES ENTRE ADOLESCENT-E-S :  
PRATIQUES, REPRESENTATIONS SOCIALES ET ENJEUX**

## PREMIERE PARTIE :

# SORTIR DE L'ENFANCE ET DECOUVRIR LES RAPPORTS SEXUES

### I.1 « SI JE VOUS DIS 'RELATIONS A L'ADOLESCENCE', VOUS PENSEZ A QUOI ? »

Les entretiens avec les adolescent-e-s rencontré-e-s dans diverses structures dans les 2<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> arrondissements de Marseille ouvrent toutes sur une même question volontairement large dans l'objectif d'identifier les associations spontanées avec « relations à l'adolescence ». Pensent-ils d'abord à leurs semblables ou aux pairs du sexe opposé ? A priori, c'est plutôt vers l'autre sexe que leurs réactions s'orientent.

#### I.1.1 ASSOCIATIONS SPONTANÉES

La demande de décrire spontanément les formes possibles de relations à l'adolescence a laissé certains perplexes. Rachid par exemple ne voit que des individus en co-présence, sans parvenir à définir la nature des liens. D'autres ont répondu en tournant la question en **dérision**, faisant allusion aux relations sexuelles. Cette réaction semble traduire une **gêne** à parler des rapports entre pairs. Le caractère sensible de la thématique se retrouve explicitement dans les propos de Nassry, chez qui les rires s'avèrent en effet cacher une timidité.

*« (Tout à l'heure quand je suis arrivée dans la salle et que l'animatrice a présenté mon enquête, vous avez tous rigolé...) Parce qu'on a pensé à un truc mal élevé. (C'est quoi ?) ... (Tu penses quoi, relations sexuelles ?) Ouais, c'est pour ça qu'on a rigolé. (Y a d'autres types de relations aussi ?) Non. (Est-ce qu'on peut avoir des amis filles ?) Non ».*

Un troisième type de réponse abordait les sentiments et l'entente mutuelle, filles comme garçons évoquant spontanément et immédiatement les **relations amoureuses**.

*« Y a plein de types de relations. (A toi de me dire) Ben y a l'entente, comment ça se passe, si on reste longtemps ensemble ou pas, si on s'entend bien ou pas » (Samira).  
« Je pense à des amoureux, des ados qui s'aiment et qui se disputent entre eux » (Malik).*

Certains garçons ont comparé les relations amoureuses adolescentes à celles que peuvent entretenir des adultes. Mais à une différence majeure, qui est qu'ils n'ont **pas encore de rapports sexuels**.

*« Relations ben, tu l'embrasses. C'est tout quoi, comme les adultes pratiquement, mais à deux trois trucs près. (Ce serait quoi la différence ?) Ben on nique pas, pas forcément. (Pas encore ou pas du tout ?) Pas encore, y en a qui veulent et d'autres qui veulent pas » (Kevin).*

Si des rapports sexuels sont encore rares, ce serait parce que les filles attendraient le mariage, rituel social après lequel les relations intimes seraient autorisées. « Les garçons ils veulent quasiment tous. C'est les filles qui veulent pas, qui veulent rester bien jusqu'au mariage. C'est la tradition », dit Abdel. Il est bien question de représentations, nombre d'adolescent-e-s n'attendant pas d'être marié-e-s pour avoir une première expérience sexuelle. Il est toutefois intéressant de noter le choix de certains jeunes de reproduire, dans leur discours, cette **norme traditionnelle**.

Enfin, la **relation amicale** a été évoquée, mais moins spontanément que celle amoureuse. Pour certains, avoir des amis du sexe opposé ne présenterait aucun intérêt, comme le laisse entendre Rachid lorsqu'il demande « *Qu'est-ce que je ferais avec elles ?* ». Quant à Malik, il a d'abord répondu n'avoir que des amis du même sexe, mais a plus tard mentionné la présence de filles dans son réseau amical. L'apport de cette précision pourrait témoigner d'une certaine représentation du groupe amical ; ceux à qui l'on pense en premier parce qu'ils sont les plus présents au quotidien et dont on se sent le plus proche, sont les amis du même sexe. L'Autre est présent de fait, parce qu'il habite le même quartier, fréquente la même école ou la même structure d'animation.

Dans les questionnaires auto-administrés en revanche, la première association était de loin celle avec la relation d'amitié, tant chez les filles que chez les garçons. Les relations amoureuses ne sont apparues qu'en troisième position, mais regroupaient malgré tout plus de la moitié des interrogé-e-s. Concernant les relations intimes, des différences sexuées apparaissent clairement : les garçons disent plus souvent entretenir des relations sexuelles et des flirts, que les filles.

Il est par ailleurs à noter que les filles sont plus nombreuses à déclarer ne pas avoir de relations avec l'autre sexe. Les chiffres des tableaux ci-dessous donnent ainsi **l'impression que les filles maintiennent une distance** vis-à-vis des garçons ; elles sont par exemple deux fois plus nombreuses que les garçons à dire qu'elles « ne veulent pas avoir de relations avec l'autre sexe », et à affirmer que ces relations, lorsqu'elles existent, sont « neutres ». Comme si elles se protégeaient des rapports avec les garçons.

13. Si vous êtes une fille, avec les garçons, vous avez des relations :

	Fréquence
Amicales	71,4%
Respectueuses	57,1%
Sexuelles	21,4%
Agressives	35,7%
Conflictuelles	46,4%
Amoureuses	53,6%
Des flirts	35,7%
Neutre	42,9%
Je ne veux pas avoir de relation avec les garçons	21,4%
Je n'ai pas de relation avec les garçons	17,9%
Je n'ai pas le droit de fréquenter des garçons	17,9%
Total / répondants	

Interrogés : 59 / Répondants : 28 / Réponses : 118  
 Pourcentages calculés sur la base des répondants

14. Si vous êtes un garçon, avec les filles vous avez des relations :

	Fréquence
Amicales	80,0%
Respectueuses	70,0%
Sexuelles	42,5%
Agressives	35,0%
Conflictuelles	40,0%
Amoureuses	55,0%
Des flirts	50,0%
Neutre	22,5%
Je ne veux pas avoir de relation avec les filles	10,0%
Je n'ai pas de relation avec les filles	5,0%
Je n'ai pas le droit de fréquenter des filles	17,5%
Total / répondants	

Interrogés : 59 / Répondants : 40 / Réponses : 171  
 Pourcentages calculés sur la base des répondants

## I.1.2 LES RELATIONS AMICALES

Les relations amicales entre garçons et filles peuvent prendre différentes formes, comme le fait de passer du temps ensemble, se parler, faire une sortie à la plage ou en ville (nous reviendrons au détail de ces pratiques plus loin). Une expression du lien amical, qui peut paraître étonnante pour l'observateur extérieur, se trouve dans des relations d'apparence conflictuelle. Les relations amicales ont en effet souvent été décrites comme des bagarres et des disputes. Les **disputes** peuvent résulter d'un désaccord, très pragmatique.

*« Par exemple quand elle veut quelque chose et moi je veux pas, on se dispute. (Comme quoi ?) Par exemple je veux un paquet de glace et elle veut un paquet de gâteaux, moi je veux pas de gâteaux et elle veut pas de glace, alors on se dispute. A la fin on se parle toujours, mais chacun choisit ce qu'il veut avec son propre argent » (Malik).*

Les **bagarres** sont évoquées comme une pratique courante. Les tapes entre filles et garçons ne signifient pas une opposition, mais simplement une façon de s'amuser.

*« (Tu peux me donner des exemples de ce que tu fais quand t'es avec des filles et des garçons mélangés ?) Rien. On se frappe. (Tu peux donner un exemple ?) On est ensemble et après on s'insulte. (Ca se passe où par exemple ?) Au centre, à Aquacity, partout, mais on rigole. (C'est pas des vraies disputes ?) Non. (Tu peux me raconter ce que c'était à Aquacity ?) Non mais c'était pour rigoler, on s'insulte, on s'amuse à se bagarrer. (Et ça vous fait rire ?) Oui on aime bien. (Qu'est-ce qui t'amuse là-dedans ?) Rien, on rigole un peu, on se prend dans l'eau et on se jette, on rigole » (Nassry).*

Les contacts physiques et les échanges verbaux d'apparence virulente apparaissent ainsi comme un **mode de communication normal** à cet âge. S'il n'est pas exclu que les adolescent-e-s s'affrontent et aient également des échanges physiquement ou verbalement violents, il semble la plupart du temps s'agir d'une forme communicationnelle qui leur est propre. Mais à un moment donné, ces contacts changent de nature et laissent plutôt entendre un intérêt particulier pour le sexe opposé, comme l'expliquent Yannis et Vincent.

- *« C'est normal qu'on se bat, on s'amuse.*
- *On se rapproche quand on se bat.*
- *C'est vrai, qui aime bien châtie bien.*
- *Après vous devenez copains, en vous battant ?*
- *La communication elle se réduit à ça.*
- *T'as l'impression que c'est ça le mode de communication ?*
- *Oui ben dans mon école, tous ceux qui se battent restent ensemble après.*
- *C'est un mode d'entrée en contact ?*
- *Oui après on fait mieux connaissance, y a d'autres moyens mais c'est comme ça qu'on est bien après ».*

Pendant l'enfance, les relations entre filles et garçons n'étaient pas considérées comme ambiguës et les sentiments s'exprimaient simplement. Puis, arrivé un certain âge, une **timidité**

se serait glissée dans les rapports hétérosexuels et la prise de conscience de la différence sexuée aurait complexifié les échanges.

*« Quand on est plus grand, ça se complique, on est plus timide parce qu'on comprend, et... (Tu comprends quoi ?) J'ai remarqué que les garçons étaient timides avec les filles. (Plus que quand ils étaient petits ?) Oui, quand on est petit on comprend pas donc c'est plus facile, on peut dire je t'aime et tout. (Toi ça t'est arrivé quand t'étais petite ?) Mm » (Lydia).*

Alors, le sens des bagarres change. Mais étant donné que les adolescent-e-s n'évoluent pas à la même vitesse, **un décalage peut naître**. Certains continuent de coder les chamaillades comme étant sans malice, comme de simples taquineries. Nassry par exemple dit qu'il ne porte pas encore d'intérêt amoureux aux filles, les rapports de séduction étant réservés pour des plus âgés, à partir de 16-17 ans selon lui. En attendant, les tapes et insultes « pour rigoler » demeurent à ses yeux une manière normale de communiquer avec le sexe opposé. Ici, le point de vue féminin est parfois différent ; certaines filles ont en effet exprimé un ras-le-bol de ce mode de communication et excédées, il leur arrive de **rendre les coups**. La limite est alors fine entre le jeu, et le désir de se faire respecter en montrant son mécontentement.

*« Moi par exemple j'aime pas quand un garçon vient et qu'il me frappe juste pour faire son intéressant. (Mais ils vous frappent comme ça les garçons ?) Oui, à coups de pied. (Et qu'est-ce que tu fais alors ?) Je reffrappe. (Avec les pieds, les mains ?) Tout. (C'est plus pour s'amuser, tu dis ça avec le sourire ?) Plus pour s'amuser. (Mais des fois c'est désagréable ?) Oui, parce que des fois ils abusent, ils frappent ils frappent, ils lâchent pas et il faut les frapper jusqu'à ce qu'ils arrêtent » (Inès).*

De même Soraya qui expliquait avoir souvent atteint ses limites, ce qui l'avait à plusieurs reprises entraîné à se battre.

*« (Toi on t'a souvent frappé ?) Ouais, c'est eux qui me cherchaient hein, c'est pas moi qui vais aller chercher. (Les bagarres c'était avec les filles et les garçons ?) Oui, c'était mélangé. (Pour des histoires de crayons tout ça, ou il y a eu des choses plus graves aussi ?) Y a eu des insultes, des 'ta mère' tout ça, j'y allais, je frappais. (Tu supportes pas qu'on te dise ça ?) Ils peuvent insulter, dire ce qu'ils veulent mais au bout d'un moment je frappe, on peut m'embêter quelques jours, je laisse faire mais quand c'est vraiment, quand on me pousse... ».*

Les chamaillades et disputes sont donc progressivement recodées. Les filles semblent prendre conscience de ce changement plus rapidement que les garçons ; devenant souvent matures avant eux, elles seraient les premières à porter un nouveau regard sur le sexe opposé. Avec le passage à l'adolescence, certaines d'entre elles ne veulent plus se laisser faire et adoptent les mêmes comportements que les garçons. Ces filles ne disent pas avoir un comportement masculin ce faisant, mais expliquent simplement qu'elles finissent par rendre les coups qu'elles reçoivent. Autrement dit, le registre communicationnel qui était partagé et qui semblait normal fut un temps fait l'objet d'une **réinterprétation de la part des filles**. Les tapes amicales ne les font plus rire et prennent pour elles un autre sens. C'est l'expression d'une **distance qui va progressivement s'instaurer entre les sexes**.

### I.1.3 UNE REDEFINITION DES RELATIONS HETEROSEXUELLES

Au cours de l'adolescence une séparation s'opère, pendant laquelle le jeune réalise la différence sexuée. Après une éventuelle période de rejet ou de mise à distance de l'Autre, les rapports évoluent progressivement vers une forme d'attraction pouvant se traduire par la « drague » et la projection d'un rapport amoureux. Le garçon qui était considéré comme meilleur ami par une fille n'est plus consulté de la même manière, il n'est plus possible d'évoquer certains sujets avec lui. Une pudeur s'imisce dans la relation et soudainement, il faut être certain de ses intentions avant de se confier.

*« Moi je peux pas dire ça à un garçon, si je le connais pas bien. Je peux dire avec qui je sors si je le connais bien, mais dire ce que je fais, ça jamais. (Ca tu le dis à qui ?) A une copine, en qui j'ai vraiment confiance » (Samira).*

Ainsi, les **confidences adolescentes**, concernant notamment l'attraction envers l'Autre et les rapports intimes, s'échangent entre pairs du même sexe. Certains ne voient même pas d'intérêt à entretenir un lien amical avec le sexe opposé en-dehors de l'école, restant centrés sur le partage entre pairs.

*« J'ai des copains, des très bons copains avec qui je m'entends bien, mais j'ai plus de copines que de copains. (Et tu les vois à l'école ou aussi en dehors de l'école ?) Non je les vois que à l'école, en dehors de l'école on a pas le temps de se voir, on rentre chez nous et on se voit le lendemain. Et les copines des fois, si on a un problème, le soir on s'appelle mais jamais on appelle les garçons, on trouve pas ça très intéressant, bon sauf ceux qui s'aiment entre eux » (Virginie).*

Avec le début de la puberté, une timidité et une pudeur s'instaurent dans les rapports entre sexes. La relation amicale asexuée qui semblait si simple, car fondée sur un système de codes partagés, se voit progressivement remplacée par un autre type de relation ; la **relation sentimentale** va désormais appeler l'apprentissage et l'intégration d'un **nouveau registre de valeurs** et de pratiques. Cette redéfinition des statuts de chacun ne s'opère pas toujours de la même manière, ni au même rythme, chez les filles et les garçons. Entre temps les incompréhensions qui apparaissent peuvent donner lieu à des relations conflictuelles, comme évoqué plus haut.

Les réponses données aux questionnaires auto-administrés sont éclairantes à ce sujet. Si filles et garçons déclarent à des taux comparables qu'il est « **normal de fréquenter le sexe opposé** », les garçons sont plus nombreux à estimer que « c'est bien » alors que les filles disent plus souvent que « c'est mal ». Les garçons paraissent plus à l'aise dans cette pratique puisqu'ils estiment plus que les filles que « c'est bien vu » par les adultes et par les autres jeunes. Ce décalage entre positions masculines et féminines peut être interprété comme la reproduction de rôles sexués selon lesquels il est mieux admis pour un homme de fréquenter des femmes, que l'inverse. **Les filles se montrent plus méfiantes**, prenant plus en compte le regard des autres, craignant peut-être plus que les garçons le « qu'en dira-t-on ». Cette hypothèse se verra confirmée par la suite.

### 9. Quand on est une fille, fréquenter des garçons c'est :

	Fréquence
Normal	71,4%
Pas normal	26,8%
C'est bien	42,9%
C'est mal	21,4%
C'est bien vu par les adultes	17,9%
C'est mal vu par les adultes	71,4%
C'est bien vu par les autres jeunes	48,2%
C'est mal vu par les autres jeunes	25,0%
Total / répondants	

Interrogés : 59 / Répondants : 56 / Réponses : 182  
Pourcentages calculés sur la base des répondants

### 10. Quand on est un garçon, fréquenter des filles c'est :

	Fréquence
Normal	78,6%
Pas normal	14,3%
C'est bien	57,1%
C'est mal	14,3%
C'est bien vu par les adultes	35,7%
C'est mal vu par les adultes	41,1%
C'est bien vu par les autres jeunes	60,7%
C'est mal vu par les autres jeunes	10,7%
Total / répondants	

Interrogés : 59 / Répondants : 56 / Réponses : 175  
Pourcentages calculés sur la base des répondants

## I.2 LA RELATION AMOUREUSE

C'est à l'adolescence que se réveille l'attraction physique pour le sexe opposé et une relation amicale peut alors évoluer en rapport amoureux. Virginie par exemple décrit le changement des liens en termes de rapprochement, tant de soi que de l'autre.

*« Les ados vont plus être proches qu'en primaire, enfin que quand ils étaient petits. Ils seront plus proches quand ils seront adolescents, je sais pas pourquoi hein. Ils penseront plus à eux que par exemple au travail, ils sortiront beaucoup ensemble, ils penseront à eux, pas aux autres mais, comment expliquer... Ben pour eux ce sera normal. (La priorité à l'adolescence c'est de penser à soi ?) Oui à soi, et à la*

*personne qu'ils aiment. (Donc pour toi c'est le début des relations amoureuses ?) Ouais. (C'est l'âge où ça commence ?) Oui, c'est sûr ».*

## I.2.1 NAISSANCE DE L'INTERET SEXUE

Parmi les adolescent-e-s rencontré-e-s, certain-e-s n'avaient pas encore eu de partenaire, comme Nathalie ou Rachid. Les autres avaient déjà entretenu une relation avec un pair du sexe opposé, mais ces rapports avaient été de **différents ordres**. Ceci était déjà notable dans les termes utilisés par les jeunes lorsqu'ils évoquaient l'Autre. Certains parlent de leur « amoureux/amoureuse », tandis que d'autres parlent d'« ami-e » ou de « petit-e copain/copine ». Les interactions avec cet Autre varient également, allant du « bisou » au rapport sexuel.

*« Moi quand j'étais au lycée Rostand presque toutes les filles l'avaient déjà fait à l'âge de 15 ans, 16 ans. Mais la moyenne des filles c'est 15 ans je crois » (Samira).*

Comme évoqué plus tôt, les enjeux de ces relations ne sont pas les mêmes pour les filles et les garçons. Alors que nombre de filles disent tenir à **garder leur virginité**, les garçons se déclarent plus **intéressés par l'expérience sexuelle**. Un des adolescents rencontrés expliquait toutefois l'importance qu'il accordait à sa réussite scolaire, et la découverte intime était de ce fait remise à plus tard.

*« (Ca s'arrête au niveau du flirt ?) Oui, ça pouvait aller plus loin, mais comme c'était en pleine année scolaire je voulais pas m'écarter... (Du droit chemin ?) Oui on peut dire ça, mais je me suis grillé quand même à cause d'un divorce etc, des problèmes familiaux. C'est pour ça que je redouble ma 3<sup>ème</sup> » (Paulo).*

Si pour Lydia le rapprochement intime avec le sexe opposé est également réservé pour plus tard, c'est plutôt parce qu'elle tient à **avoir pleine conscience de ses actes**. Ce qu'elle n'estime donc pas avoir à 11 ans.

*« Moi quand je sortirai avec quelqu'un, c'est quand j'aurai conscience de qu'est-ce que je fais. Là pour l'instant c'est normal, je pense que c'est vers 13-14 ans. (Là tu parles d'embrasser, et tu penses que les relations sexuelles c'est au même moment ou plus tard encore ?) Plus tard, pour moi je ferai ça en étapes ».*

La naissance du sentiment amoureux commencerait par un **changement de regard sur l'Autre** basé sur l'apparence et l'attitude ; autrement dit, sur ce qui est immédiatement perceptible. Les uns se comparent aux pairs du même sexe, les autres évaluent ceux du sexe opposé, non sans jugement.

*« (T'as l'impression qu'il y a des choses qui changent ?) Oui, pour moi oui. (Qu'est-ce qui change ?) Avant je le faisais pas, mais maintenant je juge une fille ou un garçon, voir par exemple si une fille est bien habillée, non en fait celle-là elle est nulle, elle a l'air comme ci avec ses lunettes carrées enfin, **je vais être un peu plus méchante en fait**. Mais on est tous comme ça maintenant. Sur les apparences. (Et tu juges autant les garçons que les filles, tu regardes s'ils sont beaux ?) Oui, enfin je regarde de loin d'abord » (Virginie).*

Les apparences pèsent lourd et le choix d'un partenaire peut se limiter à celles-ci. Contrairement à Virginie, Inès se définit à l'opposée d'une telle pratique qu'elle condamne implicitement. A l'écouter, il existerait des sentiments et **relations plus authentiques** que d'autres et le fait de sortir avec quelqu'un parce qu'on le trouve beau ne serait pas « bien ».

*« Des fois y en a qui sortent ensemble juste parce que, comment dire, parce qu'ils se trouvent beaux. (Et ça te paraît pas une bonne chose ?) Non. (Ca suffit pas, qu'est-ce qu'il faut pour sortir ensemble ?) Il faut s'aimer ! (T'as déjà aimé quelqu'un ?) Non ».*

Une fois repéré quelqu'un-e que l'on trouve beau/belle, comment lui signifier son intérêt ? D'abord, simplement en le/la saluant ou en allant lui parler directement. Ou bien, en envoyant un-e ami-e demander à cet Autre si l'on a une chance, si l'intérêt est réciproque. L'usage d'un **intermédiaire** est ici évoqué par l'expression « faire l'affaire ».

*« J'ai une copine, elle trouvait beau un garçon et elle m'a dit de faire l'affaire. Il est parti et a dit 'non elle est pas belle'. Et deux jours après ils sont sortis ensemble » (Inès).*

L'ami/e qui joue le rôle de passeur peut ainsi transmettre une salutation (« Untel te dit bonjour »), ou passer un message explicitement amoureux (« Machine t'aime »). Le recours à un intermédiaire présente un double intérêt ; cela évite la gêne liée à un éventuel rejet, mais permet aussi de contourner le caractère intimidant de l'aveu des sentiments. En effet, le **sentiment amoureux** est considéré comme étant de plus en plus **difficile à exprimer**.

*« Ce que je comprends, c'est qu'un garçon et une fille, quand c'est des amis et qu'après ils se sont bien rapprochés, ils peuvent devenir amoureux. Mais ce que je comprends pas, c'est pourquoi quand on est petit on peut le dire plus facilement alors que quand on est plus grand, j'ai l'impression que c'est plus compliqué » (Lydia).*

La complexité ne s'arrête pas à la première expression du sentiment amoureux, mais se poursuit dans le temps. Deux jeunes qui se sont témoignés leur intérêt réciproque peuvent ainsi éprouver davantage de difficultés à se côtoyer par la suite. Paradoxalement, la clarification des ressentis entraînerait une **complication des échanges**.

*« C'était bizarre parce que d'abord on est proche mais après, dès qu'on lui dit qu'on l'aime, elle s'éloigne. Dès qu'on est à l'école on est à la même place et elle prend une autre place, on se croise plus, on se dit plus bonjour, c'est comme ça. (Pourquoi c'est comme ça ?) Je sais pas, j'ai rien pigé moi à ces filles. (Donc dès que tu lui as dit...) Voilà, après ils ont honte. (Ou alors elle était timide, tu l'as impressionnée ?) Non non non, c'est comme ça avec toutes les filles » (Yannis).*

## **I.2.2 RENCONTRE D'UN PARTENAIRE ET POIDS DES REGARDS**

Où rencontrer un pair du sexe opposé qui pourrait devenir un partenaire amoureux ? A l'école par exemple, et la relation se construit alors en-dehors des heures de cours. La rencontre peut également se faire à la plage, lors d'une sortie organisée entre amis. Mais lorsque la plage est fréquentée en famille, les adolescent-e-s se limitent à se regarder sans s'approcher, souhaitant éviter d'être observés par des membres du groupe d'appartenance.

A travers les discours des jeunes rencontrés, nous apprenons que la rencontre d'un partenaire se ferait plutôt **à l'extérieur du cercle proche**. Du point de vue des garçons, les sœurs des amis ne sont *a priori* pas de potentielles partenaires car celles-ci sont présentées comme étant trop proches ; « *sa sœur c'est comme ma sœur* » explique Rachid. Le fait de se connaître depuis longtemps rendrait difficilement concevable la transformation de la relation amicale en rapport amoureux.

*« On se connaît depuis qu'on est petit et c'est pas mon genre. (Donc quand vous vous connaissez depuis que vous êtes petits, pour toi c'est pas possible que quelque chose se passe ?) Non. (Ou tu te dis que c'est la présence des frères ?) Non c'est parce qu'on se connaît depuis longtemps, on se connaît depuis le collège ».*

Il est ici intéressant de noter que Paulo emploie l'expression « *c'est pas mon genre* », ce qui laisse entendre qu'il existerait une **norme prescrivant et surtout proscrivant la drague de certaines filles**. Et Malik de le dire explicitement.

*« (Ca t'est arrivé de sortir avec des petites sœurs ou des grandes sœurs des copains ?) Non. (C'est quoi la règle ?) Y a pas de règle, mais... ».*

À la suite de J.C Kaufmann<sup>6</sup>, nous pouvons interpréter sa manière de formuler cette idée comme étant un reflet du « **nécessaire double langage des sociétés démocratiques** ». S'il est reconnu que chacun a le droit de faire ce qu'il veut dans une société libre, il n'en demeure pas moins que des normes implicites -mais fortes- encadrent les comportements et les structurent. Le début de la phrase de Malik témoigne d'une certaine ouverture (« *il n'y a pas de règle* »), mais se termine par un « *mais* » resté sans suite qui indique l'existence d'une règle. Le choix du partenaire répondrait donc à un système de représentation de l'Autre en lien avec son appartenance familiale et sa filiation. Si dans la pratique il arrive évidemment qu'un garçon sorte avec la sœur d'un ami, la règle voudrait que l'on cherche plutôt son partenaire à l'extérieur du réseau proche.

Même si la drague est une pratique courante, elle est souvent soumise à la **pression des regards extérieurs**. L'ancienne petite amie de Nassry souhaitait qu'ils se cachent lorsqu'ils se retrouvaient ; selon lui, cela tenait au fait qu'elle était timide. Les propos des adolescent-e-s rencontré-e-s évoquent d'autres explications, en creux, dont notamment la pression exercée par certains parents sur leurs filles. La peur d'être vue en compagnie de leur petit ami inciterait ces filles à se cacher. Du côté des garçons, ce serait plutôt les commentaires et taquineries de la part des amis qui les encourageraient à côtoyer leur amie à l'abri des regards.

*« (Quand vous vous voyez, c'est dans votre quartier ?) Ouais voilà, enfin pas dans le quartier mais à côté. (Pourquoi pas dans le quartier ?) Parce qu'il y a les collègues et s'ils te voient ils te charrient. Quand on voit des gadji on reste pas avec les copains parce qu'ils vont en parler et reparler. (Du coup vous changez de quartier ?) Non, on va à côté » (Franck).*

Il s'avère ainsi que même en rencontrant leur partenaire dans un **espace public à l'abri des regards du voisinage**, les adolescent-e-s ne sont pas certain-e-s de pouvoir évoluer librement. Paulo s'était en effet aperçu que sa mère et son frère le suivaient lorsqu'il allait à la plage avec sa petite amie.

---

<sup>6</sup> KAUFMANN, J-C (1996), *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, collection 128.

« (C'est une relation qui a duré longtemps ?) Six mois. (Ah quand même, le temps qu'il se passe des choses...) Nan, y avait ma mère et mon frère. (Et du coup... ?) Qui me surveillaient moi, pas elle. Ils me suivaient, ils faisaient semblant, quand j'allais à la plage ma mère elle allait faire les courses et passait trois fois autour de la plage, donc je comprenais qu'elle surveillait. (Et tu l'as vu comment ?) Je l'ai vue en voiture tourner trois fois autour de la plage alors j'ai compris. Elle m'a vu, mais elle a pas compris que je l'avais vue ».

Un **jeu du chat et de la souris** s'instaure dès lors, les jeunes mettant en place des stratégies d'occupation de l'espace, au sein de leur quartier de résidence, qui leur garantissent une certaine intimité. Dans le cas de Kevin, rencontré à Malpassé, les garçons **détournent l'usage de certaines parties communes des immeubles**, des espaces intermédiaires où les passages sont peu fréquents ce qui autorise un peu d'intimité. Le fait qu'ils aient donné un nom à ce lieu indique par ailleurs son appropriation.

« Parfois on reste dans le quartier mais à côté, où y a personne. Dans un bloc, pas en bas mais en haut. (C'est où ?) T'as le bloc et un escalier et y a un espace vide avec le couloir tout ça. (Du coup c'est tout en haut sur le toit ?) Non, t'as les toits et juste en bas y a un endroit vide, un genre d'étage vide. (Dans tous les immeubles y a ça ?) Quasiment ouais. (Vous l'appellez comment cet endroit ?) Le squat » (Kevin).

La relation amoureuse se vit ainsi dans plusieurs espaces-temps : à l'école, dans le quartier, en ville, à la plage. Un autre support de la relation a régulièrement été évoqué dans les entretiens, à savoir les téléphones portables.

### I.3 DES USAGES DU TELEPHONE PORTABLE DANS LE COUPLE

Aujourd'hui, nombre d'adolescents sont équipés de cet outil de communication. Il leur permet d'entretenir des liens à distance et de se sentir reliés au réseau amical. Sa présence dans la relation amoureuse semble toutefois susciter des **problèmes - d'entente** justement. Paulo par exemple a longuement décrit une relation amoureuse qui s'est dé faite à cause de l'usage jugé intempestif du portable par sa petite amie.

« Avec mon ex, elle était pas là pendant deux mois, et jusqu'à 4h du matin elle m'appelait et m'envoyait des messages. Moi j'ai dit 'si tu continues comme ça on arrête'. (Pourquoi, qu'est-ce qu'elle voulait ?) Je sais pas, elle me disait 'ça va ?', 'ça va', 'ça va ?', mon téléphone je l'ai jeté par la fenêtre, j'en pouvais plus. Pendant deux trois mois, je pouvais plus dormir. (Elle t'appelait tout le temps, donc elle non plus dormait pas ?) Si, elle disait 'j'ai bien dormi cette nuit', elle m'appelait dès qu'elle se réveillait et j'ai dit 'si ça continue on arrête' ».

Il lui avait expliqué que ses **messages devenaient envahissants** et a menacé de mettre un terme à leur relation. Paulo explique d'abord son trop plein par le fait que sa mère et son frère étant malades, il recevait déjà beaucoup d'appels et qu'à force il ne supportait plus la sonnerie du téléphone.

« (C'est à cause de ça que ça s'est arrêté votre relation ?) Oui, parce que j'en pouvais plus. 'Peut-être que tu m'aimes mais faut aussi me laisser tranquille' ; déjà ma mère

*est malade, mon frère aussi, dès que ma mère a mal elle m'appelle, j'entends tout le temps le téléphone sonner. J'ai jeté le téléphone dans des égouts, pour de bon. Malgré qu'on me l'avait offert et qu'il coûtait plus de 200€. (Elle t'a vraiment rendu fou, mais pas dans le bon sens ?) Ouais, je veux même plus la voir. Son numéro je l'ai oublié, je sais même plus à quoi il ressemble ».*

Ce désaccord peut être interprété comme une **différence de conception du territoire personnel**. En effet, la jeune fille tenait à exprimer le vide qu'elle éprouvait en l'absence de son partenaire, et à maintenir un lien, par des messages que le jeune homme percevait comme étant dénués de sens. Leur fonction semble essentiellement avoir été phatique<sup>7</sup>, à savoir que le fait d'envoyer un SMS remplissait une fonction de communication plus que son contenu textuel effectif. Paulo en revanche semble avoir perçu ces messages comme une intrusion dans son espace privé, comme un non respect de son intimité, ce qui l'a poussé à commettre un acte fort.

*« (Donc tu lui as dit 'arrête de m'appeler'...) Et elle m'a dit 'oui mais j'arrête pas de penser à toi' et j'ai dit 'moi la journée peut passer sans, ça me gêne pas, et la nuit j'ai envie de dormir'. Elle a dit 'ça va, je vais arrêter', mais une semaine après elle a recommencé. J'ai dit 'je t'ai prévenu, c'est la dernière fois' et quand elle a recommencé **j'ai jeté le téléphone par la fenêtre. En me disant que c'était sa tête.** (Et tu lui as dit ?) Oui, elle m'a demandé pourquoi je répondais pas, j'ai dit que c'était parce que j'avais jeté le téléphone par la fenêtre parce que tu m'énerves, au revoir ».*

Cette expérience a été marquante pour le jeune homme au point de maintenant se dire prêt à vérifier si une fille a un abonnement téléphonique avant de s'engager dans une relation avec elle. Paulo n'était pas le seul ; Kevin aussi faisait référence à des situations où il souhaitait raccrocher mais où la fille tentait de le retenir, ce qui a été vécu comme **oppressant**.

*« (Est-ce que vous pouvez me dire des choses qu'une fille doit pas faire ?) Ne plus s'arrêter avec les messages, quand on lui dit 'ouais je te laisse' et elle te dit 'non, je veux rester avec toi', là je raccroche sec, ça rend fou ça ».*

Franck et Abdel expliquaient à leur tour que l'entretien d'une relation amoureuse par le biais du portable fait émerger des **différences de conception du couple**. Les filles ne seraient jamais satisfaites de ce dont les garçons témoignent.

- *« Est-ce que vous rencontrez des difficultés dans vos relations avec les filles ?*
- *Elles savent pas ce qu'elles veulent.*
- *Parfois on envoie des messages et ça répond pas. L'autre fois tu lui parles, tu lui dis 'je t'aime' et tout, le lendemain matin tu la rappelles pas, elle rappelle et elle dit 'ouais j'en ai marre de toi, tu rappelles pas', il faut l'appeler tous les jours. Elles prennent tout au sérieux.*
- *Toute la journée elles t'envoient des messages, même quand elles n'ont rien à dire, genre 'qu'est-ce que tu fais ?'. La dernière fois elle m'a envoyé une fleur par texto, elle a que ça à faire ».*

Même si les signes d'affection leur font plaisir, ces garçons questionnent leur adéquation avec la nature de la relation qu'ils entretiennent. Ainsi, l'envoi d'un message avec une fleur en

---

<sup>7</sup> MALINOWSKI, B. (1923), *The Meaning of Meaning*, London, Ogden and Richards.

début de relation arriverait « *trop tôt* » car laisserait entendre une conception romantique du lien – qui n'est pas censé se fonder aussi rapidement.

*« (Ca t'a pas plu ?) Ouais, mais bon. Une fleur, c'est trop romantique une fleur. Si c'est le premier jour, pas de fleur, mais au bout d'un moment ok. (Vous les trouvez trop collantes ?) Pas tout le temps, y a des fois ça va » (Franck).*

De la même manière, il existerait une **norme de fréquence des appels**. Au début de la relation les communications peuvent être espacées, mais au bout d'un certain temps les filles (à en croire les garçons) s'attendraient à ce qu'elles deviennent plus régulières et fréquentes. La projection du couple dans l'avenir ne s'inscrirait pas non plus dans la même **temporalité** chez les filles et les garçons, comme en témoigne cette question laissée ouverte par Kevin et qui sera confirmée par les filles par la suite.

*« Au début tu les appelles pas c'est pas grave, mais si ça fait plus d'un mois ça va pas, elles s'inquiètent. Elles doivent croire que je sais pas quoi, elles croient qu'on va se marier après. Elles veulent se caser maintenant ».*

Le téléphone portable comme médiateur de la relation amoureuse soulève une question importante. Déjà, il cristallise des **conceptions sexuées du couple** et l'expression répétée du sentiment amoureux serait une pratique féminine. Les filles se considèrent, et sont considérées par les garçons, comme étant plus dans la communication que la gent masculine. Mais nous pouvons nous demander si cet usage féminin ne dit pas également quelque chose d'une redéfinition des rapports hommes-femmes.

Par le biais du portable, les filles peuvent s'immiscer dans le quotidien de leur partenaire par le simple envoi d'un SMS ; et à moins que l'autre ne décide d'éteindre son téléphone, son attention peut être sollicitée à tout moment. C'est pour cette raison que nous proposons d'interpréter ces désaccords et disputes de couple en lien avec la notion de délimitation de l'espace. Ces messages peuvent, comme dans le cas de Paulo ou de Kevin, être vécus comme une intrusion, un empiètement sur leur territoire. Autrement dit, par le biais du téléphone portable et des forfaits SMS illimités (ciblant d'ailleurs clairement un public adolescent), les filles **bousculent l'organisation traditionnelle des rôles** sexués en devenant des actrices pouvant agir sur le degré de communication au sein du couple. Le rejet de cette pratique par nombre de garçons révèle alors une dimension supplémentaire ; non seulement leur réticence traduit-elle une différente (et « classique ») conception de la temporalité du couple (il ne faut pas aller trop vite en besogne), mais peut-être également un malaise face au changement d'équilibre que cela induit dans la relation.

## DEUXIEME PARTIE : LES ACTIVITES AU QUOTIDIEN, UNE OCCASION D'APPRIVOISER LA DIFFERENCE

Elargissons maintenant la perspective pour nous intéresser à la vie quotidienne de ces jeunes ; que font-ils lorsqu'ils ne sont pas à l'école ? Nous commencerons par les activités qui se pratiquent entre amis du même sexe et avec les membres de la famille, pour ensuite aborder les occasions de rencontre hétérosexuelles. Dans un deuxième temps, nous verrons la fréquentation de structures, la satisfaction globale qu'en ont les usagers et leur appréciation des activités mixtes qui y sont organisées. Enfin, nous aborderons la question sensible du délaissement de ces structures par les filles au milieu de leur adolescence, et des raisons explicatives que les adolescent-e-s en proposent.

### II.1 ACTIVITES EXTRA SCOLAIRES

Tout d'abord, il y a ceux qui disent ne **rien faire de spécial**, qui restent dans le quartier « à traîner » et qui s'ennuient en rêvant d'activités impossibles.

*« (Pendant l'année, qu'est-ce que tu fais le mercredi ?) Rien. (Avec tes copains ?) Mm. (Dehors ou plutôt à la maison ?) Chez les copains, des fois je reste chez moi. (Et sinon tu vas dehors un peu ?) Ouais, toujours, je fais rien dehors hein. (Vous discutez ?) On s'ennuie. Moi j'aimerais faire de la moto mais ma mère elle veut pas, elle dit c'est dangereux, je voulais qu'elle m'achète une moto elle veut pas. Mais je vais pas aller quelque part, je veux pas une grosse moto, une petite moto comme ça, une Pocket » (Nassry).*

Plusieurs adolescent-e-s ont mentionné le fait de simplement passer du temps au **domicile familial**.

*« (Et toi en dehors de l'école tu fais quoi ?) Rien. (Ben non tu viens de dire que tu vas au cinéma tout ça !) Oui mais sinon je suis toujours avec la famille. (Tu veux dire que tu fais pas beaucoup de choses toute seule, tu vas rarement avec des copains ailleurs ?) Mm ».*

Dans le cas de Nathalie, ceci ne semble pas relever d'un choix et elle exprime un **désir de sortir de chez elle** pour « voir des copines » ou faire du sport. Il est à noter que la restriction des sorties ne s'applique pas qu'aux filles et que **certains garçons n'ont pas le droit de sortir** non plus.

*« Mon meilleur copain a pas trop le droit de sortir, donc je le vois qu'à l'école » (Samira).*

D'autres expliquent qu'ils restent parfois à la maison pour **aider leur mère**. Notons la formulation employée par Malik ; elle traduit l'existence d'une norme incitant à sortir de l'espace domestique et en même temps une normalité dans le fait d'y rester pour apporter une

aide ménagère si besoin est.

*« Des fois j'aide ma mère, quand elle est fatiguée ou quoi, des fois je sors pas. (Parce que toi-même t'as pas envie ?) Parce que j'aide ma mère, je suis pas obligé de sortir tout le temps ».*

**Lorsqu'elles sont entre elles**, les filles font des sorties en ville « *entre copines* ». Parfois avec des amies de classe, d'autres fois « *que avec les vraies amies* ». A ces occasions, elles « *se baladent* », achètent « *des trucs* », vont au cinéma. **Côté garçons**, nous relevons également la fréquentation du cinéma, tantôt « *avec le centre* » tantôt « *avec les copains du quartier* ». Malik par exemple a ici tenu à préciser que sa mère le laisse aller en ville seul avec ses amis, sans la présence d'un adulte. Les sorties à la **plage** sont par ailleurs une activité courante parmi les jeunes marseillais. Les garçons semblent plus souvent s'y rendre entre amis que les filles. Ces dernières ont plus souvent dit y aller en famille.

Puis, il y a les **activités sportives**. Tandis que Nathalie explique ne pas en avoir, Samira déclare en revanche faire du sport le samedi ou dimanche, seule ou avec une amie. A ces occasions, elle va courir dans le stade de son quartier. Paulo a lui aussi évoqué le jogging et la natation, qu'il pratique seul ou avec son frère. Fut un temps où il était inscrit dans un club de judo, mais depuis qu'il a développé un problème à la hanche il n'a « *plus le droit de forcer* ».

Mais à quels moments ces adolescent-e-s sont-ils/elles amené-e-s à côtoyer des pairs du sexe opposé ? En dehors de l'école, 86% des adolescent-e-s disent mener des activités avec l'autre sexe. Ils se fréquentent généralement au sein de leur propre quartier (84% des cas), de manière un peu moins fréquente en centre ville (41%) ou dans un autre quartier (35%). Seulement 20% citent les structures qui accueillent le public adolescent comme étant un lieu d'activités communes entre les deux sexes.

## 12. Si oui, où est-ce que vous vous retrouvez ?

	Fréquence
Dans votre quartier	83,7%
Dans un autre quartier	34,7%
Au centre ville	40,8%
Dans des lieux qui accueillent des jeunes	20,4%
Autre	14,3%
Total / répondants	

Interrogés : 59 / Répondants : 49 / Réponses : 95  
Pourcentages calculés sur la base des répondants

Lorsqu'elles ont lieu, les **activités en groupe mélangé ressemblent à celles qui ont lieu entre pairs**, comme se promener en ville ou au parc, descendre à la mer, aller au cinéma :

*« Cinéma, plage, ce genre de choses. (C'est des activités que tu fais...) Oui quand j'ai une petite amie c'est ce que je fais, sinon entre amis on va à la plage, quand on avait pas cours on allait nager, on allait faire du vélo à Borely, on allait au cinéma.*

*(Pourquoi tu dis on allait ?) Parce qu'on était plusieurs, y avait moi, deux collègues à moi et leurs sœurs et une amie à moi » (Paulo).*

## II.2 LA FREQUENTATION DE STRUCTURES

Les activités extrascolaires évoquées précédemment concernaient celles entre adolescent-e-s et avec leurs familles. Nous allons dans cette partie aborder celles qui ont lieu au sein de structures spécialisées dans l'accueil des adolescents (centres sociaux, centres d'animation et de loisirs, clubs de sport). Notons pour commencer que 82% des adolescent-e-s interrogé-e-s par le biais des questionnaires fréquentent des structures (de manière hebdomadaire dans 56% des cas et « de temps en temps » pour 25% d'entre eux).

Avant de détailler ces activités, nous nous intéresserons aux raisons de pratiquer certaines structures plutôt que d'autres, ce qui nous conduira également à considérer une forme d'insécurité que ressentent parfois ces adolescent-e-s dans certains quartiers et au contact de certains pairs.

### II.2.1 RAISONS DE FREQUENTER OU D'EVITER UNE STRUCTURE

La raison principale d'aller dans un centre semble être le fait d'y **retrouver des amis**, mais aussi parce que, comme le formule Inès, « *dehors y a rien à faire* ». Alors comment choisir un centre ?

86% des adolescent-e-s qui fréquentent une structure utilisent celle de leur **quartier de résidence**, et 81% préfèrent qu'elle se situe à proximité de leur domicile.

*« (Les centres que vous fréquentez, vous les avez choisis comment ?) C'est un truc du quartier, c'est l'endroit le plus proche, on va pas aller à Marseille. Ou des fois tu vas vite fait dans le quartier juste à côté. Peut-être t'habites là et tu vas juste à côté. (C'est vraiment la proximité ?) Voilà, s'il est bien tu restes » (Abdel).*

Lorsque le jeune a grandi dans le quartier, le choix du centre se présente comme une évidence, ce qui n'empêche pas qu'il choisisse d'y rester par la suite. Il est en effet des chances que les animateurs aient connu les frères et sœurs, ce qui peut renforcer les liens et le sentiment d'appartenance. De plus, le fait d'être **connu depuis longtemps par les animateurs et éducateurs** peut s'avérer rassurant et comporter certains avantages.

*« Quand j'avais 11 ans j'allais avec les plus grands parce que l'animateur m'a vu grandir, il était là à l'accouchement de ma mère, et il a dit 'je te prends même si t'es trop jeune' » (Malik).*

Par ailleurs, la présence dans une structure peut résulter du **choix des parents**. Le centre que fréquente Nassry par exemple est tenu par sa mère. C'est également la mère de Rachid qui a choisi la structure de son fils, mais comme il s'y plaît il a décidé d'y rester même s'il habite maintenant un autre quartier.

*« (T'habites dans le quartier ?) Non j'habitais dans le quartier, après j'ai déménagé au Vieux Port, de l'autre côté. (Et tu continues à venir ici ?) Oui. (Pourquoi, si tu as déménagé ?) Parce que c'est ici mon quartier. (Tes copains sont ici ?) Mmm ».*

Enfin, le choix du centre peut dépendre des **activités** qui y sont proposées. Ainsi, Malik se fait conduire par son père pour aller jouer au foot dans une structure autre que celle qu'il fréquente habituellement.

*« (Est-ce que tu fréquentes d'autres structures ?) Oui, j'ai foot. (Où ça ?) A côté de la Belle de Mai. (Tu vas comment là-bas ?) Mon père il m'emmène. (Parce qu'il n'y a pas de quoi faire du foot ici ?) Non j'habite pas ici, j'habite St Lazare ».*

Même si les parents font des choix pour leurs enfants et même si la famille déménage, nous voyons bien que les adolescent-e-s disposent d'une **marge de manœuvre et opèrent des choix** selon leurs préférences. Ceci devient particulièrement visible lorsqu'ils évoquent les structures qu'ils ne désirent pas fréquenter.

Un premier élément justifiant la non fréquentation d'une structure est la **moindre liberté** dont jouissent les usagers. Paulo commence par parler de « *l'ambiance* » qui lui semblait moins bonne dans une Maison Pour Tous que dans son centre habituel. Celle-ci tenait au fait qu'il se sentait trop cadré au moment du repas.

*« Des fois j'allais à la Maison pour tous, mais comme j'ai vu que j'aimais pas trop l'ambiance, j'ai préféré rester ici. Le midi on prend qu'est-ce qu'on veut, alors que là-bas, nous en tant qu'ado c'est eux qui font, si on veut pas manger ça on mange pas. Ici on peut prendre ou pas, on peut sortir s'acheter à manger, ou si on habite pas trop loin rentrer chez soi et revenir, alors qu'à la Maison pour tous on peut pas ».*

Mais son évitement se comprendrait également par la **mauvaise ambiance** qui règne dans et autour de cette structure.

*« Ici on se connaît tous, on a à peu près tous le même âge, si l'un a un problème l'autre il peut venir, il vient directement. Sauf que là-bas non. Y a une amie à moi qui était en train de se faire racketter en face de la Maison pour tous où elle était inscrite et personne a bougé, c'est moi qui passait par hasard avec mon frère qu'on l'a aidé ».*

Selon Paulo, l'absence de réaction de l'entourage face à cette fille qui se faisait racketter tenait à l'emplacement proche d'un commissariat. Paradoxalement, la présence de la police ne favoriserait donc pas l'intervention des pairs.

*« (Et tu penses que ça arriverait pas ici ?) Non parce que dans ce quartier il y a beaucoup d'anciens qui veillent sur tout le monde, parce qu'ici tu connais tout le monde. (Alors que là-bas c'est plus isolé ?) Oui, comme il y a un commissariat à côté ils ont peur d'intervenir. Par exemple quelqu'un se fait agresser à côté, il a peur d'intervenir parce qu'après on va lui demander de faire une description, il va le dire et après la personne qui a agressé risque de se retourner contre la personne qui a témoigné. Alors qu'ici il y a pas de commissariat à côté ».*

Dans la suite de l'entretien, ce garçon a décrit sa méfiance envers les figures de l'autorité officielle, ne se sentant pas protégé par cette dernière. Nous pouvons penser que cela tient aux « bavures » que les médias relatent régulièrement et qui semblent prendre racine dans les esprits, et plus particulièrement chez les jeunes qui ont déjà tendance à tenir des discours d'opposition à l'autorité.

Les raisons de rester dans un centre d'animation ou de l'éviter s'appliquent également au choix d'un établissement scolaire. Deux des adolescents rencontrés ont ainsi fait la demande de changer de structure en fin d'année, à cause des **mauvaises fréquentations** du quartier.

*« Là-bas y a que des crapuleux. (Dans ton quartier, c'est mal fréquenté ?) Voilà. (C'est quoi des crapuleux ?) Ils rackettent et moi je vais au Vieux Port. (C'est toi qui a demandé ?) Oui, et ma mère. (T'as demandé ça quand, quand t'étais en quelle classe ?) En CM2 » (Malik).*

*« (Tu sors avec une fille du collègue ?) Non, jamais au collègue, vu les relations qu'il y a j'ai pas envie de les avoir. (Pourquoi, il y a quoi ?) Ben agressions, armes, drogues. La dernière fois on a retrouvé un poignard sous une voiture en face du collègue. Quand le collègue était encore en construction j'ai prévenu le proviseur, j'ai dit qu'il y a de la drogue de ce côté, parce que j'ai habité du côté de La Lorette, il y a des dealers que je reconnais, des vendeurs de shit » (Paulo).*

Avant de prendre sa décision de changer d'école, Paulo préférerait se tenir à l'écart des autres élèves de son collège, estimant que filles comme garçons provoquaient « *des problèmes* ». Il avait d'ailleurs consulté son proviseur pour le mettre en garde contre les **trafics de drogue** prenant place devant l'établissement. Mais celui-ci aurait balayé sa remarque d'un revers de main.

*« J'ai dit 'de ce côté y a du shit, fouillez', il a dit 'pas besoin de fouiller, ça nuit pas à la santé des autres alors ça va', il a préféré... Comme ça je vais changer de collègue, à côté de la Conception ».*

Le regard que Paulo porte sur les différentes formes d'autorité semble désormais quelque peu **désabusé**. A l'instar du proviseur qui n'avait, aux yeux de ce garçon, pas pris ses responsabilités, la police ne lui apparaît pas non plus digne de confiance.

*« Pour le dire franchement, à la police je lui fais pas confiance. (Pourquoi ?) Il y avait des jeunes, ils ont brûlé un scooter juste derrière ma fenêtre, ils ont mis une bouteille de gaz en fer, des colonnes en caoutchouc, ils ont renversé une bouteille de rhum. On a appelé les pompiers, ils sont venus, on a appelé la police ils sont venus quatre jours après et ils ont dit que pour le retard, ils avaient beaucoup à faire, ils ont donné un coup de pied dans la cendre et ils ont dit 'c'est bon, on y va'. Et depuis ce jour-là, quand il m'arrive quelque chose je le règle par mes propres moyens ».*

C'est ainsi qu'il préfère se débrouiller par ses propres moyens, par exemple en changeant d'établissement scolaire ou de centre social lorsque les fréquentations lui paraissent mauvaises, ou en réglant par ses propres moyens les interactions agressives dans l'espace public. Paulo illustre cette prise de position par une anecdote faisant état de violence physique.

*« Quand j'avais un plâtre, je ne pouvais pas me défendre et une fille m'avait dit 'passe-moi 2000€ ou je t'égorge'. Je suis allé voir un ami, il m'a dit qu'il pouvait rien me donner mais qu'il descendait avec moi. La fille avait ramené son frère et son père. Mais mon copain a réglé le problème. (C'est-à-dire ?) A la manière d'ici, pour ne pas être vulgaire. (Ca reste anonyme hein) ... A la manière d'ici, œil au beurre noir, sang, hôpital ».*

Un **sentiment d'insécurité dans l'espace public** a également été évoqué par des jeunes filles. Inès, qui est pourtant apparue comme une fille vive, tant par ses paroles que par ses références aux coups qu'elle n'hésite pas à distribuer aux garçons qui l'énervent, disait en effet hésiter à sortir le soir dans son quartier.

*« (Tu sors des fois dans la rue ?) Le soir ça dépend, parce qu'avec les histoires qu'il y a, surtout dans les quartiers Nord. (Et du coup ?) Du coup, c'est dangereux ».*

La rue nocturne présenterait des dangers pour l'ensemble des jeunes, mais en tant que fille elle se sent particulièrement vulnérable. La manière dont Inès formule cette impression renvoie à une **représentation sexuée des rapports de force**. Les garçons seraient habitués à se battre entre eux, tandis qu'une fille se battant avec un garçon serait moins « normal ».

*« (C'est dangereux pour les filles ou les garçons ?) Un peu plus pour les filles, les garçons ils savent se défendre, mais les filles contre les garçons ça fait bizarre. (Pourquoi ?) Ben un garçon avec un garçon, ils sont habitués ensemble ».*

Soraya a également arrêté de passer du temps dans les rues de son quartier, à cause des violences qu'elle y observe. Les dangers identifiés tiennent aux **agressions** entre jeunes, mais elle fait également référence au risque de **kidnapping**. Un fait divers au printemps 2008 semble avoir marqué les esprits des jeunes filles vivant dans les quartiers Nord.

*« Je reste chez moi ou je vais ailleurs, avec ma mère ou, mais je reste pas dans le quartier. (Pourquoi tu fais la grimace ?) J'aime pas... Y a trop de violence, à chaque fois que je descends il se passe quelque chose. (Par exemple ?) Plein de choses, y a des gens qui prennent, des choses comme ça. (T'as peur qu'on te kidnappe ?) Oui, surtout y a des jeunes qui traînent comme ça chez nous, j'ai peur ».*

Si toutefois une amie s'y trouve, Soraya se dit prête à descendre mais en restant à proximité de son immeuble, dans un espace dégagé et visible. Contrairement aux jeunes couples qui cherchaient à se cacher des regards extérieurs, le **voisinage représente ici une forme de réassurance**.

*« Je descends de temps en temps, si y a ma copine en bas, mais toute seule non. (Si ta copine t'appelle tu descends ?) Oui mais je reste en face de mon quartier, sur le banc, en bas du bloc, je discute avec ma copine et je remonte. Avant je traînais beaucoup dehors et puis j'ai arrêté. (T'as arrêté quand ?) J'avais 10 ans ou 11 ans, je sais pas. (Tu sortais plus quand t'étais petite et puis t'as arrêté, pourquoi ?) En fait il y avait souvent des bagarres et après mon père a dit tu peux aller dehors, mais j'aime pas. (Et il y avait quoi dehors comme bagarres ?) Il y avait des feux et puis des jeunes qui se battent ».*

Il est intéressant de noter que Soraya a décidé d'elle-même d'éviter de descendre le soir, alors que son père le lui autorise. Aujourd'hui âgée de 14 ans, elle témoigne d'un changement de rapport à l'espace public depuis quelques années. Nous y reviendrons par la suite, mais signalons déjà que les structures d'accueil de certains quartiers observent une diminution de fréquentation par les filles à partir de 12-13 ans. Ce **retrait de l'espace public pourrait donc résulter d'un choix** opéré par elles-mêmes, et pas seulement par une plus forte pression ou surveillance exercée par des membres de la famille.

## II.2.2 ACTIVITES PROPOSEES ET SATISFACTION DU PUBLIC

Lorsque les adolescent-e-s décident de fréquenter une structure, quelles activités y ont-ils/elles ? Déjà, il est à noter qu'ils se disent **pour la plupart satisfaits des activités** proposées.

« *(Est-ce que les activités qu'on te propose ici te plaisent ?) Oui, vraiment. (Qu'est-ce que vous faites par exemple ?) On va au cinéma, on fait des Rosalies, c'est des voitures à quatre roues, on pédale. On va à la plage, on fait plein de choses, des activités sportives, tennis, foot, tout, on fait des bons trucs, on va dans des parcs d'attraction* » (Malik).

D'autres ont l'occasion de faire de l'équitation, de la natation et de la plongée. D'autres encore la patinoire et le Laser Game (« *On est dans un grand bâtiment, on a une combinaison et des pistolets laser* »), du kayak, du raft, de l'escalade, du VTT et de la voile, « *c'est méchant ça !* » commente Abdel. Kevin avait particulièrement apprécié un voyage organisé par son centre au Maroc, et un de ses camarades disait qu'il avait déjà pu faire de la moto. En d'autres termes, « *on a tout fait avec le centre !* ».

Mais la **satisfaction dépend évidemment de l'offre** et dans certaines structures, les adolescent-e-s ne peuvent pas toujours avoir les activités qu'ils/elles souhaitent. Nassry cite justement l'exemple de la moto et du karting, de même que des sorties dans des centres d'attraction comme Aqualand ou Aquacity. De manière générale, il estime que son centre n'organise **pas assez de sorties**.

Angelina, parmi d'autres filles, a exprimé une **absence d'intérêt pour le foot** (« *Le foot, ça me plaît pas* »). Cet item est souvent revenu dans les entretiens comme un des éléments ne favorisant pas les échanges entre filles et garçons. Typiquement, parce qu'il s'agirait d'un sport masculin auquel les filles ne seraient pas facilement intégrées. Abdel, Franck ou Nassry estiment tout simplement que les filles ne savent pas jouer au foot, car si c'était le cas, « *ça se saurait* ».

Cette **incompatibilité perçue entre filles et foot** semble d'ailleurs bien intégrée par les filles qui se retirent d'elles-mêmes des occasions de jeu, estimant que « *c'est un sport de garçons* ». En revanche, Lydia estime que les **arts martiaux** se pratiqueraient aussi bien par les filles que par les garçons. Ce sport ayant, selon elle, une moindre connotation sexuée.

Parmi les points négatifs et les insatisfactions, d'autres ont évoqué d'éventuels **problèmes d'organisation**. D'une part, ceux-ci dépendent du budget et d'une perte de temps due à ceux qui payent leur cotisation en retard. D'autre part, il y aurait des animateurs qui affichent un planning d'activités mais lorsque les usagers ne sont pas d'accord, leur **volonté n'est pas toujours prise en considération**.

« *(Il y a des activités que vous pouvez choisir ?) C'est le planning, c'est eux qui les font et des fois on est pas d'accord. Ils disent on va à la plage mais il fait froid, alors on dit non et ils disent d'accord, on va au cinéma. (Vous discutez avec eux ?) Ouais mais des fois on a pas le choix, on y va* » (Franck).

Certains ont ici comparé les activités au centre et la manière dont se passent les « colos », avec une préférence pour les secondes. Les raisons données à cette préférence tenaient à une **plus grande liberté** dans les activités.

*« Je me souviens, en colo, le matin on faisait du raft et tout, et l'après-midi on faisait ce qu'on veut. On demande un truc et des fois ils nous emmènent si on veut pas y aller seul, ils accompagnent » (Franck).*

De plus, la présence en colo serait moins systématiquement surveillée qu'en centre, ce qui permettrait de **fréquenter les filles plus facilement**.

*« En colo c'est mieux, y a pas les parents, y a les animateurs mais ils restent entre eux et nous on est avec les gadjis ils s'en foutent. Moi ma première colo on était 8 garçons et 30 filles (rires). Les dortoirs c'était séparé mais on pouvait se retrouver quand même. Il y avait des tentes en bas et en haut ils avaient des chambres, nous en bas on était quatre garçons et il y avait plein de filles et le soir on sortait, on se baladait dans leurs tentes et tout, les moniteurs faisaient une réunion tous les soirs, donc c'était... » (Kevin).*

Et aux amis de Kevin d'enchaîner sur une suite de blagues concernant « les meufs à poil » plus nombreuses en colo qu'au centre...

### II.2.3 UNE PREFERENCE GLOBALE POUR LES ACTIVITES MIXTES

Justement, parlons-en des activités mixtes. Lorsqu'ils ont un avis sur la question (« Mixte ? Je m'en fous » dit Rachid), ces adolescent-e-s disent **pour la plupart préférer des activités mélangeant filles et garçons**. En effet, 59% des adolescent-e-s choisissent des activités mixtes contre 33% d'entre eux qui disent que ce critère n'a pas de poids dans leur choix. Certains en font même une question de principe. Paulo par exemple souligne explicitement son aversion pour la séparation des sexes.

*« (Si tu avais à choisir des activités, tu préférerais plutôt mixte ou séparé ?) Mixte, pour moi on est tous inscrits dans le même centre, on devrait tous faire la même chose. (Ca ne te paraît pas pertinent de faire filles d'un côté et garçons de l'autre ?) Non, ça m'énerve au contraire ».*

Pour un premier groupe de jeunes, comme Malik ou Virginie, le fait qu'une activité soit **mixte ne change rien** à sa forme ni à son attrait.

*« (Toi tu préfères quand il y a des garçons-filles mélangés ou... ?) C'est pareil pour moi. (Ca change rien quand il y a des filles ?) Non. (Vous faites les mêmes choses ?) Oui » (Malik).*

*« (Quand tu as choisi écrire, t'es arrivée t'as vu qu'il y avait que des garçons, ça t'a rien fait ?) Ah non je m'en fiche, filles ou garçons, c'est pareil » (Virginie).*

D'autres ont donné des explications plus pragmatiques quant à leur préférence pour la mixité. Les groupes uniquement composés de **filles donneraient non seulement lieu à des échanges stériles** mais qui plus est, ils verraient plus facilement émerger des rapports conflictuels. Inès

explique ainsi qu'**entre filles, le ton monte plus vite**. Et Virginie de rajouter que les filles, entre elles, peuvent même devenir violentes.

*« En fait c'est mieux mixte, comme ça il y a un peu de tout, mais que avec des filles, non. Que avec des garçons, encore, ça me gênerait pas. Mais que avec des filles non, je vois déjà les embrouilles. (Parce que les embrouilles entre filles... ?) Oui, ça peut terminer à se battre, enfin c'est rare qu'une fille se batte mais ça peut arriver. (Du coup tu trouves que les relations entre filles peuvent être plus difficiles ?) Ben des fois, elles vont pas bien, faut qu'elles se calment des fois, des fois elles sont très violentes. J'ai l'impression que les filles des fois elles sont plus violentes que les garçons, même si elles parlent hein. (Dans leur manière de parler ?) Oui, des fois c'est horrible, elles se rendent même pas compte, c'est ça que j'aime pas. Elles disent tous les gros mots qu'elles ont appris ».*

Ainsi, la **mixité se révèle être un potentiel outil pour désamorcer les conflits**. Dans une partie de foot par exemple, la participation des filles favoriserait une meilleure collaboration et esprit d'équipe, contribuant au bon déroulement du jeu.

*« Moi dans mon collège, quand il y a des filles c'est mieux parce que y a moins de mangeurs. (C'est quoi ?) Des mecs qui jouent tous seuls, ils ont le ballon et ils gardent tout le temps le ballon. Alors que quand on joue avec les filles, on est obligé de jouer avec les filles » (Kevin).*

Par ailleurs, les activités favorisant la rencontre avec le sexe opposé prêteraient plus à la **rigolade**, mais aussi à la **découverte de différences enrichissantes**.

*« Pour moi y a pas deux groupes hein. Je préfère quand c'est mixte, filles – garçons c'est mieux. Parce que eux ils ont des idées que nous on a pas et nous on a des idées qu'eux ils ont pas, on rigole plus quand on est mélangé. S'ils sont gentils avec toi, sinon... (Mais en général ils sont plutôt gentils ?) Oui ben ça fait trois jours qu'on se connaît, on rigole bien, dès le premier jour on a rigolé » (Nathalie).*

Autrement dit, la rencontre avec l'Autre constitue une occasion de mise à l'épreuve de la différence et de **l'apprentissage du respect**, comme le souligne Soraya.

*« Au centre je retrouve des copains et des copines, on joue en société quoi, en groupe, on apprend le respect, c'est ça qui est bien. (Et comment tu apprends le respect, c'est en discutant ?) Déjà il faut savoir faire les règles, après on fait les groupes, si l'autre est d'accord on va aller avec l'autre ».*

Toutefois, comme nous l'avons déjà remarqué, la découverte de l'Autre à l'adolescence peut faire émerger des **sentiments de pudeur et de timidité**. Si Yannis a du mal à décrire les raisons de ce ressenti, il exprime néanmoins l'apparition d'une forme de « honte » en présence de filles.

*« On aime quand il y a des filles mais dès qu'y sont là, après on a honte. (T'as honte de quoi ?) Je sais pas, c'est bizarre. (Je comprends pas, t'es gêné ?) Oui. Ceux de l'équipe aussi ils ont honte, y en a, quand y sont pas là ils parlent beaucoup, mais dès qu'elles viennent... ».*

Peut-être est-ce ce **sentiment diffus et encore peu conscientisé** qui font dire à certains garçons qu'ils n'apprécient pas les activités mixtes ?

*« (Vous pensez quoi des activités où il y a que des garçons ou que des filles ?) C'est nul. Ça dépend quoi. D'un côté c'est bien, mais si on fait foot on va pas faire foot avec les filles ! » (Abdel).*

Lorsqu'il s'agit de sports collectifs, les différences de niveau individuel sont prises à témoin pour expliquer la **présence contraignante des filles** et la non appréciation des activités mixtes.

*« Tout dépend, s'il y a des filles qui veulent jouer mais qui savent pas, ils vont faire n'importe quoi et ça prend la tête, 10 minutes un quart d'heure ça va, mais après ça prend la tête » (Franck).*

Il est à noter que ce **sentiment de gêne apparaît plus présent chez les garçons** que chez les filles. Si les filles se répartissent en deux groupes quant à leurs préférences sur la composition des équipes lors des activités (59% préfèrent être en groupe mixte, 40% disent que la composition n'a pas d'importance), les garçons expriment dans une moindre mesure ce détachement et évoquent au contraire l'envie de n'être qu'avec des personnes de leur sexe dans 21% des cas.

Alors qu'elles sont plus nombreuses à exprimer une préférence pour la mixité, les filles, arrivées au milieu de l'adolescence, fréquentent moins les structures qui se présentent pourtant comme des espaces-temps privilégiés pour côtoyer l'autre sexe.

### II.3 OU SONT LES FILLES ?

*« (T'as quel âge maintenant ?) 14. (Donc en trois ans t'as vu la différence ?) Ouais, maintenant c'est rare qu'il y ait des filles » (Paulo).*

Un constat s'impose : les **filles sont bien moins nombreuses dans les structures** que les garçons. Elles s'y inscrivent moins et lorsqu'elles le font, elles les fréquentent de manière moins régulière. Ainsi, 38% des filles se sont déclarées inscrites contre 68% des garçons qui en ont une pratique régulière. Comment comprendre cette différence ?

Serait-ce parce que les garçons sont surreprésentés dans les structures que les **filles n'oseraient pas venir** s'inscrire ? C'est ce que semble penser Rachid.

*« (Cette année il y a pas de filles dans le centre, toi ça te manque ?) Je sais pas, s'ils veulent venir s'inscrire y s'inscrivent, s'ils veulent pas y veulent pas. (Et à ton avis, pourquoi il y en a moins qui se sont inscrites ?)... Parce que y a que des garçons ! (Et du coup, c'est plus difficile pour la première de venir ?) Ben ouais ».*

Paulo formule cette hypothèse en évoquant un éventuel **sentiment de peur** parmi les filles.

*« Avant il y en avait des filles ici, mais maintenant il y en a plus. (Pourquoi ?) Je sais pas... Pareil, elles doivent avoir peur. Des filles dans un truc que de garçons, je sais pas, peut-être ».*

Mais peur de quoi ? Soraya évoque l'hypothèse des parents qui ne veulent pas que leurs filles fréquentent les structures alors que « *pourtant, elles y sont surveillées* ». L'allusion que Soraya fait à la surveillance des adolescent-e-s laisse entendre qu'il pourrait y avoir un risque pour les jeunes filles. Ici, il ne semble pas tant être question de violences que d'une exposition à des demandes de la part des garçons. Lydia, quant à elle, pense aux garçons qui prendraient exemple sur des aînés ce qui pourrait les entraîner « **à faire des choses pas bien** ».

*« Je pense qu'elles ont raison parce que souvent, les garçons qui grandissent, ils commencent à prendre exemple sur ceux qui sont pas bien, sur des plus grands que soi. Par exemple t'as 12 ans et tu veux suivre quelqu'un qui a 15 ans, qui reste avec des filles, qui sort au cinéma, ben je pense qu'il voudra faire pareil et donc il commencera à faire des choses pas bien. (C'est quoi les choses pas bien ?) Par exemple tu vas au cinéma avec quelqu'un, par exemple tu veux inviter une fille au cinéma et que cette fille elle a pas le droit d'y aller mais ils y vont en cachette, après ils pourraient commencer à faire n'importe quoi, à l'embrasser, alors qu'à cet âge-là je pense pas qu'on pourrait embrasser quelqu'un ».*

Si pour Lydia ces pratiques proscrites se limitent aux **baisers au cinéma** d'autres, comme Yannis (mais remis en question par son ami Vincent), ont fait allusion au risque de **grossesse involontaire**.

- *« Pourquoi les filles ne viennent plus au centre ?*
- *C'est parce qu'y se transforment, grandissent tout ça.*
- *La puberté ?*
- *Voilà.*
- *Ou sinon elle a fait un bébé. Elle a plus envie parce qu'elle a fait quelque chose de grave, elle a fait un bébé avec quelqu'un, après elle a plus envie de sortir.*
- *Mais elles font pas des bébés à 11-12 ans !*
- *Mais si, l'autre fois elle l'avait fait à 13 ans ! Mais c'est pas bien ça.*
- *Pourquoi ?*
- *C'est pas bien, elle est trop petite.*
- *Ca dépend des civilisations aussi, y en a à 14 ans ils se marient.*
- *A 18 ans ça va, 20 ans ça va ».*

Inès explique à son tour le manque d'attrait des filles pour les centres sociaux, non pas par une pression familiale, mais par une simple envie de faire « *autre chose* », comme passer du temps entre filles en ville. Peut-être s'agit-il également d'un désir de **se démarquer des plus jeunes en ayant une activité autonome** entre pairs ? Mais en sortant avec des amis dans l'espace public, les filles accompagnées de garçons peuvent faire l'objet de **remarques de la part de l'entourage**. Angelina a longuement décrit ces médisances.

*« (Vous vous baladez mélangés ?) Il y a des gens qui parlent mais je m'en fous. (Et qu'est-ce qu'ils disent les gens qui parlent ?) Ils critiquent parce qu'il y a des filles et des garçons. (Tu crois que c'est pour ça qu'il y a des filles qui ne viennent pas dans les centres ?) Peut-être. (Mais ils vous disent quoi les gens ?) Par exemple quand on est deux filles et quatre cinq garçons, ils pensent que, ils s'imaginent des choses. Mais je m'en fous, j'ai ma conscience tranquille, ma mère et mon père ils savent ».*

Ses parents lui font confiance et lorsque des rumeurs circulent au sujet de sa fille, la mère d'Angelina va voir « les gens » pour clarifier la situation.

*« Une fois ma mère elle a cru les autres, mais c'était pas vrai. (Et qu'est-ce qu'elle avait fait, elle t'en avait parlé, elle t'avait engueulé ?) Elle m'a engueulé, mais c'était pas vrai. (T'as réussi à la convaincre ?) Oui, j'avais ma copine avec moi, on est allé la voir et j'ai dit 'regarde c'est vrai que j'étais avec lui lui lui mais après je suis partie'. Elle a dit 'non c'est pas vrai', et ma copine a dit qu'elle était avec moi. Et après ma mère elle est allée attraper les gens. (Les gens qui avaient dit ?) Oui. (Elle s'est battue avec eux ?) Non. (Qu'est-ce qu'elle a fait ?) Elle a dit 'vous arrêtez d'inventer des trucs parce que la prochaine fois...' (Tes parents te font confiance ?) Oui ».*

Dans le cas de cette adolescente, la **relation de confiance** établie entre elle et ses parents constitue une garantie suffisante pour la laisser fréquenter des garçons. A la manière dont la fille évoque ce thème, nous pouvons penser que cette confiance se fonde sur son respect des **règles de comportement**, de « bonne tenue », **transmises par le cadre familial**. Angelina, en soulignant qu'elle a « la conscience tranquille », signifie qu'elle a intégré un système de valeurs proscrivant certaines pratiques et qu'elle le respecte.

Rappelons ici des données quantitatives citées précédemment concernant le poids des regards extérieurs. Si **fréquenter l'autre sexe** est avant tout un comportement « normal » d'après les adolescent-e-s interrogé-e-s, il est **socialement mieux perçu lorsque l'on est du genre masculin**. Si la pression sociale apparaît plus répressive pour les filles que pour les garçons, c'est en particulier le regard des adultes qui est considéré comme étant le plus sévère et sexiste d'après les adolescent-e-s.

Au-delà des peurs individuelles et d'une éventuelle pression exercée par le regard adulte sur les relations hétérosexuelles à l'adolescence, nous proposons une troisième hypothèse quant à au délaissement féminin des structures : le changement de perception de l'autre sexe au cours de l'adolescence, évoqué dans la première partie. Dans la lignée de cette hypothèse, le **délaissement des structures par les filles pourrait traduire le nouveau regard -sexué- qu'elles portent progressivement sur les garçons**. En ne les percevant plus comme de simples amis d'enfance, statut rapproché à celui du frère, il leur semble peut-être plus difficile ou du moins, moins aisé de les fréquenter à l'occasion de certaines activités. Il est également à noter que leur corps commence à changer, ce qui peut rendre gênante son exposition sous les yeux du sexe opposé lors d'une sortie à la plage ou d'une partie de foot. Ou, comme le laisse entendre Vincent : « *Elles se sentent gênées je crois* ».

## TROISIEME PARTIE : REPRESENTATIONS RECIPROQUES, DE LA CARICATURE A L'IDEAL

### III.1 « QU'EST-CE QU'UNE FILLE ? »

Il a été demandé aux adolescent-e-s de décrire « la fille typique ». Côté filles, celle-ci a spontanément été dépeinte comme **s'intéressant à son apparence**.

- *« Est-ce que vous pouvez me faire le portrait d'une fille adolescente aujourd'hui ?*
- *... Je sais pas moi, y en a plein. Comment elles s'habillent tout ça ?*
- *Oui ça peut être des habits...*
- *Déjà elle aime bien s'habiller, elle aime bien acheter des trucs de marque.*
- *Le maquillage.*
- *Par exemple les Birk qui coûtent 10 €, 30€, 40€. C'est normal aussi, sinon elle se fait traiter de chauve.*
- *Ah oui ça c'est sûr, par les garçons.*
- *Mais si c'est une fille de 10 ans elle s'en fout, mais une adolescente à partir de 30€, ça c'est sûr... »*

Aux yeux de Samira et Nathalie, une adolescente qui se vêtirait de manière bon marché ferait l'objet de moqueries de la part des garçons. Et si elles réfléchissent à la manière dont elles s'habillent, c'est justement pour impressionner les garçons.

*« Déjà une fille va plus penser à s'habiller chic, surtout mettre des habits de marque pour impressionner les garçons. En fait ça pense qu'aux garçons, ça pense pas au travail. Elles sont en petit groupe comme ça et elles pensent aux garçons, c'est ça qui m'énerve en fait. J'aime pas les filles qui prennent un petit air comme ça, à cinq ou six, qui chuchotent dans leur oreille en parlant de ce garçon-là, 't'as vu ?' »*  
(Virginie).

Comme nous l'avions noté précédemment, un trait caractéristique des adolescent-e-s est l'importance accordée à l'apparence. Tant concernant les garçons (*« Elles regardent toujours la beauté des garçons, toujours en train de se dire 'ah il est beau, ah lui il est moche', c'est toujours comme ça »*), que la manière dont sont habillées les autres filles. Les critiques vont bon train, les unes et les autres **se jaugent et se jugent**.

*« Elles vont te critiquer sur ce que tu portes, ou si t'es un peu grosse elles vont te gêner sur ça ou sur tes boutons, j'ai horreur de ça, ça m'énerve et évidemment elles portent des habits de marque »* (Virginie).

C'est ainsi que se forme l'opinion, dans les échanges et évaluations entre pairs. Lydia non plus n'apprécie pas cette **pratique considérée typiquement féminine**, se limitant à parler de vêtements et de garçons.

*« J'aime pas être que avec des filles, c'est pas amusant, parce qu'on doit toujours discuter des mêmes choses. (C'est quoi les discussions de filles ?) C'est 'blablabla, je vais m'acheter des trucs en centre ville, blablabla' ».*

Mais toutes les jeunes filles ne se comportent pas de la sorte et certaines expriment leur intérêt pour des discussions plus intimes, sur la vie ou le **changement du corps** à l'adolescence. Virginie quant à elle souligne l'importance qu'elle donne au **travail scolaire**, sans pour autant se considérer comme une première de la classe.

*« Et puis y a les filles qui sont bien, comme moi (rires). (Elles sont comment les filles comme toi ?) Elles sont raisonnables, elles pensent plus au travail, enfin, elles pensent au travail et elles laissent les garçons un peu de côté, même s'il faut en profiter hein. Je l'ai dit à une amie, que je vais pas au collège pour les garçons, ça va pas la tête, j'y vais pas que pour ça, j'y vais aussi pour apprendre plus, c'est le collège quoi ».*

Il est ici intéressant de noter la manière dont ces filles opèrent une distinction entre un « nous » et un « elles ». L'adolescence est un moment fort dans le **processus de construction identitaire**, pendant lequel chacun apprend à identifier ce qu'il apprécie et ce qu'il rejette. P. Adler & P. Adler<sup>8</sup> suggèrent que les discussions au sein du groupe de pairs permettent à ses membres d'apprendre et d'interpréter les normes et valeurs qui leur sont présentées par les aînés. Comme le souligne J. Harris<sup>9</sup> dans sa théorie de la socialisation en groupe, la culture n'est pas transmise directement par les parents ou par la société, mais passe bien par une sélection, une discussion et une ré-interprétation entre pairs. Le groupe de pairs fonctionne comme un médiateur, une passerelle entre les jeunes et la société globale. Les pouvoirs les plus forts du groupe de pairs résident ainsi dans sa fonction socialisatrice, dans l'influence qu'il exerce sur la construction identitaire de ses membres. En interagissant avec ses pairs et en s'évaluant par rapport aux valeurs propres à son groupe d'appartenance, le jeune se forge une idée de lui-même. Cette catégorisation de l'entourage en positif ou négatif, prenant souvent la forme de « discussions en groupe de filles », participe de ce processus. C'est en rejetant l'autre que l'on définit mieux qui l'on est (ou voudrait être) soi-même. En poursuivant cette idée, la tendance des jeunes filles à se critiquer, ouvertement ou sous couvert, en étant dans la confrontation directe ou dans l'exclusion réciproque, ne serait donc pas toujours à interpréter comme une pratique destructive qu'il faudrait combattre, mais également comme une étape du processus de définition de soi.

Côté garçons, la demande de dresser le portrait de la fille adolescente s'est avérée difficile pour certains, disant ne « rien voir de particulier », tandis que d'autres ont immédiatement embrayé sur une description de la fille idéale.

- « Jupe.
- De bonnes fesses.
- Beau visage.
- Magnifique.
- De bonnes fesses, une bonne poitrine, des bonnes lèvres. Cheveux longs pour moi. De beaux yeux. Brune si possible.
- Yeux bleus pour moi.
- Les yeux verts j'aime bien aussi. Et bien mate de peau. Méditerranéenne.
- Pas grosse, pas obèse.

---

<sup>8</sup> ADLER, P. & ADLER, P. (1998), *Peer Power. Preadolescent Culture and Identity*, New Jersey, Rutgers University Press.

<sup>9</sup> HARRIS, J. (1995), « Where is the Child's Environment ? A Group Socialization Theory of Development », *Psychological Review*, n°102, pp.358-389.

- *Juste un peu de formes là où il faut. Faut pas qu'elle soit anorexique, mais pas non plus boulimique ».*

Au-delà de l'aspect physique, la fille idéale doit être « *gentille* » et « *docile* ». Quant à la fille « normale », elle ne doit être ni « *une première de la classe* », ni « *se prendre trop au sérieux* ».

Mais plus concrètement, au-delà des idéalizations, comment une fille adolescente peut-elle et doit-elle se comporter ? A cette question, certains garçons sont restés sans réponse, tandis que d'autres ont répondu en se référant à des attitudes considérées plus ou moins acceptables, comme le fait d'être **polie**. Selon Paulo, une fille ne devrait pas être désobligeante par la prolifération d'**insultes**, ce qui serait une attitude plutôt masculine selon lui, même si tout le monde est censé se respecter.

*« (Ca te gêne une fille qui insulte ?) Les garçons sont plus « brutals » que les filles. (Ca te paraît normal comme différence ?) Une fille comme ça, c'est pas possible. (Et un garçon ?) Tu respectes tout le monde, la fraternité je crois que ça s'appelle. (Mais ce qui te choque le plus c'est une fille qui insulte ?) Mm ».*

Parmi les comportements proscrits pour une fille, nous relevons également le fait de fumer. « **Normal les filles ça doit pas fumer** » dit Malik. Alors que le taux de consommation de tabac féminin croît dans la population française, cette pratique continue de faire l'objet d'une représentation négative par la gent masculine. Ainsi, Malik explique qu'une fille ne doit pas fumer, alors que s'il s'agit d'un garçon, « *c'est pas mon problème* ». Et il n'est pas le seul à penser qu'une adolescente ne devrait pas fumer, parce que cela la ferait passer pour une « *caillera* » au même titre que le fait de « *mal parler* » ou de **cracher**.

*« (Est-ce qu'il y a d'autres choses qu'elle doit pas faire ?) Si elle fait la misère devant moi je lui mets une pêche. Si elle fume. Ouais j'aime pas les gadj qui fument, c'est des cailleras. Ou les gadj qui commencent à parler mal. Qui crachent, qui sortent. Ca fait trop mec après. Moi je veux bien qu'elle sorte, mais avec ses copines » (Franck).*

Une autre pratique condamnée est le **vol**, qui serait plus grave pour une fille que pour un garçon. Le fait que ce garçon n'arrive pas à expliquer pourquoi cet acte serait plus grave lorsqu'il est commis par une fille témoigne de son intégration profonde d'une représentation normative.

*« (C'est plus grave pour une fille que pour un garçon ?) Plus grave, une fille, pour moi. (Pourquoi ?) Parce que, un garçon, il peut voler mais une fille, je sais pas comment l'expliquer » (Malik).*

L'adoption d'un « mauvais » comportement par une fille, lui valant d'être placée dans la catégorie « *caillera* », pourrait toutefois trouver une excuse explicative. Un des adolescents a raconté une agression qu'il avait subie par une fille. Cette dernière avait exigé qu'il lui donne de l'argent et il était parti chercher de l'aide auprès d'un ami. L'interaction avait fini par une scène de violence. Lorsqu'il a été demandé à Paulo ce qu'il pensait de la situation et du comportement de cette fille, il a ainsi répondu : « *On s'est dit elle a 16 ans mais c'est pas elle qui est responsable, c'est les parents qui ont mal élevé leur enfant* ». Et il n'a pas été le seul à se référer à la **responsabilité des parents** quand un jeune se comporte mal. A la question de savoir ce qu'il faudrait faire pour que les jeunes soient moins violents, Soraya a également

renvoyé à l'éducation donnée par les parents. En précisant toutefois que les géniteurs ne sont pas les seuls responsables, l'enfant subissant parfois d'autres influences.

*« (Est-ce que t'as des idées pour que ça se passe mieux, pour que les gens se disputent moins ?) Non, c'est les parents aussi, ça dépend comment ils élèvent leur enfant. Mais après y a des parents qui sont bien et des enfants qui sont tordus ».*

Au-delà de ces considérations quant à l'attitude à adopter dans l'espace public et au sein du foyer, nous apprenons que **les filles doivent « se tenir » d'un point de vue moral**. Ainsi, selon les filles elles-mêmes, une mineure ne doit pas courir le risque de tomber enceinte, comme l'expliquent Samira et Nathalie.

- *« Est-ce qu'il y a des choses qu'une fille ne doit pas faire ?*
- *Tomber enceinte. Pas avoir de rapports sexuels quand elle est adolescente. A partir de 18 ans, 19 ans ça oui, mais avant non.*
- *Et toi, t'es d'accord ?*
- *Ben oui hein, mais après y en a qui font ce qu'elles veulent, on peut pas tous les enfermer ».*

Selon elles, le risque de tomber enceinte est à éviter dans la mesure où elles ne sont pas certaines que le partenaire restera avec elles. En d'autres termes, elles estiment que le garçon peut bénéficier de plusieurs « coups d'essai », tandis qu'elles ont tout à perdre – à savoir leur **virginité**.

*« Lui c'est un garçon, il peut avoir toutes les filles mais elle, elle n'a qu'une chance. (Pourquoi elle n'a qu'une chance elle ?) Parce qu'elle est vierge et donc c'est qu'une fois quoi. (Et une fois que t'es plus vierge du coup ?) Du coup, bon je parle de moi comme je suis musulmane, quand tu es vierge t'as une chance, t'es fière tout ça et si tu te dévierges par exemple par ton mari c'est bien, avec quelqu'un où tu sais que tu vas faire ta vie avec lui. Mais si tu te fais dévierger par un minot qui a 15 ans, là non, je préfère pas » (Samira).*

Cette attitude adoptée par les jeunes filles **ne concerne pas que celles qui sont de confession ou de tradition familiale musulmane**, « *Moi c'est pareil, musulmane ou pas, ce qu'elle dit, elle a raison hein* » dit Nathalie. Elles indiquent cependant une limite d'âge à partir de laquelle une fille serait plus libre de ses agissements. Aux yeux de Nathalie, il semblerait que le partenaire côtoyé à partir de la majorité présenterait certaines garanties de longévité conjugale. Pour Samira en revanche, une fille ne peut jamais être certaine que le garçon reste avec elle une fois l'acte sexuel accompli. Tout en ayant conscience de la **dimension romantique et quelque peu idéaliste du couple** qui se rencontre à l'adolescence et qui passe le reste de sa vie ensemble, à l'instar « *des grands-parents* », ces filles estiment qu'elles encourent un risque en donnant leur virginité à l'adolescence. Sous-entendu dans leur discours, on croit deviner la représentation d'un garçon qui n'attendrait que l'occasion de « *dévierger* » une fille pour ensuite la quitter.

*« (Tu parles vraiment d'un engagement à vie, tu penses que c'est difficile de s'engager à 18 ans ?) Ben oui, j'en ai déjà vu qui sont restés toute leur vie ensemble, mes grands-parents par exemple. (Donc s'il y a une relation sexuelle c'est pour une relation durable ?) Le problème c'est que tu sais pas, quand tu fais trop sérieux et tout, il reste*

*avec toi pendant un an, il couche avec toi et le lendemain il est parti, tu sais pas hein. Voilà, il faut rien faire avec lui, à part des bisous » (Samira).*

La vision romantique d'un couple qui se rencontre jeune et passe sa vie ensemble se retrouve **également parmi les garçons** et n'est donc pas réservée aux filles bercées par les histoires de prince charmant.

*« Tu peux très bien te dire que tu dévierges ta femme maintenant et puis tu restes avec elle. Voilà, y en a qui restent ensemble jusqu'à 60 ans. C'est rare, mais c'est possible. C'est encore mieux même » (Abdel).*

Le problème du point de vue masculin est qu'ils désirent découvrir la sexualité, mais qu'ils ne voudront pas épouser une fille qui ne soit plus vierge. **Injonction paradoxale** qui se résout par la stratégie du traitement différencié des filles selon qu'elles répondent à un désir immédiat ou à un projet à terme.

*« (Vous en pensez quoi, de rester vierge jusqu'au mariage ?) D'un côté ils ont raison, c'est leur vie. Il faut une femme vierge. (Vous préférez vous, pour votre propre femme ?) Oui, mais à notre âge on a envie de s'amuser. (Pour vous c'est pas les mêmes, les copines aujourd'hui et vos futures femmes ?) Ah non pas du tout, à droite on met la fille qu'on garde et à gauche celle où on fait ce qu'on a à faire. (Mais sans le dire à celle à droite ?) Oui. Sérieux, faut pas gâcher » (Franck).*

Cette différence de conception et de traitement des filles selon le statut que les garçons leur accordent se retrouve à d'autres sujets, comme le fait de fumer. Comme le dit Malik, « **quand c'est des amies elles font ce qu'elles veulent** ». La distinction opérée par les garçons tient ainsi à la place occupée par la fille dans la structure familiale ; s'il s'agit d'une sœur, sa marge de manœuvre apparaît bien plus réduite et son frère interviendrait s'il la surprend à se comporter « mal ».

*« Moi si c'est ma sœur il y a beaucoup de choses qu'elle a pas le droit de faire, mais si c'est pas ma sœur... (Alors c'est quoi ?) Je sais pas, si c'est ma sœur je veux pas qu'elle sorte avec un mec. Si elle sort avec un garçon, je la frappe moi » (Abdel).*

Ainsi, si une **fille adopte des comportements codifiés comme étant masculins**, à savoir cracher, fumer, voler, insulter, elle sera **perçue comme vulgaire**. Même si ces comportements ont été décrits comme à éviter pour les garçons également, ils restent toutefois plus acceptables de leur côté. Une fille doit rester droite et morale, tant de leur propre point de vue que de celui des garçons. En même temps, les garçons projettent la fille idéale comme devant être « bonne », ce qui la catégorise dans le groupe des filles faciles dont ils ne veulent pourtant pas en tant qu'épouse. Pour résoudre ce paradoxe, les garçons en viennent à faire la distinction entre « filles pour maintenant » et « filles pour après ». Les premières sont les filles de passage, les secondes les sœurs et les futures partenaires conjugales.

### III.2 « QU'EST-CE QU'UN GARÇON ? »

Les garçons font également l'objet de représentations stéréotypées. Selon les filles, un garçon s'intéresse surtout à draguer. Mais après réflexion, Samira ajoute qu'ils ne sont pas tous portés là-dessus, « *Y a pas que ça hein, mon meilleur ami s'intéresse pas trop à draguer* ».

Certains garçons portent également une attention particulière à leur apparence, même s'ils seraient minoritaires à être dans ce cas. A première vue, **filles et garçons partagent donc l'intérêt pour le sexe opposé et pour l'apparence** ; mais ont ceci de différent que les filles seraient plus studieuses que les garçons.

*« J'ai deux copains ils s'habillent pantalon bas donc on voit la moitié de leur caleçon, grosses chaussures, grand t-shirt, t'as pas le droit dans mon collège de t'habiller comme ça. Et eux, ils pensent qu'aux filles. (Donc c'est à peu près pareil filles et garçons ?) Ouais mais bon, les filles vont un peu plus penser à leur travail, même si elles pensent aux garçons, mais les garçons vont penser qu'aux filles » (Virginie).*

S'il est admis qu'un garçon puisse faire attention à son apparence, il ne doit toutefois pas dépasser **certaines limites**. Malik précise notamment qu'il ne pourrait pas se teindre les cheveux, qui serait une pratique exclusivement féminine.

*« (Tu vois pas de trucs que font les filles et que t'aurais pas envie de faire parce que c'est un truc de filles ?) Je vois pas... Ou ce serait que pour les cheveux, pour me faire blond, ça c'est que pour les filles ça, les garçons c'est bien qu'ils gardent leur couleur naturelle ».*

Encore une fois, la formulation de cette idée par un « *c'est bien que* » indique qu'il s'agit d'une norme fortement incorporée, lui conférant un **caractère d'évidence**.

Comme nous l'avions déjà laissé entendre, les garçons disposeraient d'une plus grande marge de manœuvre que les filles en matière de pratiques amoureuses. Les garçons s'octroient ainsi le droit d'avoir de **multiples et ponctuelles expériences**, alors qu'une fille ayant cette pratique serait fortement stigmatisée, comme il en ressort des échanges entre garçons de Malpassé.

- *« Les filles ils ont pas le droit de niquer à droite à gauche.*
- *Et les garçons ?*
- *Ben les garçons ils y vont, parce qu'ils le savent pas qu'on a niqué, mais après si les filles vérifient tu dis que tu sais plus.*
- *Mais nous, admettons on nique à droite à gauche, on le dit aux collègues, les collègues ils disent 'ouais bien', tandis qu'une fille c'est une pute, c'est pas la même chose, c'est l'inverse.*
- *Vous êtes d'accord ?*
- *Ben ouais, normal.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que le garçon c'est le patron ».*

Toujours dans le registre sexuel, deux pratiques ont cependant été signalées comme étant proscrites pour les garçons. D'une part, avoir un **rapport avec une mineure**. D'autre part, il ne doit pas **tromper sa partenaire**. Le principe évoqué par cet adolescent rejoint la vision qu'ont les jeunes filles du couple.

*« (Est-ce qu'il y a des choses que les garçons ne doivent pas faire ?) La tromper. La prendre pour un con, mais tout le monde le fait quand même » (Mouss).*

Un troisième registre de pratiques et d'attitudes masculines a rapport à son **devoir de protéger la fille**.

- « *Est-ce qu'il y a des choses que les garçons doivent faire ?*
- *Se protéger, sortir couvert.*
- *La protéger.*
- *On voit qu'il y en a un qui a grandi avec des sœurs, qui est un peu plus sensible !*
- *Il est possessif, il est possessif c'est tout ».*

Paulo pense aussi qu'un garçon se doit d'intervenir s'il observe une fille se faire agresser dans l'espace public. La situation inverse serait cependant moins condamnée socialement, car il est considéré « **normal** » **qu'une fille seule n'intervienne pas dans une interaction violente**. Cette différence s'explique par le fait qu'une fille est censée être plus dans la parole que dans la violence physique, une nième illustration de la norme entourant les figures de la féminité.

*« J'essaye pas de rabaisser les filles, mais peut-être que les filles sont plus douces que les garçons, elles sont moins dans les coups et plus dans la parole » (Paulo).*

### III.3 RAPPORTS DE SEXE : GARÇONS ET FILLES SONT-ILS ÉGAUX ?

La question de l'égalité des sexes, posée dans le questionnaire auto-administré, a permis de distinguer plusieurs attitudes et perceptions parmi les adolescent-e-s rencontré-e-s. D'abord, il y a celles et ceux qui **estiment que garçons et filles sont égaux** (45% des adolescent-e-s interrogé-e-s estiment qu'ils/elles sont égaux). Samira par exemple explique qu'elle ne fait pas de différence entre les sexes et qu'elle ne va pas « *éviter de jouer avec quelqu'un parce que c'est un garçon* ». Malik illustre cette égalité par le simple constat que filles et garçons apprécient le même type d'activités, comme « *bien aimer les parcs d'attraction* » ou aller à la plage. Paulo va plus loin en estimant qu'**une fille ne doit pas chercher à imiter un garçon**, parce qu'elle est, de fait, l'égal du garçon.

*« Je vois des filles qui essayent de copier les garçons, qui essayent d'être leur égal alors qu'elles sont déjà leur égal. Pour moi être égal de l'autre c'est normal. (Les filles, est-ce qu'il y a des choses qu'elles peuvent pas faire ?) Non. (Ou qu'elles doivent faire ?) Non. Tout le monde peut faire n'importe quoi ».*

Cependant, une majorité d'adolescent-e-s (55% de ceux et celles interrogé-e-s) estiment que les hommes et les femmes sont inégaux. Plus frappant, **65% des filles considèrent hommes et femmes inégaux, contre 50% des garçons**. Enfin, il est à préciser que l'idée d'une inégalité est perçue différemment **selon les territoires** : elle est ressentie plus fréquemment dans les quartiers populaires (2<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup>) que dans les quartiers sud de Marseille.

#### III.3.1 ARGUMENTS EXPLICATIFS DE L'INEGALITE ENTRE ADOLESCENT-E-S

Parmi les jeunes adhérant à cette conception inégalitaire, il y en a qui sollicitent des **justifications d'ordre physiologique**. Ainsi, l'homme serait plus fort que la femme et en cas de dispute, le premier en sortirait « *forcément* » vainqueur. Dans le même ordre d'idées, une femme ne peut avoir un métier manuel exigeant des forces, parce qu'elle « *se fatiguerait*

*rapidement* ». Une femme ne peut pas non plus faire un carrelage ou un crépi, devant « *garder ses mains douces* », ni même « *acheter une machine* ».

Une deuxième explication de l'inégalité entre hommes et femmes tient à la différence de droit concernant la **gestion de leur corps dans l'espace public**.

« *On est pas égaux, les garçons peuvent se mettre torse nu, pas nous* » (Angelina).

Une troisième raison d'opérer une distinction entre les sexes a trait aux **préférences de chacun pour certaines activités**.

« *Y a des différences. (Comme quoi ?) Déjà les garçons faut qu'ils jouent, les garçons ils jouent leurs jeux et nous on joue des jeux de filles. (C'est quoi les jeux de filles et de garçons ?) Les garçons c'est plutôt le foot, le ballon et les filles c'est plutôt la mode alors que les garçons non, ils vont pas aller dans les magasins, ils préfèrent jouer au foot au lieu de faire ça* » (Soraya).

Si les garçons préfèrent jouer dehors et les filles se maquiller, tous deux jouent à la Play Station. Mais ici aussi une différence est à noter, notamment dans le **choix des jeux**.

« *Moi et ma sœur on descend pas alors que mon frère sort, il joue au foot avec ses copains. Après, nous, on va essayer de se maquiller. Quand je joue à la Wee ou à la PSP c'est des jeux de filles, pas de garçons. (C'est quoi ?) Y a Alexandra, y a le cheval, y a le cookie cuisine* » (Soraya).

C'est ainsi que partie de ces jeunes tombent d'accord sur l'idée selon laquelle **les garçons sont turbulents**, préférant se dépenser lors d'activités sportives, alors que **les filles ne veulent pas se salir**.

« *Un garçon ça aime le sport, une fille c'est plutôt calme. Ça se peut que des filles aiment le sport mais les garçons je pense qu'ils préfèrent le sport, ils aiment bien jouer, ils aiment se dépenser. Alors que les filles des fois ça se repose, ça lit* » (Lydia).  
« *Il y en a des sportives à l'école, mais elles seront plus calmes à ne pas courir, à pas se salir tu vois, elles vont pas se mettre en basket, elles se mettront en tongs ou en ballerines* » (Virginie).

### III.3.2 PERCEPTIONS DES ROLES SEXUES ADULTES

Si pendant l'enfance et l'adolescence filles et garçons présentent des différences les rendant inégaux aux yeux des jeunes rencontrés, comment projettent-ils les rôles adultes ? Hommes et femmes vont-ils se rapprocher ou un écart sera-t-il maintenu ?

Reportons-nous ici aux données apportées par le questionnaire auto-administré. S'il est entendu d'après la majorité des adolescent-e-s interrogé-e-s qu'**une fois adultes les deux sexes doivent travailler**, des différences subsistent. Il s'agit d'une **obligation sans recours pour les hommes**, alors qu'il est **envisageable qu'une femme ne travaille pas**, voire qu'elle « ne doit pas travailler ». 98% des adolescent-e-s considèrent le fait de travailler comme étant un devoir pour l'homme ; 73% considèrent qu'il constitue aussi un devoir pour la femme.

En creusant ces représentations dans les entretiens qualitatifs, il apparaît que **ce n'est pas parce qu'une femme travaille** et participe à l'économie du ménage que cela lui procure automatiquement des droits décisionnaires.

*« (Les deux ramènent de l'argent ?) Oui, mais c'est l'homme qui ramène le plus des fois. (Et quand c'est la femme qui ramène le plus, elle a le droit de prendre des décisions ?) Non pas du tout. (C'est pas une question de sous ?) Non, l'homme c'est l'homme. C'est lui qui a la maîtrise de la maison » (Abdel).*

Les filles n'ont donc pas tort lorsqu'elles estiment que certains garçons adoptent une **attitude machiste**.

*« On est tous pareils de toute façon. (Est-ce que vous êtes tous égaux ?) Moi je pense, mais après y a des garçons qui sont plus machos, qui disent que les filles peuvent pas faire ça et tout. (Toi tu penses que vous êtes égaux ?) Oui, mais y en a qui font une différence, une fille c'est plus nul qu'eux et pourtant y a des filles qui sont 100 fois plus mieux que les garçons » (Nathalie).*

D'ailleurs, les données quantitatives sont claires à ce sujet : **la liberté de choix et la prise de décision individuelle ne se répartissent pas de manière égalitaire** entre les sexes. Seulement 69% des femmes pourraient « choisir ce qu'elles veulent faire », contre 80% des hommes. Pour 22% des adolescent-e-s interrogé-e-s, « la femme doit faire ce que son mari ou conjoint lui dit de faire », alors que pour seulement 8% d'entre eux « l'homme doit faire ce que son épouse ou conjointe lui dit de faire ». Mais certains, comme Paulo, jugent insupportable cette catégorisation sexiste des rôles : « *Je parlais un jour avec une personne qui disait que le mari ordonne et la femme exécute, c'est quelque chose que je peux pas supporter* ».

Aux yeux de ces jeunes, l'inégalité des sexes se traduirait par une « différence de mentalités ». Contrairement à Mouss, Franck et Abdel estiment par exemple que c'est **l'homme qui occupe la place de chef** et qui prend les décisions.

- *« Le garçon c'est l'homme de la maison, c'est pas la femme. C'est pas la femme qui va ramener des sous.*
- *On a pas la même mentalité.*
- *Ca veut rien dire, la femme aussi peut ramener des sous.*
- *Mais l'homme c'est le chef, c'est l'homme. C'est l'homme qui prend les plus grandes décisions.*
- *C'est la femme qui fait le manger ».*

Dans cette organisation domestique, **la femme s'occupe des tâches ménagères**. Les activités de ménage ou la préparation des repas relèvent donc du registre féminin, qui s'oppose ici à la virilité masculine.

*« (Il maîtrise le balai l'homme ?) Non, c'est plutôt la femme ça. Y des hommes qui le font. Elles ont le coup de main. Un homme c'est viril, ça doit pas faire le ménage du tout non. Il doit rien faire du tout. Laver, faire la vaisselle, tout ça c'est les gadj qui doivent le faire. Oui ou de temps en temps pour faire bien. OK un coup de main. De temps en temps. Mais tout ce qui est ménager, c'est la femme. Parce qu'après elles prennent l'habitude et elle dit 'fais le ménage, fais ci' » (Franck).*

A une exception toutefois, qui est la période de grossesse.

*« Si elle est enceinte je lui fais tout pendant neuf mois, mais après elle rattrape tout hein. En fait l'homme doit faire ce que la femme peut pas faire. (Comme quoi ?) Les courses. (Un homme peut faire les courses ?) Non elle fait les courses et c'est moi qui les prends, c'est nous qu'on porte » (Kevin).*

Ce discours ressort également de l'enquête quantitative ; 24% des adolescent-e-s considèrent que la femme ne doit pas travailler pour pouvoir se consacrer totalement à ses enfants et à sa maison. Son devoir principal restant la maternité ; la modalité « avoir des enfants » recueille le plus fort taux de réponses concernant les devoirs féminins. **L'image de la femme au foyer est donc bien vivace.** D'ailleurs, la modalité « s'occuper seul-e des enfants » n'a jamais été choisie lorsque le sexe masculin était considéré, alors qu'elle connaît un pourcentage de 14% lorsqu'il s'agit de celui féminin. Idem pour la modalité « s'occuper seul-e de la maison » qui est fréquente à hauteur de 32% dans le cas des femmes et de seulement 5% dans celui des hommes. Ainsi, un partage des tâches entre homme et femme se dessine en fonction des fonctions sociales attribuées : la maternité pour les unes, le travail à l'extérieur du domicile pour les autres.

### III.3.3 UNE SOCIALISATION FAMILIALE ASSURANT LA REPRODUCTION DES ROLES

Ces représentations sexuées des rôles masculin et féminin peuvent se comprendre comme **l'intégration et la codification en « normal » du partage des tâches** observé à domicile au quotidien. Des filles ont en effet expliqué qu'elles devaient plus participer aux activités ménagères que leurs frères, même si les parents demandent à l'ensemble des enfants de contribuer à l'entretien de l'espace domestique.

*« (Mais ton frère il aide pas ta mère ?) Des fois il aide, mais la cuisine non. Si on lui demande quelque chose il fait, mais après ils préfèrent plus jouer à leurs jeux que nous aider nous. Comme des fois on lui dit de débarrasser la table, ça l'énerve un peu. (Il le fait quand même ?) Oui, il débarrasse. (Il met le couvert aussi ?) Non, c'est moi qui le met ou ma petite sœur elle m'aide » (Soraya).*

Une pression plus forte s'exercerait ainsi sur les filles, traduisant un **processus de socialisation les préparant à devenir des femmes qui sauront tenir leur foyer.** Inès évoque cette inégalité de devoirs sur un ton fataliste.

*« Ils aiment pas faire le ménage les garçons. (Et toi tu aimes ?) J'aime pas du tout, mais les garçons ils le font pas quoi. (Ils sont pas obligés ?) Voilà. (Qui c'est qui vous oblige ?) C'est nos parents, parce que sinon on est pas des femmes. (Une femme ça doit faire le ménage ?) Oui, si on grandit et on a une maison et elle est sale, ça sert à rien. (C'est la faute de la femme si elle est sale, pas la faute de l'homme ?) Voilà ».*

Il arrive évidemment que des garçons aident leur mère et qu'un fils observe son père donner un coup de main à sa femme. Mais là où **l'inégalité des rôles sexués apparaît avec force, tout en restant implicite**, c'est lorsque les jeunes filles expliquent elles-mêmes que les hommes ne savent pas réellement s'occuper de la maison.

« **Faut aussi qu'on nettoie derrière lui parce qu'il va pas frotter tout ça. (Pourquoi ?) Je sais pas, c'est ma mère qui m'a appris comme ça** » (Inès).

« *Ma mère dit qu'on fait plus de choses les filles, d'un côté c'est normal mais les garçons aussi ils peuvent participer. (Pourquoi c'est normal ?) Ben les garçons y savent pas trop faire à manger, et les filles, même si le garçon fait la fille, elle passe derrière en disant que c'est pas propre. C'est les manies des femmes, on a peur qu'il fait à l'arraché, qu'il fasse pas bien, à la va vite* » (Soraya).

Deux éléments méritent d'être soulignés dans ces propos. D'une part, Soraya évoque l'homme remplissant des tâches domestiques par les termes « un garçon qui fait la fille », ce qui traduit bien une distinction sexuée des rôles. D'autre part, le fait qu'Inès et Soraya soulignent la pratique féminine de « passer derrière » l'homme, craignant qu'il s'acquitte mal de sa tâche, montre à quel point elles ont assimilé leur rôle de ménagère. En se justifiant ainsi, en qualifiant ce comportement de « manie » -ce qui **renvoie à un fonctionnement individuel plus que social**-, elles enfoncent le clou de la **domination symbolique**. Cette forme de domination décrit le mécanisme faisant reconnaître comme légitime quelque chose d'arbitraire, une production symbolique et qui n'a rien de « naturel ». Comme dirait P. Bourdieu<sup>10</sup> en décrivant la notion de vocation, « cette rencontre entre les “attentes objectives” qui sont inscrites, surtout à l'état implicite dans les positions offertes aux femmes par la structure, encore très fortement sexuée, de la division du travail et les dispositions dites “féminines” inculquées par la famille et tout l'ordre social » et qui a pour effet que les « victimes de la domination symbolique puissent accomplir avec bonheur (au double sens du terme) les tâches subalternes ou subordonnées qui sont assignées à leurs vertus de soumission, de gentillesse, de docilité et de dévouement » (p. 64).

Témoignant d'une socialisation réussie à ces valeurs et rôles sexués, comment se projettent ces jeunes dans leurs vies d'adultes futures ? Un premier élément, cité par les filles, est la **formation d'un foyer avec mari et enfants** (« avoir des enfants » et « me marier » sont deux des trois souhaits principaux de la gent féminine en terme quantitatif, « travailler » complétant le trio).

« *Elles se voyent maman, ça c'est sûr, maman, le mari, des enfants et elles veulent habiller leurs enfants chic* » (Virginie).

« *Les femmes elles ont les bébés, les courses alors que le garçon après, c'est pépère à la maison* » (Soraya).

« *Je pense que quand tu es grand, t'imagines une grande famille avec une maison et des enfants. Y a des filles qui pensent qu'être grande, c'est avoir plein de responsabilités, il faut s'occuper des enfants, il faut acheter, il faut travailler et voilà* » (Lydia).

Encore une fois, il est à noter que certaines filles tiennent ici à se démarquer des autres, de celles qu'elles perçoivent comme étant dans les **stéréotypes**. Virginie et Lydia, toutes deux âgées de 11 ans, soulignent bien qu'elles ne visent pas encore la construction d'un foyer. « *Pour moi ce sera célibataire pour l'instant, moi les garçons ça va, faut pas non plus exagérer, c'est trop loin* » dit la première. Et la seconde de préciser qu'à son âge, elle tient encore à s'amuser (« **moi pour l'instant je suis encore petite alors je profite de ma vie** ») ce

---

<sup>10</sup> BOURDIEU, P. (1998), *La domination masculine*, Paris, Seuil, collection Liber.

qui laisse entendre une perception de la vie adulte comme étant moins légère. Angelina, quant à elle, craint qu'en grandissant et en se mariant, elle sera moins libre de ses mouvements.

*« Peut-être quand t'es plus grande, t'es mariée, tu peux moins sortir. (Qu'est-ce que t'en penses ?) C'est pas bien. (Si ton mari te dit tu sors pas, tu dis quoi ?) ... (Qu'est-ce que t'aimerais ?) Que je fasse ce que je veux ».*

Après observation de la vie quotidienne de sa mère, Soraya trouve également injuste que la femme ait deux journées de travail contrairement à l'homme (« elle fait des journées non stop »). Elle **ne souhaite pas reproduire les schémas parentaux** et imagine plutôt un couple dans lequel les deux travaillent et partagent les tâches domestiques. Alors si son futur mari ne sait pas cuisiner, elle le lui apprendra. D'après l'étude quantitative, « choisir ce que je veux faire » et « ne pas m'occuper seul-e des enfants » font d'ailleurs parti des souhaits principaux des jeunes filles interrogées. Ces jeunes filles qui rêvent d'égalité dans le couple devront donc trouver des jeunes hommes qui partagent cette vision.

- « Ah, y a une différence !
- C'est quoi ?
- Ben les femmes y font le ménage et le garçon va travailler.
- C'est comme ça pour toi Yannis ?
- Ben oui.
- Pour toi aussi Vincent ?
- Mais non, tous les deux ont un travail et tous les deux rangent la maison ».

Les garçons ont les mêmes souhaits personnels que les filles. Si travailler est légèrement plus important pour eux, **ils souhaitent comme elles « avoir des enfants » et « se marier ».**

Pour finir, écoutons le projet que Lydia (11 ans) avait élaboré avec ses amies de classe. Dans cette projection plusieurs couples habiteraient à proximité, ce qui permettrait aux enfants de jouer ensemble pendant que femmes et hommes se retrouvent chacun de leur côté. Cette vision apparaît inspirée de ce qu'elle observe auprès de ses parents et de leurs amis.

*« Souvent mes parents ça commence comme ça et après ils se rajoutent au groupe. Par exemple si quelqu'un nous invite, ma maman va discuter dans la cuisine avec sa copine, les garçons ils vont dans le salon ils discutent et après, quand la cuisine c'est terminé, tout le monde se rassemble et ils parlent ensemble ».*

La séparation des sexes est maintenue pendant l'exécution des tâches ménagères (ici la préparation du repas), et une séparation des âges est instaurée ensuite.

*« J'ai l'impression que les parents aiment pas que les enfants aillent discuter des mêmes conversations. (Ils préfèrent que vous jouiez de votre côté ?) Ouais voilà. (T'as l'impression ou on te l'a dit clairement ?) Je pense que c'est clairement. (Parce que tu penses qu'ils racontent des choses qu'ils veulent pas que vous entendiez ?) Je pense que c'est des conversations, pas qui nous intéressent pas, mais qu'ils veulent pas que ça nous intéresse, je sais pas, des fois ils parlent de boulot ».*

Les rôles de chacun, homme et femme, adulte et enfant, sont ainsi clairement délimités et identifiés. Si certains les ont intégrés comme étant « normaux », d'autres désirent y apporter un changement ; mais comment y parvenir ?



## CONCLUSION

Ces données recueillies auprès des adolescent-e-s nous montrent qu'ils entretiennent au quotidien des relations amicales mixtes et vivent des rapports amoureux. Ils font des activités ensemble et disent préférer le mélange des sexes. La mixité est même utile puisqu'elle **se révèle être un potentiel outil pour désamorcer les conflits** entre pairs. Elle permet par ailleurs de mieux connaître l'autre sexe, de s'enrichir des éventuelles différences de penser et d'agir et d'apprendre à vivre avec l'Autre. Bref, comme nous le disait une adolescente, « *C'est débile de nous séparer, il faut bien apprendre à être ensemble puisqu'après on est sensé passer notre vie ensemble ! Il faut bien apprendre à se connaître* ».

Mais au-delà d'une préférence pour des pratiques mixtes, nous relevons **dans leurs représentations une tendance à l'inégalité des sexes**. Le discours sur les rôles sexués très stéréotypé des garçons rencontrés dans le quartier de Malpassé (Kevin, Abdel et Franck) mérite d'être relativisé par un « effet de groupe » ayant probablement encouragé les uns et les autres à pousser leurs dires à l'extrême. Ce qui n'exclut pas -et il est primordial de le souligner- que des différences de ce genre ont été opérées par nombre d'adolescent-e-s dans les entretiens et questionnaires.

En effet, leurs discours sont régulièrement émaillés de références implicites à des rôles sexués, à des pratiques « typiquement » masculines ou féminines, à un **système de valeurs distinct pour les filles et les garçons**. Il est même frappant de voir à quel point ils ont, pour la plupart, intégré la domesticité et la douceur comme des attributs féminins, l'extériorité et la force comme des caractéristiques masculines. Si la position dominatrice des garçons est questionnée et parfois critiquée, il n'en reste pas moins que ces adolescent-e-s **reproduisent des conceptions normatives traditionnelles**.

Adolescente, il apparaît ainsi « **normal** » qu'une fille investisse moins l'espace public nocturne et qu'elle veille à sa virginité. Ses préoccupations sont l'apparence et les garçons, elle préfère le maquillage au foot, est plus calme et évite de se salir. Aux yeux des garçons, elle ne doit ni fumer ni cracher ou se battre, au risque d'être stigmatisée en tant que « caillera » - qui est à l'opposé de leur idéal. Qui plus est, la fille est fatigante avec son téléphone portable et ne respecte pas l'espace privé du garçon.

Adulte, il est certes souhaitable qu'elle exerce un métier, mais elle doit surtout savoir s'occuper du foyer et des enfants. Postulant que l'homme ne sait pas vraiment faire le ménage, ces jeunes filles ont intégré une **différence qui serait « essentielle », une différence de « nature » entre hommes et femmes**. En témoigne leur incapacité à raisonner ce constat, ne sachant pas répondre à la question « pourquoi c'est comme ça à ton avis ? » et se référant simplement aux dires de leurs mères. Ce que nombre d'études montre depuis longtemps<sup>11</sup>.

Alors comment comprendre qu'elles déclarent d'un côté une préférence pour les activités mixtes, en en louant les bénéfiques, et que de l'autre elles reproduisent une vision du monde sexuée et inégalitaire ? Nous pensons qu'il ne s'agit pas d'un paradoxe mais plutôt de **deux niveaux de réalité qui coexistent**. L'inégalité des rapports dont elles parlent concerne le registre domestique, parfois l'intime et la temporalité nocturne. Lorsqu'elles parlent d'égalité, il s'agit d'activités et de pratiques qui s'inscrivent dans l'espace public et dans des structures,

---

<sup>11</sup> Dont la dernière publication sous la direction de François de Singly, *L'injustice ménagère*, Armand Colin, 2007

la journée. Autrement dit, les valeurs d'in/égalité entre les sexes s'appliquent différemment selon les sphères d'existence et arènes de socialisation. Les normes qui régissent chaque espace-temps sont de ce fait distinctes.

Cette dichotomie n'est pas propre aux adolescent-e-s, ni aux milieux socioculturels défavorisés, ni à la ville de Marseille ; **elle traverse toutes les classes d'âge, tous les milieux sociaux et l'ensemble du territoire français**. Avec d'éventuelles variations selon le niveau d'éducation ou le fait d'habiter une grande ville ou en milieu rural, mais cette conception des rapports de sexe est une constante, profondément ancrée dans les consciences collectives. Elle est le résultat d'un long processus historique et culturel. S'agissant d'une construction sociale il est donc possible d'agir dessus et les « mentalités » évoluent, comme le montre l'avancée des droits civiques des soixante dernières années en Occident.

Sachant que les « choses peuvent changer », il a été demandé aux adolescent-e-s rencontré-e-s à Marseille s'ils/elles seraient intéressé-e-s par la venue d'un intervenant dans leur structure pour parler des rapports entre les sexes. A cette question, trois types de réponses ont été donnés :

- **Une absence générale d'intérêt.** A la question « est-ce que vous aimeriez avoir des informations sur l'égalité entre filles et garçons », certains ont répondu :  
« Pff, qu'est-ce que j'en ai à Z ? », Rachid.  
« Moi, ça m'intéresse pas », Nathalie.  
« S'ils veulent en parler on en parle, mais bon », Franck.
- **Une demande d'informations d'ordre juridique.** Samira en revanche souhaitait éventuellement obtenir des informations sur ce que chacun « a le droit de faire et de pas faire ».
- **Une curiosité quant au fonctionnement « psychologique » féminin.** Kevin, tout en donnant les raisons pragmatiques de cet intérêt, répond : « Savoir ce qu'elles pensent un peu les femmes. Ouais, pour mieux draguer déjà. Pour mieux les comprendre, leur donner un peu ce qu'elles veulent. C'est trop compliqué je trouve ».
- **Une confusion avec le métier de psychologue.** Il a été demandé à Paulo, qui avait quitté son amie à cause de son usage « insupportable » du téléphone portable, s'il aurait voulu avoir des informations sur les filles pour mieux comprendre leur comportement. Contrairement à Kevin, il a simplement répondu que son ex était « bornée » et que rien n'y ferait. A son avis, leur incompréhension mutuelle ne tenait donc qu'à un trait de caractère personnel et ne revêtait aucune dimension sociale. Et lorsqu'il est considéré qu'un comportement relève de la dimension individuelle, le seul recours opérant serait le psychologue : « C'est eux hein, c'est leur tête. (Tu penses qu'on peut rien faire sur ce qui se passe dans leur tête ?) Et non. Après il faut qu'ils voient un psychologue » (Soraya).

Quant à faire intervenir une personne extérieure à la structure sur des **questions liées à la sexualité, l'intérêt n'apparaît pas plus marqué**. Certains ont expliqué cette absence d'intérêt par une inadéquation temporelle -« ce n'est pas encore le moment »- ce qui laisse entendre que leurs préoccupations actuelles sont autres (comme « s'amuser » ou l'investissement scolaire). Selon la classe fréquentée, certains ont déjà eu des cours d'éducation sexuelle. Mais lors de ces interventions, les rapports hommes – femmes n'avaient pas été abordés. Ces jeunes estiment trouver réponse aux questions qu'ils pourraient se poser par l'intermédiaire d'Internet ou en se tournant vers un frère. En revanche, il leur apparaît difficile d'aborder des questions ayant trait à l'intimité avec leurs parents.

Les questionnements liés à l'intime et par conséquent à l'individualité amènent les adolescent-e-s à avoir des difficultés à envisager d'en parler en groupe d'une part, et à percevoir spontanément la dimension collective d'une partie des réponses informatives et explicatives (relatives aux domaines de la physiologie, de la santé, du droit, de la sociologie) d'autre part. Cependant, lorsqu'ils s'expriment via des questionnaires anonymes et auto-administrés, **les adolescents disent souhaiter que des adultes les informent sur les thèmes suivants (dans l'ordre décroissant de fréquence) : l'amitié, les violences entre filles et garçons, l'amour, les relations entre filles et garçons en général et la sexualité.**

La satisfaction, déjà connue<sup>12</sup>, des collégiens qui ont bénéficié des actions du dispositif « Prévention et citoyenneté » mené par le CG13 dans les collèges du département des Bouches-du-Rhône, nous permet de conclure que si l'intérêt n'est ni spontané ni évident à admettre a priori, le besoin est bien présent et pourrait être assouvi par le biais d'interventions dans les structures publiques accueillant un public adolescent.

Quant aux préconisations à développer face aux divers constats effectués, retenons qu'il apparaît nécessaire :

- D'atteindre la mixité du public au sein des structures. Pour ce faire, il faudrait développer des outils permettant la présence féminine en palliant au sentiment d'insécurité régnant dans l'espace public ;
- De proposer des activités qui correspondent aux attentes des deux sexes, à savoir des activités sportives, des jeux, des temps d'échange favorisant le mélange des genres et la découverte de l'Autre.
- De systématiquement traduire l'égalité des sexes par les actes et paroles, dans les gestes éducatifs au quotidien.

Nous développerons ces idées dans le troisième chapitre composant cette étude.

---

<sup>12</sup> Ciosi Laure, Suzanne Gilles, Evaluation des actions éducatives en collèges « Prévention et citoyenneté » *Promotion des droits des femmes, de l'égalité des chances et du respect entre filles et garçons;* » Transverscité, 2006.

**CHAPITRE II : LA GESTION DES RELATIONS ENTRE  
ADOLESCENT-E-S PAR LES PROFESSIONNELS DES STRUCTURES**

## **PREMIERE PARTIE :** **COMMENT LES STRUCTURES PRENNENT-ELLES EN** **COMPTE LA THEMATIQUE DES RELATIONS DE GENRE ?**

Les professionnels de l'adolescence, comme les structures pour lesquelles ils travaillent, composent **un champ hétérogène**. Celui-ci est structuré par un ensemble de valeurs qui déterminent d'une part, **la place qu'occupe la problématique des relations filles-garçons dans la structure** (place qui peut éventuellement varier en fonction du territoire d'intervention, du type de structure d'accueil, du type de public visé, du type d'action menée, des représentations sociales mobilisées dans la définition des projets, des actions...) et d'autre part, **la manière dont cette problématique est gérée dans les pratiques** des professionnels (nature de l'aide apportée aux enfants, techniques éducatives, modes de relation, représentations sociales mobilisées dans les pratiques).

### **I. 1. UNE THEMATIQUE TRANSVERSALE**

La thématique des relations filles-garçons s'inscrit d'abord dans la problématique plus générale de l'adolescence définie par les acteurs rencontrés comme moment de crise et de recherche identitaire. Elle traverse les pratiques des professionnels sans pour autant délimiter un domaine propre. Et quand les relations de genre posent véritablement problème, les acteurs évoquent des causes sociétales et s'attachent à des interprétations macrosociologiques.

Les relations filles-garçons constituent donc une **thématique transversale**, autrement dit elles parcourent les réflexions et actions en direction du public adolescent. Les structures qui accueillent un public adolescent déclarent être amenées à travailler cette problématique au cours de leurs actions ou du moins à y réfléchir.

Mais dire que la thématique du genre est transversale, implique de fait qu'elle ne s'attache pas à un territoire défini et « particulier », mais bien qu'elle innerve le « corps social », ici l'adolescence en général. Les acteurs intervenant auprès du public adolescent évoquent d'abord les difficultés qu'ils rencontrent dans la gestion de leurs rapports, et ne s'arrêtent que peu sur l'offre dont dispose leur territoire d'intervention, puisque souvent ils agissent en plusieurs lieux et sur plusieurs arrondissements. Il faut noter de plus, que beaucoup de structures retenues lors du diagnostic (cf Annexe) même si elles sont implantées administrativement (siège social) dans un des trois secteurs retenus pour cette étude, n'accueillent ou n'agissent pas forcément en direction du public d'adolescent habitant ce même secteur. Cette donnée est typique au secteur de Saint-Giniez dans le 8eme arrondissement.

Ainsi, nous ne pouvons soutenir ou écrire que les relations de genre entre adolescents seraient plus conflictuelles ou violentes à Malpassé, au Panier ou à Saint Giniez. Mais nous pouvons espérer que nos lecteurs et commanditaires comprennent que cette problématique est d'autant plus prégnante sur certains secteurs dit « paupérisés » du fait de la composition sociale de ces territoires, de leur histoire urbaine et de leur situation économique.

Qui imaginera que le Panier est un quartier « délaissé » du point de vue de la prise en charge de l'adolescence, que les acteurs rencontrés lors des entretiens font remonter les mêmes

difficultés qu'à Malpassé... Que de plus, plusieurs adolescents interrogés un après-midi au Panier venaient du 13eme arrondissement et certains de Malpassé.

À l'image de cette thématique transversale qui parcourt les structures et les pratiques, les adolescents circulent dans la ville, la traversent, et certains préfèrent faire des activités en dehors de leur cadre d'habitation immédiat. Alors, **il ne s'agit pas de fixer**, mais de prendre en compte, au regard de ce qui ressort de ces trois terrains choisis pour analyse, ce qui rejoint **un questionnement social et urbain pour l'enrichir**.

La majorité des structures questionnées est amenée à traiter la thématique des relations filles garçons, comme nous le montre le tableau ci dessous :

1. Quel est le domaine d'intervention de votre structure ? / 5. Êtes-vous amené à traiter de la thématique des relations filles/garçons ?

	Oui	Non	Total
Social	100,0		100,0
Sportif	100,0		100,0
Culturel	66,7	33,3	100,0
Santé	100,0		100,0
Enseignement	100,0		100,0
Autre			
Total	90,5	9,5	100,0

Mais peu de structures ont mis en place des actions ciblées sur le genre ou s'y rapportant strictement. L'analyse quantitative nous permet de percevoir des nuances dans la manière d'agir sur cette problématique en fonction de leur domaine d'action :

- Les structures sociales et sportives interviennent majoritairement de manière informelle sur cette thématique. Elles l'incluent dans leur projet global, mais ne mènent aucune action spécifique.
- En revanche, les collèges et les structures intervenant dans le domaine de la santé, mènent des actions spécifiques sur ce sujet dans 100% des cas.
- C'est aussi le cas de 60% des structures culturelles<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Il s'agit là des collèges et des associations impliqués dans le dispositif d'action du CG13 « Prévention et citoyenneté – Relations Filles - Garçons » mené dans les collèges des Bouches-du-Rhône.

## 1. Quel est le domaine d'intervention de votre structure ? / 6. Si oui, de quelle(s) manière(s) ?

Tableau : % Lignes. Khi2=5,35 ddl=5 p=0,375 (Val. théoriques < 5 = 11)

	Nous incluons cette thématique dans tous nos projets	Nous menons des actions spécifiques sur ce sujet	Total
Social	88,9	11,1	100,0
Sportif	75,0	25,0	100,0
Culturel	40,0	60,0	100,0
Santé		100,0	100,0
Enseignement		100,0	100,0
Autre			
Total	59,1	40,9	100,0

Les objectifs des structures qui travaillent le domaine des relations de genre sont d'agir sur les problématiques du respect (100%), de la prévention des violences (79%), des images du masculin et du féminin (79%), de la sexualité (64%) et de l'égalité (57%). Que cela soit par le biais d'actions spécifiques ou transversales, les objectifs d'action restent les mêmes<sup>14</sup>. En revanche, les thèmes abordés varient en fonction du domaine d'intervention des structures :

- Les structures sportives et liées à la santé ne cherchent pas ou peu à agir sur la sexualité et sur les images du féminin et du masculin ;
- Les structures culturelles abordent peu la problématique de la sexualité ;
- Les structures sociales travaillent peu sur l'homosexualité.

Ainsi, la thématique revient dans tous les domaines abordés et semble *in fine* directement reliée à la sphère familiale, et surtout au rôle -ou non rôle- et place tenue par les adultes entourant ces mêmes adolescents, et en particulier les parents. Les relations filles-garçons ne peuvent être étudiées séparément d'autres rapports sociaux. Elles dépendent du **réseau relationnel** propre à chaque individu (parents, pairs, amis, intervenants divers). Elles sont le résultat des liens que les adolescents entretiennent avec la sphère des adultes. Mais elles sont aussi construites à partir des images fournies par les médias et des représentations sociales en cours.

Dans les discours des acteurs rencontrés, les **adultes** sont vus comme ces **premiers repères** posant des limites et accompagnant l'évolution de l'adolescent. Mais cette évolution ne peut être dissociée de l'environnement social et urbain comme élément définissant l'appartenance et l'identité.

Les relations filles-garçons ne peuvent être délimitées en soi, mais sont toujours prises et doivent être analysées dans un système de relations et de représentations plus large.

<sup>14</sup> Notons que seule la problématique de l'homosexualité n'est visée que dans le cadre d'actions spécifiques.

## I. 2 LES PARTICULARITES DES RELATIONS DE GENRE A L'ADOLESCENCE

### I. 2. 1. COMMENT LES PROFESSIONNELS QUALIFIENT-ILS CES RELATIONS ?

D'un point de vue quantitatif, les professionnels des structures estiment qu'actuellement les garçons et les filles entretiennent à l'adolescence des **rapports de force** dans 24% des cas (voire des rapports **conflictuels** dans 16% des cas). Inversement, ils sont très rares à estimer qu'ils entretiennent des relations **égalitaires** et **sereines**. Ils considèrent par ailleurs que les adolescents ont des **représentations stéréotypées** des rôles de l'homme et de la femme (dans 33% des cas). D'après ces mêmes professionnels, et en cumulant l'analyse des données quantitatives et qualitatives, les difficultés auxquelles ils sont confrontés pour gérer la co-présence des deux genres sont relatives :

- À l'expression de violences verbales (dans 24% des cas).
- Au manque de respect entre les genres (24%) et dans une moindre mesure, aux problèmes de violences physiques (14%) qui peuvent avoir lieu dans les structures.

Les relations de genre sont en effet décrites sous le signe d'un **rapport à la parole directe et vulgaire** :

*« Je trouve que très souvent la vulgarité est de mise dans leur relation, c'est un affrontement, pour arriver à être respecté, il faut que je m'aligne. Il y a de l'intelligence là-dedans : « un garçon m'a parlé comme une moins que rien, donc je vais lui répondre de la même manière ». On a l'impression que ça veut devenir un langage courant. On arrive plus à se poser, à dire : « tu me plais et c'est ma façon de te le dire ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

De plus, les relations de genre seraient complexes, **conflictuelles** et non-réductibles :

*« Chez les adolescents, les garçons recherchent plus la performance, les filles sont plus douces, les relations se fabriquent en opposition. Certains jeunes sont étouffés par la famille et la société. Les adolescents aujourd'hui sont beaucoup trop précoces en tout, ils ne suivent pas les phases d'épanouissement « normales » de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte. Les relations sont plutôt conflictuelles, antagonistes et complices aussi, complices parce qu'ils se comprennent, ils ont les mêmes problèmes, vivent dans le même environnement et le même quartier. Tout est en opposition dans ces relations, autant ils sont solidaires, autant ils sont en concurrence. Dès qu'il y a un intervenant extérieur (police, élu...), se crée une solidarité forte, car en général, ils se sentent abandonnés par les pouvoirs publics. Et la première violence est cette misère où ils vivent. ». (Association culturelle 13<sup>e</sup>).*

Les relations de genre à l'adolescence sont définies comme étant en opposition, à l'image et en réponse à ce que fournissent : l'environnement urbain, le cadre et les conditions de vie, la puissance publique.

Les relations de genre reflèteraient par ailleurs une **inégalité dans la liberté donnée**, mais il est à noter que cette perception de l'inégalité change de pôle selon le genre du professionnel.

*« Par rapport au public adolescent, c'est quand même une liberté totale et un épanouissement donnés aux garçons : « faites ce que vous voulez », et les filles c'est*

*liberté surveillée, elles sont contrôlées par la famille ou par les voisins». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

*« Pour moi, ces relations sont basées sur l'inégalité qui se traduit par : « Je fais tout pour monter que je suis un garçon, je fais tout pour montrer que je dois être plus fort, il faut que je fasse tout pour ne pas être commandé par une fille, je fais tout pour être bien avec mes pairs, je ne dois pas être sous le joug, sous l'autorité d'une fille quelle qu'elle soit même si c'est ma grande sœur ». C'est dû au milieu culturel et urbain, c'est très fin mais marqué, donc ce n'est pas conflictuel en soi, mais c'est ancré ». (Animateur 2e).*

## **I.2.2. DES CAUSES SOCIETALES GENERATRICES D'INJONCTIONS CONTRADICTOIRES**

La plupart des acteurs interrogés évoquent des **causes macro-sociales** pour expliquer les difficultés rencontrées avec les adolescents dans leurs pratiques, soit : une banalisation grandissante de la pornographie ; une régression du statut et de l'image de la femme ; une prégnance du religieux et ce spécifiquement dans les quartiers dits « difficiles » ; un recul de la laïcité ; une superposition des codes culturels ; des familles recomposées et monoparentales ; une absence du père ; une précarité grandissante et une ségrégation urbaine non régulée ; une évolution vers une société du paraître et du bien matériel, enfin une déréalisation du réel...

*« C'est sociétal, le fait que les filles touchent moins aux mêmes postes, ce n'est pas irréversible, mais cela demande plus d'années que ce que l'on pensait... Peut-être que dans les quartiers, c'est représenté de manière excessive, c'est condensé du fait de la précarité, du fait de l'enfermement, de codes culturels dus aux migrations ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Selon une intervenante du secteur culturel, la violence constatée chez les adolescents, qu'elle soit verbale ou physique, est en lien avec la **violence générale de la société** : violence des affiches, des émissions et des pressions subies. D'après elle, « *il faut être beau ou belle, bien habillé, sexy sans être une pute* », et cela produit des injonctions contradictoires : « *Même pour les garçons, la pression existe, ils font très attention à leur allure et au paraître, encore plus pour ceux qui n'ont pas les moyens, ils sont prisonniers de l'apparence qui les empêche justement de réfléchir* ».

Quand sont constatées des violences verbales ou physiques de la part des adolescents, celles-ci sont rapportées en écho à cette violence symbolique et institutionnelle qui se traduit concrètement dans les structures et consciences, mais **qui ne peut se parler**.

*« J'ai relevé que l'on parle de la violence des jeunes en termes d'acte, mais on ne parle pas de la violence symbolique ou verbale, voir de la violence institutionnelle ou sociétale qui s'impose à ces jeunes. Pour moi, la violence est un mode d'interaction, c'est une relation avec la société, faute de mots... En plus pour les jeunes avec qui l'on travaille, il y a beaucoup de problèmes sur la mise en mots : traduire sa pensée, guider sa pensée. Donc, quand on arrive à ce constat de rapport avec la société, cela engendre des frustrations qui font que les jeunes se manifestent ». (Éducatrice 2e).*

Les violences adolescentes et leur expression ne seraient qu'un reflet, plus une réponse à la complexité de notre société et à ses paradoxes qui produiraient de façon mêlées des **conduites d'adaptation et de défense** de la part des jeunes :

*« Les relations entre filles et garçons ne peuvent être qualifiées par du conflit ni par la recherche d'une position supérieure. Je remarque une évolution concernant la sexualité de plus en plus précoce. Peut-être que les garçons sont plus dans un rapport de force. Mais aujourd'hui la tendance s'inverse. Les filles veulent s'imposer aux garçons, c'est un phénomène en écho au social, on trouve des filles leader et une certaine masculinisation des comportements. Ceci est interprété pour ma part comme une conduite adaptative face à la société ou une conduite de défense ». (Psychologue 8e).*

Cette société d'apparence et de consommation matérielle viendrait contredire quotidiennement les conditions de vie, la réalité vécue des familles et les projections des adolescents. Cette idée que les adolescents seraient sans cesse pris en des **injonctions contradictoires** est au cœur de la problématique des relations filles-garçons, plus, elle semble définir aujourd'hui la condition adolescente aux yeux des acteurs. Ainsi les relations à l'adolescence sont qualifiées de « difficiles » ou de « complexes », et ces difficultés sont rapportées aux représentations multiples et contradictoires qui jurent avec l'intime des jeunes, **créant des tensions** intérieures et extérieures.

Cette dichotomie entre injonctions sociétales et désirs individuels ou intimes trouve un appui conceptuel dans la notion de **colonisation des imaginaires adolescents**, autrement dit : *« trop d'images tue toute possibilité d'imaginaire, trop d'images sur la sexualité tue le mystère et le désir, plus de secret. Ils sont envahis de choses qui ne sont pas eux » (Responsable associatif 2<sup>e</sup>).*

### **I.2.3. QUELLE PLACE LAISSENT LES STRUCTURES AUX RELATIONS DE GENRE ?**

*« Il n'y a pas urgence, car urgence, cela veut dire que le traitement va se faire n'importe comment, mais il faut que cela soit pris au sérieux. Il faut réfléchir à comment on pourrait accompagner cette jeunesse vers une image un peu plus juste tant de l'homme que de la femme. Car les représentations sont à double sens : les filles me parlent des garçons à qui elles ne peuvent pas faire confiance, ils veulent profiter. Donc, elles préfèrent rester seules, mais ça c'est dans leurs discours. Dans leurs actes, elles font autre chose ». (Éducatrice 2e).*

Peu d'acteurs pensent que les relations filles-garçons constituent en soi une **priorité d'intervention publique**. Cependant, ils traitent tous ou abordent cette thématique dans leur pratique éducative, et ce principalement par le biais de discussions avec les adolescents et de la communication dans la relation.

Selon un animateur de prévention d'un centre social situé dans le deuxième arrondissement, le moyen de gérer les conflits entre filles et garçons est la **mise en parole** doublé du **rappel du cadre** basé sur le respect de l'autre quel qu'il soit. Il s'agit alors d'un apprentissage du vivre ensemble à chaque fois. Dans l'exercice de son métier, il répète souvent que : *« quand on n'est pas prêt à parler, ce n'est pas grave, on attend la prochaine fois et le bon moment pour soi »*. Cet intervenant distingue donc les situations d'urgence de celles quotidiennes où les relations adolescentes ne posent pas problème, mais font partie de la vie de groupe.

Les **conflits de genre se manifesteraient dans l'urgence**, sous forme de crises ou de passages à l'acte, mais ne constitueraient pas une urgence éducative. Alors où se situe réellement la problématique pour les acteurs ? Il est intéressant de relever que tous les acteurs rencontrés substituent, dans les entretiens menés, au terme de « relations filles-garçons » celui de **mixité**. Il s'agit pour eux de travailler sur ou à partir de la mixité, et non d'intervenir directement sur la qualité des relations entretenues entre filles et garçons. La mixité opère telle une **notion pratique** dans les esprits, elle fonctionne comme une commande institutionnelle et indique un idéal éducatif et démocratique. Plus qu'une notion qui fait consensus, la mixité acquiert le **statut de projet** pour les structures. L'objectif est donc d'atteindre une mixité tant dans les activités proposées aux adolescents, que dans leur prise en charge collective et individuelle, et aussi dans la constitution des équipes d'intervenants.

Mais si les relations de genre se traduisent professionnellement par l'exercice de la mixité, comment celle-ci est-elle mise en place et gérée ? Est-elle une notion valise ? **Quelles phases implique-t-elle sur chaque territoire ?**

*« Sur l'ensemble des territoires où j'ai travaillé, je n'ai jamais eu de problèmes de mixité. Mais j'ai développé des stratégies différentes selon les sites pour que les filles puissent venir aux activités, c'est passé par une première phase d'approche pour faire admettre qu'on allait faire des activités mixtes. Les animateurs et les associations disaient : « on ne pourra pas faire avec les filles, il faut faire à part ». Ils avaient pris pour habitude de faire avec les garçons, mais les associations qui se créent sur le secteur étaient composées de garçons et de filles. (...). Donc, on renforçait la non-mixité en faisant avec les garçons d'un côté et les filles de l'autre. Alors que quand on est volontariste et que l'on met en place des actions mixtes, on obtient cette mixité. Mais il y a une volonté plus importante des filles de faire des choses à l'extérieur, elles ne refusent pas les activités sur la cité, mais dès qu'il y a des activités en dehors, elles sont plus preneuses ». (Éducatrice 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Même si la mixité est un objectif structurel, dans sa concrétisation elle dépend de la volonté et de la « pugnacité » de chaque intervenant. Elle prend la forme **d'un processus de coproduction** impliquant le réseau d'acteurs du territoire concerné. L'exercice de la mixité n'obéit pas à un modèle pré-mâché ou modélisé, il est entièrement dépendant de chaque territoire et du tissage professionnel existant. Mais cet exercice prend-il en compte les souhaits des adolescents, leur évolution ? S'agit-il de **devancer leur demande**, même de prévenir ?

*« Il faut que cela émane d'elles et d'eux, je ne devance pas la demande ou le besoin, car sinon c'est violent. De toute façon les adolescents, tout est violent pour eux ». (Animatrice de prévention 13<sup>e</sup>).*

Pour les structures où les relations filles-garçons ne posent pas de problème et n'apparaissent donc pas comme un domaine prioritaire, les acteurs précisent que dans leur pratique, ils ne devancent pas la demande des adolescents et que si nul problème n'est repéré, ils ne mettent pas d'actions spécifiques en place. Cette posture est à rapporter aux structures accueillant dans un lieu donné des adolescents type **centre social**, et non à celles qui vont à leur rencontre sur leur espace de vie et dans leurs familles, type **travail de rue**, qui elles sont confrontées à l'adolescent dans sa globalité :

*« On travaille sur la globalité de la personne, et parfois dans cette globalité, il y a le thème des relations garçons-filles. Quand ce sont des chantiers de rupture sur toute une semaine, le soir les éducateurs reprennent les thèmes abordés avec les adolescents. On re-questionne, on essaie aussi sur les chantiers de ne pas dire : « il y a un métier pour les filles, il y a un métier pour les garçons ». Tout le monde construit le mur, tout le monde nettoie sa chambre et débarrasse ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

Nous distinguons trois postures dans la gestion et la prise en compte de la mixité :

- **- La mixité est un objectif « naturel » pour les acteurs, mais aucune action spécifique n'est proposée :**

*« Il est tout à fait naturel de faire des activités mixtes parce que l'on vit ensemble. Au niveau « éducatif », il me semble nécessaire d'amener les adolescents à comprendre les autres, à collaborer, à coexister, à construire ensemble. Mon projet est de diminuer les inégalités, de ne pas les accentuer. Plus les jeunes se côtoient, mieux ils comprennent et peuvent construire ensemble ». (Animateur 2e).*

Ici, c'est un autre animateur qui porte et prend en charge à titre personnel l'idéal de mixité dans une position pédagogique qui traduit un engagement militant :

*« Ce qui est urgent, c'est de pouvoir travailler dans la mixité des sexes et des classes. Donc, la priorité aujourd'hui est à mettre sur la mixité. Nous avons 25 à 30 % de filles selon les périodes, nous devons arriver à 50%, ou même 40%. Nous avons trois objectifs : Il faut monter une équipe mixte qui acquiert la confiance des filles et des familles ; mettre en place des actions et des activités mixtes ; et toujours mettre en paroles et en débat avec les adolescents ». (Animateur 2e).*

- **La mixité est travaillée de façon ponctuelle et en résonance avec chaque territoire :**

*« Il y a des actions ponctuelles sur la mixité, car soit on a rencontré une problématique sur un quartier et l'on monte des actions juste après pour essayer de réveiller les consciences, mais c'est sporadique et non un travail de longue haleine ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

- **La mixité est une priorité et un travail spécifique est engagé :**

*« Ce qui manque aujourd'hui ce sont : des formations spécifiques sur ces questions de genre et de discriminations des sexes ; de la réflexion, soit de la production de connaissances ; un travail avec les parents et les familles, mais ce travail est souvent difficile, car par exemple, on est confronté à des écarts culturels, nous ne sommes pas sur les mêmes bases comme la laïcité, il faut transmettre cette culture. » (Association culturelle 2<sup>e</sup>).*

## DEUXIEME PARTIE : LES PROBLEMES RENCONTRES PAR LES ACTEURS PROFESSIONNELS

Commençons par analyser les données quantitatives qui nous permettent de situer la problématique des relations de genre. La plupart des professionnels interrogés (79%) déclarent rencontrer des problèmes pour gérer les modes de relations entre les filles et les garçons. Dans ce contexte, **80% des structures souhaitent agir** sur la problématique des relations entre filles et garçons, mais rencontrent des freins qu'ils ont parfois du mal à lever. Quels sont alors ces freins dans l'exercice de la mixité ?

### I. 3. LA DIFFICILE MIXITE

#### I.3.1. DANS LES STRUCTURES

L'exercice de la mixité paraît **plus difficile** sur les territoires et quartiers où les adolescents **vivent** que lors des sorties tels les camps de vacances, les séjours de rupture ou le cadre scolaire. Une grande différence s'observe entre relations de genre dans l'espace public, soit l'espace urbain quotidien, et les relations de genre dans des lieux ou temps où la mixité est un principe préexistant et/ou imposé :

*« On sait très bien qu'il y a des lieux où peut se rencontrer cette mixité, mais pas sur notre lieu d'accueil. Par exemple, cela va être sur un lieu qui a des thématiques différentes par rapport à ce que l'on peut proposer, le centre social, une association, où il y a un thème qui attire les deux populations, et à ce moment-là, on est repéré, on peut discuter. Si on veut aller plus loin, c'est instaurer une relation de confiance, puis ensuite proposer un second temps sur de l'individuel et non sur du collectif ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Deux sphères d'intervention se distinguent alors : celle **des lieux où se déroulent des activités de groupe** et où peut s'exercer la mixité ; et celle du **suivi éducatif dans une relation** avec l'adolescent ou le groupe d'adolescents.

*« La mixité, on a le sentiment qu'elle n'est qu'au collège et au lycée. À l'extérieur, il n'y a pas de groupes mixtes. Donc, pour avoir une relation avec une jeune fille, il faut s'isoler, se retrouver en tête à tête loin. Mais il n'y a pas du tout de relation groupale entre les garçons et les filles ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Les quartiers « difficiles », autrement nommés « **cités** », sont décrits par les acteurs comme des territoires où s'exerce un contrôle social fort, et où se constate **une quasi-absence des filles dans l'espace public**. Ici, aux dires des acteurs interrogés, les relations communautaires et familiales conditionnent et influent sur les relations de genre et la capacité d'être ensemble.

*« Il y a différents facteurs qui font que l'on arrive à cette situation : des cités ou des endroits qui se dégradent où c'est la loi du quartier qui prime sur la loi normative de la société, d'où des sentiments d'insécurité. Cela a été une porte d'entrée, car pas mal d'agressions, des problèmes de viols où les jeunes filles, certaines ont trouvé une solution dans la violence ; les parents de plus en plus démunis, avec une précarité financière et dans l'éducation qu'ils peuvent donner. On se rend compte d'une dégradation des situations familiales avec de plus en plus de femmes seules, donc de*

*plus en plus de difficultés à poser un cadre éducatif ; des enfants qui sont de plus en plus « livrés » à eux-mêmes, et tout simplement parce que la mère va travailler, avec des emplois précaires du type femme de ménage. Elles vont partir tôt le matin et rentrer tard le soir. La précarité est l'un des facteurs, l'enfant qui est amené à se gérer seul, des familles d'origine maghrébine où l'on trouve un retour à des pratiques religieuses pour les garçons, parce que c'est un manque de cadre général, et la religion remplace. Mais à un moment donné, il y a confusion et ce cadre est appliqué aux jeunes filles. Peut-être avant, c'était moins visible, peut-être qu'on s'adressait moins à elles, peut-être que les jeunes filles pendant longtemps on ne les voyait pas. C'étaient les garçons qui étaient visibles sur les quartiers, ils prenaient l'espace public, c'était eux qui étaient sur des pratiques et des conduites à risque visibles. Depuis 3 4 ans, on a commencé à voir les jeunes filles plus présentes, elles s'approprient le bas de bâtiments, ont une place plus importante dans la loi du quartier. On a aussi les plus grandes. On s'est dit qu'il était important de travailler sur la question des filles, et depuis 2 ans, il y a cette question de la mixité, d'être ensemble et de toutes les conduites à risque qui en découlent ». (Educatrice 8e).*

Est-ce que la présence des garçons est plus forte dans l'espace public, ou est-ce les structures qui ne voient qu'eux de par la nature de leurs interventions ? Nous savons que **les structures créent d'une certaine façon leur public**, du fait de leur mission et des activités installées et rodées, un public qui parfois devient captif. De plus, il est toujours **difficile de déplacer le regard** et de distancier pour réorienter. Pour certains acteurs, c'est donc le réseau associatif qui a conditionné et maintenu le fait que les activités et interventions soient destinées en majorité à un public de garçons. Mais plusieurs acteurs observent une arrivée de filles sur des secteurs où on ne les voyait pas avant, ce qu'ils expliquent par le fait qu'elles sont à présent confrontées aux mêmes problématiques que les garçons (éducation, insertion, souffrance psychique...).

*« Il y a un manque d'initiative collective pour mélanger. On voit plus souvent un tournoi de foot sur un quartier, qu'un tournoi de Babington, que des activités dite « propres » aux filles. Aujourd'hui, j'ai l'impression que cela se fait rarement, parce qu'on n'a pas forcément les professionnels. Les seuls qui restent ce sont les centres sociaux, c'est là où est la mixité, car pour les garçons, ils vont venir faire une activité sans trop être sollicités pour réfléchir sur leur comportement, les filles aussi. Mais on a tendance à mieux réunir les garçons, car on sait qu'on va utiliser un support qui les intéresse, et les filles vont vite se mettre à l'écart, : « on ne veut pas parler avec l'éducateur, peut-être avec l'animatrice parce qu'elle nous connaît ». Si on va plus loin, cela peut-être des événements culturels, comme un concert, où ce sont des lieux intergénérationnels. Ces temps-là se réduisent chaque année ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Dans les pratiques se constate une plus grande facilité et une plus grande habitude à travailler avec les garçons qu'avec les filles. Est aussi évoqué, le manque de professionnels formés à la problématique du genre et proposant des activités pouvant intéresser les filles. Celles-ci semblent participer de façon totalement aléatoire et sporadique à des activités déjà existantes et instaurées pour les garçons.

L'enquête par questionnaire montre que les filles sont plus difficiles à mobiliser par les structures implantées dans des quartiers dits « populaires » (2<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup>), alors que la problématique est inversée dans le 8<sup>ème</sup> :

## 29. Le territoire d'implantation de la structure / 10. Diriez-vous que ?

Tableau : % Lignes. Khi2=1,3 ddl=4 p=0,863 (Val. théoriques < 5 = 9)

	Les filles sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Les garçons sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Ni l'un, ni l'autre	Total
2 <sup>ème</sup>	40,0	20,0	40,0	100,0
8 <sup>ème</sup>		25,0	75,0	100,0
13 <sup>ème</sup>	50,0		50,0	100,0
Total	33,3	13,3	53,3	100,0

Apparaît une nuance en ce qui concerne la mobilisation des adolescents selon leur genre, lorsque nous observons les lieux d'exercice des structures interrogées :

- Les structures du 2<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> arrondissements reconnaissent des difficultés à compter des filles dans leur public.
- Les structures qui interviennent sur le 8<sup>ème</sup> arrondissement rencontrent un problème de mobilisation des garçons dans le domaine culturel seulement.

## 1. Quel est le domaine d'intervention de votre structure / 10. Diriez-vous que ? (sous-population 2ème)

Tableau : % Lignes. Khi2=0,916 ddl=10 p=0,999 (Val. théoriques < 5 = 18)

	Les filles sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Les garçons sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Ni l'un, ni l'autre	Total
Social			100,0	100,0
Sportif			100,0	100,0
Culturel	50,0	25,0	25,0	100,0
Santé			100,0	100,0
Enseignement			100,0	100,0
Autre				
Total	22,2	11,1	66,7	100,0

1. Quel est le domaine d'intervention de votre structure / 10. Diriez-vous que ? (sous-population 13ème)

Tableau : % Lignes. Khi2=0 ddl=10 p=0,999 (Val. théoriques < 5 = 18)

	Les filles sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Les garçons sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Ni l'un, ni l'autre	Total
Social	60,0		40,0	100,0
Sportif				
Culturel			100,0	100,0
Santé				
Enseignement				
Autre				
Total	50,0		50,0	100,0

1. Quel est le domaine d'intervention de votre structure / 10. Diriez-vous que ? (sous-population 8ème)

Tableau : % Lignes. Khi2=0,5 ddl=10 p=0,999 (Val. théoriques < 5 = 18)

	Les filles sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Les garçons sont plus difficiles à mobiliser sur les activités de la structure	Ni l'un, ni l'autre	Total
Social			100,0	100,0
Sportif			100,0	100,0
Culturel		100,0		100,0
Santé				
Enseignement			100,0	100,0
Autre				
Total		16,7	83,3	100,0

D'un point de vue qualitatif, c'est essentiellement l'absence de filles dans les structures qui a été évoquée lors des entretiens menés, et aussi perçue lors de la réalisation du terrain :

*« La mixité sur les quartiers, on ne la voit pas beaucoup, on ne voit pas de groupes de filles et de garçons qui se mélangent. Déjà on ne voit pas de filles, le public féminin, il rase les murs dans les cités ou quartiers. Par contre, les garçons, on les voit investir l'espace public. Les filles, on ne les voit presque pas. C'est un constat général, en dehors de tout territoire ». (Éducatrice 2e).*

L'ensemble des acteurs pose le constat d'une **difficulté à toucher un public de filles** doublé d'une difficulté à les fidéliser et ce sur l'ensemble des territoires retenus. Et la quasi-invisibilité des filles dans l'espace public des quartiers ou cités est expliquée par le fait

qu'elles fréquentent d'autres espaces de rencontre extérieurs à leur quartier de vie, tel le centre ville ou les centres commerciaux.

*« Ce qui est transversal à tous les quartiers, c'est que l'on s'occupe plus de garçons que de filles pour les suivis. Elles fonctionnent beaucoup par communautés aussi ».*  
(Éducateur 13<sup>e</sup>).

L'invisibilité des filles dans l'espace urbain et leur moindre présence dans les structures renvoie au thème de la **femme attachée à l'espace domestique**, et en filant la métaphore à son intériorité et à l'entre-soi (la communauté). Cette image structure encore fortement les représentations de l'adolescente, et a une incidence sur la pensée des intervenants qui en majorité préconisent le développement des liens avec les familles afin de pouvoir **entrer dans les foyers et familles** pour établir un contact avec les filles, qu'ils ne peuvent rencontrer lors des activités ou dans la rue.

Cette faible représentation des filles se révèle à **tous les niveaux d'actions** : actions de prévention de rue, suivis éducatifs individuels, activités mixtes, et lors des sorties et des camps mixtes comme l'illustrent les deux extraits d'entretien ci-dessous :

*« Ici on a des filles de 10-11 ans, elles font des activités sportives, des sorties, du soutien scolaire. Elles restent 3 ans à 5 ans, elles vont repartir et on va en reprendre d'autres. Certains parents disent : « Bon maintenant tu es grande, tu n'as pas à aller faire des trucs avec des garçons, aide ta maman au moins, aide, aide... ». Depuis l'année dernière, j'ai nettement moins de filles. »* (Animateur 2e).

*« On a développé un projet centré autour de la prévention des conduites à risques chez les adolescents, et on touche 99% de garçons. On a peu de rapports avec des filles, mais on a pu faire des camps mixtes où il y avait 3 filles et 3 garçons, à condition de donner la garantie aux parents que les couchages soient séparés puisqu'on campait ».*  
(Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).

Selon les acteurs proposant des activités culturelles aux adolescents, la mixité devient un problème ou une question non pas lors des ateliers et leur déroulement, mais quand il s'agit de produire ou de créer ensemble, filles et garçons mélangés. La résistance de ces groupes à l'intérieur des ateliers est expliquée par le fait que les adolescents ont une grande complicité à l'extérieur, dans le quartier, du fait qu'ils aient grandi ensemble, qu'ils se connaissent depuis toujours et connaissent les familles et les fratries, mais ne se mélangent pas pour autant. Ainsi le **regroupement durant les différents ateliers se fait de façon naturelle**, et il est alors **difficile de créer le mélange** et d'éclater les groupes préconstitués. La mixité lors des activités semble **plus facile pour les enfants** âgés de 7 à 9 ans. Ce constat répond à l'idée générale que la présence des filles dans les structures va jusqu'à 10 ans. Elles réapparaissent vers leurs 18 ans, mais là pour un suivi individuel.

Un animateur d'un centre social relate plusieurs expériences montrant des rapports difficiles entre filles et garçons dans un groupe mixte constitué de 25 adolescents dont 7 filles. Ces filles se comportent comme des grandes sœurs avec les garçons, et instituent des rapports de force qui se manifestent dans la surenchère verbale jusqu'à des débuts de bagarre : *« Par exemple, il y a huit chaises où les garçons sont assis alors que les filles arrivent et n'ont pas de place. Les filles se mettent à gueuler, les garçons ne bougent pas en disant « il faudrait qu'on se lève peut-être ! »*. L'animateur donne un autre exemple, celui d'un atelier vidéo où

les filles étaient d'accord pour tenir des rôles. Au moment de réaliser le film, elles n'ont plus voulu ni tenir la caméra ni tenir les rôles, et là aussi le clash est arrivé. Mais cet animateur ne peut véritablement en expliquer la cause au-delà de la présence de rapports de force entre filles et garçons et des interactions de genre.

Pourquoi les filles sont-elles sous-représentées dans les structures alors que plus nombreuses en termes de population ? Les filles sont-elles moins présentes du fait des activités et interventions proposées, ou occupent-elles d'autres espaces sociaux plus éloignés de l'animation, de l'éducatif et de la prévention ? Comment alors aller à leur rencontre ? Ces interrogations mettent en jeu les notions d'**accessibilité** et de **mobilité** autant sociale que physique du public féminin.

### **I.3.2. DANS L'ESPACE PUBLIC**

Dans et en dehors des territoires de vie, filles et garçons rencontrent des difficultés pour se côtoyer et ce même lors d'activités mixtes :

*« Souvent on fait des sorties à part, on a du mal à faire des sorties mixtes, c'est mal vu. Chaque fois, dans l'une ou l'autre sortie, c'est un thème récurrent principalement chez les garçons, mais chez les filles sous une autre forme... La première raison, c'est que ce sont des groupes déjà constitués sur le quartier. La seconde raison, c'est que ça pose des difficultés du côté des parents. Quand il y a une sortie avec un groupe de filles, les parents posent la question : « Qui d'autres vient à cette sortie ? ». Et s'il y a des garçons... Personnellement, je n'ai pas réussi souvent à faire de la mixité ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Au moins trois facteurs sont évoqués pour expliquer la difficulté d'opérer de la mixité : **l'entrave parentale**, **l'appartenance au quartier** et **le refus des filles de se mêler aux garçons** qu'elles connaissent dans leur quartier. Peut-on lire dans cette ultime raison un désir d'émancipation ou une stratégie d'adaptation face au contrôle social et à la crainte de la réputation ?

*« J'ai essayé de faire des projets en direction du public 13-21 ans en coupant les tranches d'âge. Alors, presque naturellement le groupe se constitue ou de garçons ou de filles. Dès lors que l'on introduit l'idée que l'on va mélanger, les filles se rétractent car elles disent : « Moi je ne veux pas être avec un mec de mon quartier, ça ne m'intéresse pas, je les vois tous les jours ». Les garçons sont un peu plus ouverts sur le fait d'accepter des filles dans leur projet, mais dans l'idée, même s'ils le disent en plaisantant, de séduire ». » (Éducatrice 2e).*

Ainsi, quand la mixité est proposée ou imposée lors d'activités ou des sorties, les filles refuseraient de participer, c'est alors l'axe du suivi individuel qu'il s'agirait de développer ?

*« Je travaille avec les filles plus sur l'axe individuel, et je pense qu'elles sont beaucoup plus stratégiques. Elles n'investissent pas l'espace public en raison de leur réputation, car une fille qui fréquenterait la place ou une rue serait tout de suite qualifiée de « mauvaise fille ». Elles ont conscience de cela, donc elles vont aller chercher ailleurs, voir créer des réseaux un peu plus larges. Le problème des garçons, c'est que le réseau est intrinsèque au quartier. Les filles vont essayer de trouver d'autres espaces de rencontre que le quartier. Par exemple, le centre-ville pour beaucoup, la rue St Ferréol, le Grand Littoral ». (Éducatrice 2e).*

Les filles seraient plus stratégiques, ayant conscience du contrôle social exercé et de la discrimination de genre, elles élargiraient leur champ relationnel afin de trouver une liberté au-delà du quartier. Nous voyons ici encore **le poids du territoire d'appartenance dans les représentations sexuées**, ce qui mène à penser que la mixité ne se résume pas simplement à une question de sexe ou de classe sociale, mais comporte une forte dimension territoriale dont il ne s'agit pas pour elles de s'émanciper totalement, mais d'établir des jeux de distance face à l'assignation géographique et de complexifier leur rôle féminin.

Ainsi peut-être ne s'agit-il pas de dire que les filles sont moins présentes ou moins visibles dans le champ de l'intervention sociale et culturelle, mais plutôt que leur visibilité ne s'exerce pas sur les mêmes lieux que ceux des garçons. Là encore, il faut déplacer le regard afin d'adapter l'analyse et les propositions.

*« Sur les quartiers, il y a une prégnance religieuse, et les garçons sont parfois enfermés dans leur rôle social, les jeunes filles n'ont pas envie de se retrouver avec des garçons qui sont dans ce rôle social qu'elles vont subir à un moment ». (Éducatrice 13<sup>e</sup>).*

Ce serait en priorité **le rôle social masculin qui définirait celui féminin**, qui l'encadrerait sans grande possibilité d'y échapper, sinon le fait pour une fille de sortir de l'espace du quartier et d'élargir ses relations sociales pour gagner en liberté jusqu'au lien d'anonymat et à la possibilité de rencontres qui sont données de fait dans une métropole telle que Marseille.

*« Dans le quartier, les filles étant matures vers 14-15 ans, elles ne peuvent pas être trop avec les garçons, car il y a le frère, l'ami du frère... Donc, elles vont ailleurs, dans d'autres quartiers. Comme elles partent en bandes, elles se sentent fortes. Il y a celles qui sont des bagarreuses, d'autres des amoureuses et enfin des curieuses, il y a de tout. Et l'on me dit : « J'ai vu les filles du Panier, qu'est-ce qu'elles font dans d'autres quartiers ? Je réponds : « Mais que veux-tu, si elles font tout ça dans le quartier, on va les rejeter... ». Elles sont beaucoup plus mûres que les garçons, donc elles recherchent des gens plus mûrs. Souvent après la 3<sup>ème</sup>, elles vont dans des écoles plus loin, elles ont d'autres amis, elles élargissent leur relationnel ». (Animateur 2<sup>e</sup>).*

L'émancipation adolescente ne passerait pas simplement par les esprits, mais aussi par le fait de se déplacer, de sortir du quartier et de pouvoir présenter ailleurs une autre facette de soi-même. **L'émancipation adolescente est ici question de mobilité** géographique et d'accessibilité à d'autres zones urbaines que le quartier qu'il soit situé dans le 2<sup>ème</sup> ou 13<sup>ème</sup> arrondissement.

#### **I.4. DES INDIVIDUS DEPENDANT DE LEUR FAMILLE ET DE SON FONCTIONNEMENT**

Un point important, rendant le travail des professionnels difficile, est la non-autonomie des adolescents. Ces derniers, étant donné leur âge, vivent au sein de leur famille, et celle-ci est souvent perçue comme **un frein** à l'amélioration des relations entre filles et garçons.

#### I.4.1. LA DIFFICULTE DE DIALOGUER AVEC LA FAMILLE

Dans la majorité des entretiens réalisés, les interlocuteurs évoquent, très rapidement après la thématique de la mixité et de ses difficultés concrètes, celle de **la famille**. Soit, il faut pouvoir travailler avec les familles pour travailler les questions adolescentes, et notamment celle du genre. Mais suite à cette affirmation, lorsque la question est posée, à savoir : « comment êtes-vous en contact avec les familles et avec quel membre? », c'est la figure de la **mère** qui revient en boucle, comme seul adulte présent, se déplaçant vers les structures, à l'écoute des difficultés, mais aussi parfois comme **figure reproductive de l'ordre masculin établi et du destin féminin** :

*« La femme collabo, c'est celle qui élève ses enfants en disant un peu : « Rentrez vos poules, mes coqs sont lâchés ! ». « Qu'est-ce qu'elle veut cette petite, mon fils, il a des besoins, c'est normal... » Ou alors, celles qui disent à leurs filles : « ne sors pas comme ça, tu n'as pas à faire ça, fais le ménage d'abord... ». Il n'est même pas question d'envisager de prendre la pilule, et quand c'est discuté avec les mamans, il y a un plafond de verre tout d'un coup ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

*« Dans ces histoires de familles, c'est soit : « ma fille est partie, je l'étouffais, mais je ne comprends pas pourquoi elle est partie ». En fait, elle est partie parce que l'on veut la marier à un cousin du bled pour avoir les papiers. On reproduit, on répète. Soit c'est parce qu'il y a eu violence physique. Beaucoup de familles, pas toutes, sont agressées physiquement parce que le grand frère le faisait ou le papa le faisait. Il y a des gamins de 13-14 ans qui frappent leur maman pour avoir de l'argent. Alors il y a soit celle qui ne cède pas et qui met la valise dans le couloir, soit celle qui tremble : « Mais mon enfant, on va dire que je ne sais pas l'éduquer... », et hop, elle donne une fois, deux fois, et voilà, sans compter qu'on peut la bousculer physiquement. Puis, il y a l'enfant-roi qui a pris la place du papa, qui contrôle le courrier, qui fait tout trop tôt à 12 ans. Alors dans les relations filles-garçons, il y a plein de filles maintenant qui jouent au chef. (Animateur 2e).*

Plus que sur le contenu des relations filles-garçons à l'adolescence, les acteurs s'interrogent sur **les configurations familiales** complexes, et insistent sur le phénomène de mères aux compagnons multiples se retrouvant seules pour assumer l'éducation des enfants. Cette prépondérance de la mère n'est mise en avant que parce que tous constatent une absence réelle ou symbolique du père. Ce qui a pour conséquence que ces mêmes acteurs sont très peu en lien avec les pères.

*« Ce sont des familles monoparentales à majorité. Il y a cette question du père absent. Mais dans repères, il y a père. L'absence du père conduit vers un manque de repères. Soit le père est là, mais non-présent sur l'éducatif, soit pour beaucoup il est absent. Donc, ce sont des mamans seules face à leurs enfants, avec tout ce que cela implique au niveau du tiers qui n'est pas là ». (Éducatrice 2e).*

Selon les acteurs, la répartition des rôles au sein de la famille devrait passer par un partage équitable des responsabilités par rapport aux enfants, ainsi que par une information donnée aux adolescents adaptée aux genres.

*« On ne met pas autant de pression aux garçons, par exemple sur la responsabilité en tant que père. Mais de la maternité, on en parle aux filles, comme si c'était un acquis naturel, ce fameux instinct maternel... Alors que la responsabilité du garçon comme*

*générateur, on n'en parle pas aux adolescents. Par exemple, au niveau du Planning familial, on informe les filles mais pas les garçons. Dans le quartier, je rencontre beaucoup de filles-mères et le garçon a juste « tiré un coup ». Il faut une prise de responsabilité commune entre garçon et fille. Et parfois, les filles ont l'impression d'accéder à l'âge adulte en devenant mère, car être mère est perçu comme un métier puisqu'il y a les allocations qui vont avec. La vraie question de société est celle de l'éducation des enfants. (Association culturelle 2<sup>e</sup>).*

**L'absence de père et de repère** ferait que les adolescents trouveraient à présent leurs propres jalons à l'extérieur de la structure familiale, et notamment dans l'environnement urbain proche et le groupe de pairs faisant autorité.

*« Ces adolescents de 14-15 ans sont souvent livrés à eux-mêmes. L'autorité, ils se la fabriquent par rapport à l'environnement, et pas forcément par rapport à un repère familial qui serait le père et qui dirait « tu arrêtes ! ». Donc, ils peuvent dépasser les limites vis-à-vis des filles sur le quartier, mais aussi vis-à-vis de leur mère en disant : « toi, tu te tais, je fais ce que je veux, tu m'as donné cette autorité puisque mon père de toute façon, tu n'as pas su le garder ! Alors ne viens pas te plaindre maintenant, je dois aussi te protéger, mais je fais comme j'ai envie... ». Cela crée des situations conflictuelles importantes et nombreuses aujourd'hui ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

#### **I.4.2. LE ROLE DE LA FILLE ET SA PLACE DANS LA FRATRIE**

Nous avons dit que le rôle de la fille n'était défini qu'au regard de celui du garçon, nous devons ajouter que ce rôle dépend de surcroît de **la composition de la fratrie et des rangs masculins**, comme si une fois encore la fille ne se définissait qu'en lien avec la configuration familiale régulée par le masculin.

*« Les relations filles-garçons sont en lien avec les fratries. Quand une gamine a un grand frère, généralement ils ont très peu d'écarts, mais cela reste le grand frère, elle va être freinée dans ce qu'elle a envie de faire parce qu'elle va être surveillée par les potes de son frère, elle est identifiée comme la sœur d'untel ». (Animatrice de prévention 13e).*

À la figure du père faisant autorité, se substitue celle du **grand frère** qui maintient l'ordre féminin à l'intérieur de la famille, mais aussi dans l'espace social intra-communautaire.

*« Actuellement, on constate un courant un peu plus dur qui fait que la fille au-delà de 12 ans ne vient plus aux activités. Certains grands frères commencent à refouler, ne souhaitent pas, même des petits frères. Ils ont le droit de dire à la grande sœur de ne pas fréquenter le centre et celle-ci obéit, car l'autorité parentale a été déléguée aux petits frères, soit parce que le frère est gêné, soit parce que d'après lui elle viendra draguer ou l'on va la draguer. Et aussi, il ne va pas remplir son rôle social auprès de ses pairs qui vont lui : « Quoi, tu laisses ta sœur ? », et il va être dévalorisé. Il joue un rôle comme cela il est tranquille au niveau de ses pairs et au niveau des familles ». (Animateur 2<sup>e</sup>).*

**La place du frère tel un gardien de la moralité** de la sœur apparaît comme un rôle social interdépendant du lien aux pairs du même sexe. Ne pas surveiller, ou ne pas « serrer », sa

sœur ferait perdre la face auprès des autres garçons. Ce phénomène est constaté sur le 2<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> arrondissements de Marseille.

*« Il y a ce phénomène du regard des autres garçons à l'égard du frère, avec tout ce qui peut être véhiculé sur la sœur, petite ou grande, en termes de tenue vestimentaire, fréquentation, comportement. Pour éviter les problèmes avec les autres jeunes du quartier, « je vais serrer ma petite sœur », c'est bien le terme qu'ils emploient « serrer », pour éviter qu'elle est telle ou telle attitude et qu'on la voit traîner avec untel ou untel, car on viendrait lui dire « ta sœur... », avec tous les vilains adjectifs qui vont avec... » (Éducatrice 13<sup>e</sup>).*

Mais, paradoxalement dans les familles, c'est bien **la fille qui assume** la fonction éducative et celle de la **transmission des valeurs**. Le plus souvent, ce sont elles qui s'occupent de la fratrie et sont parfois les seuls relais.

*« Les parents souvent ici ont quatre boulots pour assumer la vie, du coup l'éducation est faite par les adolescentes, elles prennent le relais. Et c'est la fille qui seconde et prend le relais éducatif, et rarement le garçon. (Association culturelle 13<sup>e</sup>).*

Pour les intervenants interviewés, la fille représente ce **relais éducatif** avec qui il s'agit de rentrer en contact afin de faire évoluer les représentations. Mais là encore, les acteurs répondent que le plus souvent, c'est par le biais des frères qu'ils arrivent à pénétrer dans les familles pour tenter de nouer une relation avec les sœurs.

**La figure du frère** intervient fortement dans la gestion des relations de genre, elle est incontournable, et ceci du nord au sud de Marseille en passant par son centre comme le montrent les trois extraits d'entretiens suivants :

*« C'est souvent par le frère, quand on a un accompagnement d'un jeune, on a pour principe de se mettre en relation avec la famille. Donc on va découvrir qu'il y a une sœur qui va après nous solliciter, on va créer un lien, sur une libre adhésion, si elle a envie de bénéficier d'un accompagnement éducatif. Il y a aussi le travail de rue, sur « mon » quartier les gens investissent la rue, donc l'espace public devient espace privé. On va trouver des filles assises devant chez elles. Ça, c'est pour les plus de 16 ans. Pour les jeunes, soit elles fréquentent le centre social, soit c'est plus difficile et cela se fait dans une relation à long terme, quand on les connaît depuis longtemps ». (Éducatrice 2e).*

*« Le suivi s'enclenche plus tard avec les filles, sauf quand on est en contact proche avec des familles et que l'on suit des garçons, alors on se rend compte de choses en interne, mais ce n'est pas la famille qui va nous parler des problématiques de leurs filles ». (Éducateur 8e).*

*« Les filles adhèrent, car il y a eu le suivi des frères, la famille à moins de mal à lâcher quand il y a eu une relation de confiance avec le frère. Mais de nouveaux suivis filles, on n'en a pas trop ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

Alors que **la fille est vue comme un relais éducatif** perpétuant les valeurs transmises ou pouvant les faire évoluer, **le garçon est vu comme une passerelle** nécessaire pour accéder aux sœurs, et par là même à la cellule familiale, sans qu'on lui demande *a priori* d'être en

capacité de faire changer les relations et représentations de genre. Cette fonction ou cet espoir est laissée à la fille. De même qu'elle semble responsable de la reproduction des valeurs, elle l'est de l'égalité ou de l'équilibre nécessaire entre genres. À côté de la fille, ou de la sœur, se situe la mère qui a en charge les enfants avec souvent un père absent. Face aux nouvelles configurations de la famille, les acteurs sociaux sont dans l'expectative et ont du mal à trouver les bons outils. Le discours qui prédomine est celui sur la défaillance des parents qui n'assument plus leur place d'adulte. Alors parfois, l'éducateur ou l'animateur se vit dans son métier comme un substitut parental momentané...

*« Le problème criant est que l'adulte est de moins en moins présent dans la famille. Donc, dans la communication durant les séjours, pour certains adolescents, cela va passer par un comportement dit « normal » fait d'obéissance un peu forcée ; pour d'autres, cela passe par le conflit, ou bien « je » m'exprime face à l'adulte à travers des maux qui n'existent pas. C'est vrai qu'on observe de plus en plus d'adolescents qui s'expriment dans les séjours, car je pense qu'à l'extérieur, ils n'ont pas le loisir de le faire. Dans le contexte familial, ils sont devant la télé ou l'ordinateur, et pas à table avec leurs parents pour discuter et échanger. Nous, on est là comme un tampon pour résoudre un problème ». (Éducateur sportif 8e).*

## **I.5. LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE GENRE DES ADOLESCENTS**

Selon de nombreux acteurs, un travail urgent et nécessaire est à mener sur la **stigmatisation des filles par les garçons**. Cette stigmatisation se cristallise sur la fille, et par là la femme, comme pur **objet sexuel**. Ceci serait essentiellement dû à la circulation non régulée de films et images pornographiques qui développeraient une vision du féminin vénale et axée sur la consommation en tout genre.

*« Les garçons disent des filles que ce sont des filles « faciles », « qui couchent avec tout le monde ». J'ai eu une discussion avec trois jeunes de 15 à 16 ans, qui m'interrogeaient par rapport à la pratique sexuelle : qu'est-ce qui est normal ? Est-ce que c'est normal de coucher avec une fille quand on a 15 ans ? Ils recherchent la normalité, et faute de dialogue autour de cette question, les jeunes fonctionnent avec des représentations, soit, ce qu'ils voient et surtout la pornographie ». (Éducatrice 2e).*

Il semble donc y avoir un enchaînement logique entre **violence des représentations, violence verbale et violence sexuelle**. Mais comment se traduit cette objectivation de la fille, que constatent les intervenants ?

Ils observent deux attitudes : **une hyper féminisation** passant par le vestimentaire chez des filles de plus en plus jeunes, et de l'autre côté **une masculinisation** interprétée comme une tentative d'égalisation des genres et une stratégie de protection.

*« Il y a une évolution dans l'habillement des filles, c'est quelque chose qui est général, on s'interroge sur : en quoi elles ne sont pas des femmes objets ? En ce moment, je mène une action de prévention chez les primaires, et je me rends compte qu'à 10 11 ans, les filles sont déjà calquées dans cette représentation de la fille qui va devenir femme et qui est habillée d'une certaine façon et a un certain discours. On a une masculinisation aussi, qui perdure et qui est même en augmentation. Jusqu'à 16-18 ans, on va être habillé en survêtement, et au bout d'un moment, ça remonte au-dessus du*

*nombril. On voit la différence entre le collège et le lycée. Tout en sachant que ce n'est pas facile à gérer pour elles, donc on en revient à la question de la violence, oui il y a de la violence entre elles qui n'est pas nouvelle. Cela fait des années que les collègues disent : « il y a une augmentation de cette violence ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

D'après les professionnels, l'une des raisons de l'existence de ces représentations et de leurs conséquences serait le contenu des médias. Le thème de l'accès aux **médias**, à **Internet** et aux **images pornographiques** rejoint celui d'un monde virtuel de la sexualité à mille lieues des pratiques, mais qui conditionne les représentations et les comportements des adolescents d'après les professionnels rencontrés, et notamment la représentation de la fille comme simple objet sexuel chez les garçons, objet à qui l'on peut tout faire et qui n'est pas constitué en tant que sujet.

À l'unanimité les acteurs, quel que soit leur domaine d'intervention, dénoncent l'accessibilité large et la circulation d'images pornographiques qui ont de réels effets sur le comportement des adolescents et sur les relations filles-garçons.

*« Les éducateurs font remonter que les garçons font leur connaissance sexuelle par le biais de films pornographiques, ces films symbolisent la fille facile. Et par rapport aux collègues de quartier, qui des fois ont été impliqués dans des viols, des tournantes, ils minimisent. Il y a une banalisation de propos injurieux. Les garçons disent : « Si moi j'ai du plaisir, automatiquement il y a du plaisir ». Il n'y a pas d'écoute de l'autre ou retour vers l'autre. Il y a aussi le téléphone portable, ou si un garçon a un rapport avec une fille, il le filme et l'envoie aux autres. Par rapport aux films pornographiques, on ne peut pas leur dire : « non, vous ne pouvez pas les regarder, c'est interdit ! », mais à un moment on recadre en disant que ce sont des acteurs qui jouent un rôle qui n'existe pas dans la réalité. Donc, c'est ramener à la réalité. Ils classifient les filles en deux : « ma copine, elle est bien. Les autres, c'est juste pour l'objet physique... ». Il faut sortir de cette banalisation ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

Ce monde virtuel de la sexualité et les représentations du féminin qui en découlent, outre qu'elles se construisent à partir d'images circulant dans les médias, se perpétuent et **circulent à l'intérieur des groupes de pairs**. Il semble alors difficile de penser autrement que le groupe qui indique et invente ses normes et conduites sexuelles... Ces adolescents en construction passent alors souvent par l'illégal. De plus, dans certains quartiers, les acteurs éducateurs évoquent le fait d'une **sexualité pratiquée en groupe** de la part des garçons, et ce en dehors du territoire d'appartenance, et même bien au-delà de la ville :

*« Les garçons vont à la frontière espagnole voir les prostituées, à la Jonchera. Et quand ils en discutent, leurs copines en discutent avec eux. C'est ça qui m'a étonné. Les filles en discutent et sont totalement en accord avec cela, ça ne les dérange pas que leur copain le week-end s'en aillent là-bas... » (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

Mais cette sexualité de groupe peut parfois se transformer en une sexualité en groupe « déviante » pratiquée par l'ensemble des pairs et diffusée par la suite à d'autres :

*« Dans le cadre des expertises que je fais, l'acte sexuel qui est un viol n'est énoncé par la victime, la fille, comme tel que parce que l'acte est diffusé à d'autres sur les*

*portables ou autrement. Souvent, ce qui déclenche la plainte est le fait que cela soit diffusé, ainsi la fille devient victime. La distinction entre le viol et l'acte consenti n'est pas toujours nette, loin de là, ceci n'est pas clair pour les filles aujourd'hui. La limite du consentement est de plus en plus réduite, elles n'ont pas de désir pourtant. Les conduites sexuelles exhibées paraissent être des formes d'adaptation au groupe de pairs, comme si la fille qui ne l'avait pas fait se sentait dévalorisée. Auparavant, c'était avec une seule relation, maintenant on voit une multiplication des relations sexuelles par une même fille, des tournantes, il n'y a plus de fantasmes. La priorité est donc d'intervenir en lien avec la sexualité des adolescents ».* (Psychologue 8e).

**La question de la sexualité** à l'adolescence, plus que celle de la violence, apparaît comme une priorité pour les acteurs. C'est cette question qui se cache *in fine* derrière la thématique des relations de genre. Pour eux, il s'agit donc d'intervenir sur la sexualité pour réintroduire de la norme et travailler à l'ajustement entre virtualité et réalité des sujets, et par là développer la connaissance de l'autre sexe. De plus, les acteurs rencontrés relèvent une méconnaissance de l'autre sexe chez les adolescents qu'ils soient filles ou garçons.

*« Le travail qui se fait sur la thématique garçons-filles, c'est changer les représentations. On a le sentiment qu'ils ne connaissent pas l'autre sexe, donc il faut casser la dimension phantasmatique. Le sentiment que l'on a aussi, c'est qu'à travers nous, ils interrogent la norme, donc ils nous posent des questions : « Est-ce que telle pratique, c'est normal ? Est-ce que des femmes qui font ça, c'est courant ? ».* (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).

Mais parallèlement, qu'en est-il de la connaissance des acteurs de la fille et du garçon ? Quelles sont leurs représentations des relations de genre à l'adolescence de la part des adultes intervenants ? En quoi ces représentations influent-elles sur leurs pratiques ?

## **I.6. LA MONTEE DE VIOLENCE DE LA PART DES FILLES**

La plupart des acteurs parlent d'une **augmentation de la violence des filles**, mais ce constat presque général se vérifie-t-il sur le terrain ou varie-t-il selon les intervenants et les territoires ?

*« Il est arrivé que des filles frappent des garçons comme si toute la violence faite aux femmes depuis des siècles, elles la portaient aujourd'hui et la recrachaient. Certains garçons ont peur des groupes de filles. Parfois donc il s'agit de « racailleuses » qui surenchérisent. Le constat général est qu'elles se laissent de moins en moins faire. Le rapport filles-garçons s'inverse, les garçons craignent les filles. La force masculine n'est plus un acquit naturel. Mais la violence des filles se manifeste quand elles sont en groupe ».* (Animateur 2<sup>e</sup>).

La pensée qui se situe derrière ce constat est bien que, si à présent les filles deviennent aussi violentes que les garçons, c'est alors la société entière qui en quelque sorte vacille et n'établit plus de distinction de genre nécessaire à son « bon » fonctionnement. De plus, il est à noter que spontanément nos interlocuteurs hommes ont plus insisté que nos interlocutrices sur cette montée de la violence des filles.

*« C'est lié à l'observateur la montée de violence des filles, et c'est un point de vue discutable, qui relève de notre subjectivité. Selon les éducateurs, ces modes de violence*

*se seraient modifiés, voir on qualifie les filles de « plus violentes ». Mais sur mon territoire, je ne note pas de violence plus importante qu'auparavant. Effectivement les pratiques ont changé, donc la visibilité de cette violence est plus importante, encore faut-il définir de quelle violence on parle. On parle beaucoup des incivilités, est-ce que ça fait partie du registre de la violence ? » (Éducatrice 2e).*

Alors de quelle violence s'agit-il et en direction de qui s'exerce-t-elle ? Les interlocuteurs repèrent des regroupements de jeunes filles à proximité des collèges ou à l'intérieur des établissements (bagarres entre elles mais aussi en direction des garçons). Cependant, le 8ème arrondissement paraît échapper à ce constat de montée de violence féminine en groupe, mais non à celui d'une violence verbale grandissante.

Le premier degré de violence féminine constatée est donc celui de la violence verbale, se manifestant par un **excès de vulgarité**, apanage qui demeurerait jusqu'alors masculin.

*« On a beaucoup de filles à l'heure actuelle qui sont vulgaires de par leur comportement, notre génération n'a pas ses habitudes là. Il y a une forme de vulgarité dans les rapports filles-garçons où la fille n'hésite pas à parler de choses grasses et où le garçon se fournit et se nourrit de cette espèce de liberté que lui donne la fille, mais c'est pas pour ça qu'il va prendre les devant ». (Éducateur sportif 8e).*

Comment expliquer cette violence verbale féminine ? Y aurait-il une égalité de genre dans l'expression de la violence verbale, les filles devenant dans ce domaine l'égal des garçons ? Certains acteurs semblent penser que oui.

*« Aujourd'hui cela s'équilibre, certaines filles sont plus violentes, du coup la violence des garçons apparaît moins, elle est minimisée, elle choque moins. Même les garçons sont étonnés par la violence des filles. Mais ils parlent tous et toutes de la sexualité crûment ». (Association culturelle 13E).*

Ainsi, les filles auraient acquis une liberté plus grande dans l'expression de la violence verbale et dans l'expression de la sexualité, même elles en parleraient plus que les garçons. En miroir à cette violence verbale, les acteurs relèvent une masculinisation des filles qui se traduit dans la tenue **vestimentaire et le comportement en groupe**.

*« Il y a une partie des filles qui se radicalisent en se masculinisant par rapport à leur tenue vestimentaire, par rapport à leurs propos très vulgaires, très garçon, très violentes. Et, il y a des filles qui ont de multiples relations avec les garçons, mais aussi l'image qu'elles renvoient d'elles-mêmes avec des tenues très « légères », et le fait de se sentir désirer, que l'on s'intéresse à elles, elles sont « fragiles ». Mais les garçons véhiculent après une image de fille facile. Et cela se constate sur tous les quartiers. » (Éducateur 13e).*

Quand les acteurs femmes constatent également une montée de la violence chez les filles, elles la rapportent toujours à un niveau sociétal, la reliant à l'environnement urbain des adolescentes et à la précarité quotidienne. Mais cette violence quand elle est observée ne s'exerce pas de la même façon selon les sphères relationnelles.

*« Les jeunes filles peuvent être violentes avec leurs paires, d'autres garçons, leurs professeurs, mais par contre le petit ami, non. Par exemple, un professeur qui parle*

*vivement, elle pourra s'énerver, tandis que si son petit ami lui met des **claques, elle ne dira rien, parce que c'est un homme** ».* (Éducatrice 13<sup>e</sup>).

Ce qui paraît en augmentation est la violence entre filles et notamment l'apparition de bandes de filles dans certains quartiers. Quand les acteurs abordent la question de la violence *physique des filles, celle-ci semble se produire toujours dans le cadre d'un groupe. Cependant ce phénomène de violence féminine en bande reste ponctuel et très localisé.*

Pour ainsi dire, les faits de violence féminine marquent beaucoup plus les consciences des acteurs, ce qui ne signifie pas qu'ils soient en augmentation. Par contre, ce qui est constaté par tous est bien ce phénomène de masculinisation qui est expliqué comme une attitude de protection individuelle, familiale et sociale, en deux mot : une **stratégie de survie**.

*« On a de plus en plus de Caderas, elles sont obligées de se masculiniser, car si elles sont un peu ponponnettes, c'est-à-dire classiques, si elles assument leur féminité, ce sont de suite des « putes ». Elles sont violentes entre elles et violentes envers les garçons, elles ont un langage masculin aussi qui est très fleuri, mais pour survivre dans le quartier, elles n'ont pas vraiment le choix. Mais si on parle en termes d'individualité, si on les prend les unes après les autres, cela reste des jeunes filles avec des idées et des envies de jeunes filles, mais en groupes, elles ne peuvent pas se l'autoriser, ce n'est pas vraiment possible ».* (Animatrice de prévention 13<sup>e</sup>).

Ces deux pôles que sont la masculinisation et l'extravagance vestimentaire doivent être décryptés comme une tentative **d'affirmation de soi et de construction individuelle**, et ce d'autant plus dans des quartiers paupérisés. Et la masculinisation constatée se présenterait *in fine* comme **une neutralisation du genre**.

## **DEUXIEME PARTIE :**

# **LES REPRESENTATIONS SOCIALES ET LES PRATIQUES DES ACTEURS COMME ELEMENTS STRUCTURANT LA GESTION DES RELATIONS FILLES-GARÇONS**

Il apparaît deux niveaux distincts dans la construction des relations de genre correspondant à deux niveaux d'intervention possibles : **le niveau cognitif**, celui des représentations sociales (opinions, imaginaires, perceptions) et des connaissances informatives (biologie, anatomie) et, celui de **l'interaction** (expériences individuelles et collectives dans différents milieux). C'est donc sur ces deux niveaux que les structures qui accueillent un public adolescent agissent. Cependant, les professionnels mobilisent, durant leur travail auprès des adolescents, leurs propres représentations des rapports sociaux de genre sans toujours en être conscients. Et celles-ci ont pourtant un impact fort sur leurs pratiques et la manière dont ils gèrent les relations filles- garçons.

### **II. 1. LES REPRESENTATIONS SOCIALES DU GENRE ADOLESCENT DES PROFESSIONNELS**

Pour commencer, force est de constater que les relations filles-garçons sont **une problématique plus féminine** que masculine (un problème pour les filles plus que pour les garçons). En effet, lorsque l'on parle des « relations filles-garçons », les professionnels répondent spontanément sur le sujet des filles, et pour qu'ils parlent des garçons la relance est nécessaire. Ainsi, dans les discours et les représentations, s'il y a à intervenir, c'est d'abord largement auprès et au sujet des adolescentes et non des adolescents. Dans un certain sens, nous retrouvons ici l'image de la fille, et plus largement de la femme, comme victime.

Les tentatives de typologies esquissées par les acteurs sont plus riches et complexes quand il s'agit du féminin, comme s'il existait **beaucoup plus de figures adolescentes**, alors que l'adolescent est spontanément décrit comme monolithique. Mais face à ces figures féminines multiples, le garçon est encore celui qui possède une liberté plus large, presque totale, et peut l'exercer au quotidien quasiment sans entrave.

*« Quand les relations filles-garçons sont évoquées, c'est nous qui percevons qu'il s'agit de cela, les enfants ne le disent pas de cette façon, c'est nous qui analysons. Au point d'écoute de l'école du deuxième arrondissement, il y a toujours le même groupe de filles qui vient se plaindre d'un garçon leader et qui en plus est délégué de classe, il les tyrannise et ne fait pas son travail de délégué de classe comme elles l'imaginent. Ces filles en parlent tout le temps, on essaie ensemble de trouver des solutions dans la relation, pour rétablir la communication. Ce groupe de filles a peur des représailles de ce garçon, mais dans la cour d'école, car celui-ci rallie à lui d'autres garçons qui adoptent une attitude similaire. Ceci est donc parlé par les filles, mais c'est nous qui percevons qu'il s'agit de relations de genre, elles, eux, n'en n'ont pas conscience ». (Psychologue 8e).*

#### **II. 1. 1. LES FIGURES ADOLESCENTES**

A minima, nous pouvons établir **une typologie des adolescentes** construite à partir des entretiens réalisés avec les différents acteurs professionnels :

- La domiciliaire soumise aux traditions et à l'autorité masculine.
- La rebelle qui investit l'espace public et est violente en bande.
- L'émancipée qui est partie de son quartier et est en rupture avec sa fratrie et famille.

Cette typologie réduite n'est qu'une simple esquisse, car les acteurs ont du mal, sinon de la réticence, à catégoriser ce qu'ils estiment relever du singulier et de la rencontre humaine toujours renouvelée. À l'inverse de représentations caricaturales ou de portraits types, ce sont des profils et des rôles sociaux qui transparaissent.

*« Il y a plusieurs types. La première, c'est la fille qui reste à la maison, qui est aux ordres de maman, qui sert de substitut pour garder les petits, et qui sort pour aller à l'école et faire les courses. Puis, il y a le même type de fille, un peu enfermée à la maison, mais qui est rebelle et qui obtient ou s'octroie le droit de sortir mais entre filles. Elles vont en ville, ce qu'elles font une fois qu'elles sont rue Saint Ferréol, c'est un autre problème. Le 3eme type, ce sont des filles beaucoup plus modernes, qui ont décidé d'être indépendantes, qui ont décidé de prendre leur vie en main, en général elles sont plus âgées, et elles se sont « libérées » des contraintes que les Maghrébines ont sur les épaules. C'est plus chez les Maghrébines que chez les Comoriennes ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

La première typologie s'établit selon le degré d'émancipation de la fille, mais à cette donnée s'ajoute l'appartenance territoriale, comme le note un éducateur intervenant dans le 13eme arrondissement de Marseille :

*« Je ne crois pas qu'il y ait de caractéristiques particulières, et en plus tout dépend du territoire où elles habitent. Tout dépend du lieu de vie et par rapport à ce lieu de vie, il y a des constantes qui sont de l'ordre des représentations qu'ils ont de la famille, de la femme, et ce n'est pas la même chose selon les territoires ».*

Ainsi une typologie « juste » devrait de se fait tenir compte à la fois du **degré d'émancipation**, de l'**appartenance territoriale** et de l'**appartenance culturelle** des filles.

*« Il y a quelques années, j'ai accompagné un groupe de filles qui habitaient sur ces quartiers, qui sont aujourd'hui mères de famille. Elles étaient maghrébines et africaines, elles étaient sous l'emprise de la culture familiale, elles ont grandi avec ça, et à côté elles sont nées sur le territoire français. Elles étaient scolarisées comme les autres, elles faisaient le ménage à la maison, mais il fallait travailler comme les autres, s'opposer, avoir une vie « normale », et en grandissant la double culture a fait qu'elles ont été obligées de partir, de quitter la cité parce que c'était invivable. Elles sont arrivées à des extrêmes, la dépression, utiliser des moyens pour oublier. Pour certaines, elles ont gardé le contact car la famille a accepté le changement. D'autres ont été reniées et ne reviennent plus sur le quartier où elles ont vécu. Aujourd'hui, ces mamans qui ont eu cette double culture, quelle éducation elles peuvent apporter à leurs enfants et quels discours elles tiennent?... Elles ont été quelque part psychologiquement maltraitées ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Les représentations qu'ont les acteurs des filles ne se composent pas en catégories, mais se bâtissent autour du **registre émotionnel et psychologique**, registre qui semble dessiner un cœur commun du féminin adolescent. Les filles seraient plus que les garçons en souffrance,

sensibles, à l'écoute, en demande, ouvertes et dans l'échange, et ce sur l'ensemble des territoires retenus.

- **La souffrance féminine comme point commun :**

*« La plupart des jeunes filles que je reçois, leur point commun c'est leur souffrance. Après elles ont toute une particularité puisque chaque individu est singulier, mais c'est vraiment la souffrance multifactorielle, mais plus psychique, ce qui forcément va générer chez elles des modes de communication un peu violents » (Animatrice de prévention 13<sup>e</sup>).*

- **Les filles sont plus à l'écoute de leur sensibilité et de leurs émotions :**

*« C'est plus simple pour les filles aujourd'hui, car elles mettent beaucoup plus de mots sur les choses, sur leur émotion. Les garçons ne parlent pas d'eux, surtout en groupe, on ne parle pas de soi. Les filles ont plus de vocabulaire affectif que les garçons. Et pour les garçons, ils ont la confiance des parents, ils peuvent sortir à peu près comme ils veulent, et ont plus de rapports avec l'extérieur ».* (Animateur 2<sup>e</sup>).

- **Un féminin plus complexe et en demande :**

*« Nous effectuons le suivi de beaucoup plus de filles que de garçons, en grande majorité ce sont des filles que nous recevons, et les jeunes adultes victimes ne sont que des filles. Les filles sont plus ouvertes sur le fait d'émettre une demande d'aide et de comprendre l'aide proposée ».* (Psychologue 8e).

## II. 1. 2. DES GARÇONS SANS SENTIMENTS ET DANS L'IMMEDIATETE

Comme nous l'écrivions précédemment, pour les garçons, « c'est plus monolithique » selon les acteurs interrogés. Autrement dit, les garçons **n'exprimeraient pas leurs sentiments** et émotions, et se transmettraient entre eux le comportement à avoir avec les filles.

Si le garçon ne peut exprimer les sentiments qu'il porte en lui, par contre il exprime sa **violence**. De façon assez caricaturale cette fois-ci, l'on peut dire que les garçons portent en eux la violence, alors que les filles sont violentes quand elles sont en groupe.

Dans le premier cas, la violence est presque une essence masculine ; dans le second, elle est l'expression d'une adaptation féminine.

*« Les garçons s'embrouillent à l'intérieur du groupe lui-même. Par exemple lors d'une sortie nous étions deux animateurs avec le groupe de garçons dans un bus, nous étions serrés comme des poissons et devons traverser tout Marseille. Dans ce bus, deux hommes commencent à se battre, un des garçons lance : « Va niquer ta mort » à l'un des hommes. L'homme commence à se diriger vers le garçon, je lui mets une petite tape sur la tête en lui demandant de se calmer, car sinon nous aussi nous allons être contraints de nous battre pour rien. Le jeune pète un plomb comme s'il détenait une bombe intérieure. Il descend du bus et s'en prend aux bars alentour et veut vandaliser les terrasses. Alors je le menace de l'emmener de suite chez sa mère et de lui expliquer son comportement. Le jeune se calme automatiquement. Il s'agit d'une violence qu'ils portent en eux, et quand il la voit dehors, ils savent y répondre, comme si c'était leur*

*humus, ils savent attirer la violence et la recherche parfois. C'est une violence qu'ils ont du mal à neutraliser, sauf dans ce cas avec la menace du jugement de la mère. » (Animateur 2e).*

### II. 1. 3. QUE PEUT FAIRE UNE FILLE QUE NE PEUT FAIRE UN GARÇON, ET INVERSEMENT ?

Les différences entre filles et garçons s'estompent, notamment concernant les comportements violents, mais le **facteur culturel** semble encore fixer les inégalités et maintenir les discriminations.

*« Peut-être que la différence entre filles et garçons réside dans le fait que les filles ont beaucoup plus accès à l'affectif, au registre émotionnel, pour elles c'est plus simple. Après évidemment, il y a des facteurs culturels, par exemple les primo arrivants, qui font qu'une grande différence existe entre filles et garçons dans certaines familles. Beaucoup d'adolescents expriment leur souffrance par rapport au peu d'ouverture que la famille tolère. Et évidemment dans la religion musulmane il y a des différences, ce n'est pas un fantasme ni une représentation. Mais en dehors de cela, les relations filles-garçons se sont égalisées ». (Psychologue 8eme).*

À la question posée lors des entretiens : « Que peut faire une fille que ne peut faire un garçon ? », les réponses obtenues sont multiples et variées. Cependant quatre items dominent :

- La fille n'a pas le même degré de violence physique que le garçon.
- La fille n'a pas le même accès à l'espace public urbain que le garçon.
- La fille n'a donc pas la même liberté individuelle que le garçon.
- Même si la fille fait plus d'études que le garçon, elle n'obtient pas la même réussite sociale à niveau égal.

En somme, le garçon peut faire beaucoup plus de choses que la fille, mais cette dernière garde encore la priure de la séduction...

Par exemple, voici comment des éducateurs rencontrés lors d'un entretien collectif résument ce que la fille peut faire contrairement à un garçon :

*Educatrice 1 : Le ménage...*

*Educatrice 2 : Sur la base nautique, on se bat l'été pour que les garçons prennent le balai.*

*Éducateur 4 : Séduire... Et parfois c'est tellement fort, que cela induit des comportements où le garçon ne va pas être doux. Ça ne veut pas dire que le garçon est en attente d'être séduit, mais les filles vont le faire comme ça, on le voit bien au collège.*

*Éducateur 1 : Un garçon peut être davantage dans les réseaux que les filles.*

*Éducateur 3 : Il peut être dehors.*

*Éducateur 4 : C'est entendu qu'un garçon ne réussisse pas à l'école, alors qu'une fille si elle ne réussit pas... Quand on dit que les filles sont meilleures à l'école, c'est de cet ordre-là.*

*Éducatrice 1 : Oui, parce qu'une fille qui ne va pas à l'école, qui traîne, qui taille et ne rentre pas à la maison, c'est une crasseuse. Un garçon, c'est pas bien grave.*

*Éducatrice 3 : Elle ne rentre pas forcément pour étudier... Elle rentre pour faire le ménage, les courses, garder les frères et sœurs.*

*Éducateur 4 : C'est vrai, sur certains secteurs, si les filles n'étudient pas, c'est qu'elles font le ménage, les courses, elles aident maman, elles vont se marier, elles sont occupées. La différence est là, un garçon peut ne pas être occupé et dormir jusqu'à midi. Une fille non, elle doit être occupée, elle doit faire quelque chose ».*

#### **II. 1. 4. DES RELATIONS VARIANT SELON LA COMMUNAUTE D'ORIGINE DE LA FAMILLE**

La question de l'**origine culturelle** est très prégnante dans le discours des acteurs, elle est évoquée pour des populations avec lesquelles les travailleurs sociaux ne savent ou ne peuvent intervenir (population rom ou gitane, population comorienne). Les intervenants, et particulièrement les éducateurs de rue, travaillent à partir des groupes communautaires ; alors évidemment pour eux, les relations de genre varient selon les communautés.

*« Souvent, les Gitanes sont entre elles, les Comoriennes sont entre elles, les Algériennes ne vont pas trop se mélanger avec les Gitanes, on reste en communauté. En bref, c'est ce qui fait repère et qui rassure. Et cela joue beaucoup sur le comportement dans la relation au monde et dans la relation aux garçons. Par exemple, les Gitanes, on constate qu'elles parlent beaucoup mais qu'elles n'en font pas tant que ça. Elles ne sont pas trop dans des notions de violence, je trouve, moins que d'autres même les Comoriennes, elles sont assez soudées. Par exemple sur un certain collège, ce ne sont pas les Gitanes et les Comoriennes qui vont avoir des problèmes, ce sont les Algériennes, cette 2ème ou 3ème génération. En fonction des communautés, cette notion de violence n'est pas la même ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

Cette dimension culturelle est loin de rester à l'état de représentation, mais est opérante dans les pratiques éducatives. Dans les discours, elle se transforme en **appartenance communautaire** et fait surgir de façon constante la question du **religieux**, pour ne pas dire celle de l'islam, qui même si elle est sous-jacente est rarement énoncée comme telle : « *Ce n'est pas un fantasme ni une représentation l'aspect religieux, mais la vraie question est : pourquoi les adolescents s'accrochent autant au religieux ?*<sup>15</sup>

Alors que certains acteurs sont **gênés face à l'appartenance religieuse** et ne savent pas comment faire, d'autres **entrent en discussion** avec les adolescents, et parfois les familles.

*« Un grand pourcentage est lié au religieux ; un autre pourcentage est dû au contexte global d'agression dans le monde urbain ; et un petit pourcentage est dû aux expériences des gens en tant que victimes de la précarité qui ne veulent pas que leurs enfants subissent les mêmes choses. On veut bien faire en réduisant le champ d'action de la fille. C'est l'ordre moral le premier point en croyant que filles et garçons, ce n'est pas pareil ». (Animateur 2<sup>e</sup>).*

D'autres intervenants contextualisent l'appartenance religieuse et y lisent de multiples significations en la reliant au déclin des valeurs sociétales.

*« La prégnance religieuse, il y a une augmentation sur l'ensemble des religions et il faut le relier au déclin des valeurs, car il faut être relié, si ce n'est plus les uns autres, ça va être à Dieu. Je mets toujours en parallèle cette question du religieux avec nos dysfonctionnements d'intégration dans la sphère économique. Les jeunes et surtout les*

---

<sup>15</sup> Extrait d'entretien avec une psychologue 8ème arrondissement de Marseille.

*plus jeunes ont besoin d'identification et de reconnaissance, si la société ne nous reconnaît pas, notre communauté nous reconnaît. On a laissé la place à cela, l'éducation populaire a reculé, les centres sociaux sont dans un tel état. Alors, on se regroupe et on montre qu'on est une communauté et qu'on existe à travers elle ».* (Éducatrice 2e).

## II. 2. LES MODALITES AGISSANT SUR LES REPRESENTATIONS SOCIALES ET LES PRATIQUES DES ACTEURS

Le champ des professionnels de l'adolescence est marqué par les différences de formation et de qualifications. Les conditions d'exercice de ces professions et les compétences requises influent sur la place qu'occupent les relations filles-garçons et la manière de gérer ces relations. Il existe un lien entre le mode de gestion de ces relations et d'intervention sur ces relations et les finalités du territoire professionnel que les personnes et leur structure souhaitent occuper ; d'où l'impact de la formation et de la position des professionnels dans la structure. Analysons de plus près les modalités qui influent sur ces représentations et ces modes de gestion des relations de genre au sein des structures.

Pour commencer, il est à remarquer des particularités selon le **lieu d'implantation de la structure** dans laquelle travaillent les professionnels interrogés.

Ainsi, ceux du 8<sup>ème</sup> arrondissement considèrent que les adolescents entretiennent des rapports égalitaires et des relations sereines entre sexe ; tandis que ceux exerçant dans le 13<sup>ème</sup> perçoivent plus fortement les rapports conflictuels et inégaux entre genre.

### 19. Pensez-vous que les adolescent-e-s aujourd'hui ? / 29. Le territoire d'implantation de la structure

Tableau : % Colonnes. Khi2=4,28 ddl=12 p=0,977 (Val. théoriques < 5 = 18)

	2ème	8ème	13ème	Total
Entretiennent des rapports égalitaire entre filles et garçons		25,0		4,4
Entretiennent des rapports de force entre fille et garçons	31,3		28,6	24,4
Entretiennent des rapports inégaux entre filles et garçons	18,8	12,5	23,8	20,0
Ont des représentations stéréotypées des rôles de l'homme et de la femme	37,5	37,5	28,6	33,3
N'ont pas de représentations stéréotypées des rôles de l'homme et de la femme				
Ont des relations filles/garçons sereines		12,5		2,2
Ont des relations filles/garçons conflictuelles	12,5	12,5	19,0	15,6
Total	100,0	100,0	100,0	100,0

*« Les situations sont très différentes d'un quartier à l'autre, elles sont similaires à l'intérieur d'un quartier, c'est-à-dire que le comportement des filles et des garçons*

*« dans une cité est le même. Mais d'une cité à l'autre, c'est très différent, et je ne sais l'expliquer ». (Éducatrice 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Un deuxième facteur influençant la perception des rapports entre sexes tient à **la formation** du professionnel. Chacun son parcours et ses idées, chacun ses outils pour favoriser la mixité ; un éducateur sportif va utiliser le support sport pour travailler la mixité en groupe, un acteur culturel mettra en place des ateliers mixtes, un éducateur spécialisé insistera sur la relation individuelle et l'accompagnement éducatif, et développera un contact avec les familles. Une animatrice travaillera sur la gestion quotidienne d'un groupe d'adolescents déjà constitué en s'axant sur la régulation des conflits et en s'impliquant dans le quartier, une psychologue insistera sur l'écoute et le suivi psychique en lien avec l'histoire personnelle de l'adolescent.

Un troisième facteur est **l'âge** du professionnel. Alors qu'une proximité d'âge avec les adolescents peut faciliter la gestion quotidienne par l'instauration d'une sorte de complicité, l'ancienneté dans le métier et la maturité permettent par ailleurs d'établir une relation individuelle sécurisante où l'image du père ou de la mère joue un rôle prépondérant.

*« J'ai été victime, entre induit et victime, par rapport aux activités proposées, aux mots appropriés. Quand j'ai commencé, j'étais très jeune, il y avait une peur de différence, et donc des rapports de séduction, qui questionne la posture professionnelle. Après, j'étais un parent ou un grand frère. Il y avait une réticence ou une crainte des filles pour parler de la sexualité, de la contraception. Avec l'âge, ça a diminué. C'est important la mixité dans les équipes éducatives, pour que le garçon et la fille puissent interpeller l'un ou l'autre. Quand j'étais éducateur, c'était plutôt un rapport de force avec les garçons » (Educateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Les représentations des professionnels évoluent enfin en fonction du **genre du professionnel**. Les femmes perçoivent, plus fortement que les hommes, les rapports de force et d'inégalité entre adolescents de sexe différent. Seuls les hommes considèrent qu'ils entretiennent aussi des relations égalitaires et sereines.

### 19. Pensez-vous que les adolescent-e-s aujourd'hui ? / 36. Votre sexe ?

Tableau : % Colonnes. Khi2=0,413 ddl=6 p=0,998 (Val. théoriques < 5 = 11)

	Femme	Homme	Total
Entretiennent des rapports égalitaire entre filles et garçons		7,4	4,8
Entretiennent des rapports de force entre fille et garçons	26,7	22,2	23,8
Entretiennent des rapports inégaux entre filles et garçons	26,7	18,5	21,4
Ont des représentations stéréotypées des rôles de l'homme et de la femme	33,3	29,6	31,0
N'ont pas de représentations stéréotypées des rôles de l'homme et de la femme			
Ont des relations filles/garçons sereines		3,7	2,4
Ont des relations filles/garçons conflictuelles	13,3	18,5	16,7
Total	100,0	100,0	100,0

Les femmes sont plus concernées par la problématique du genre et semblent plus enclines à la travailler. De plus, elles rencontrent moins de difficultés dans la relation éducative. Elles ont plus accès à un public féminin et peuvent travailler spécifiquement cette question, alors que les hommes le font peu.

À la question « Pensez-vous avoir une relation éducative différente avec une fille et avec un garçon ? », les hommes répondent plus facilement oui, et évoquent l'entrave de la séduction dans une relation avec une fille, alors que les femmes ne l'évoquent que très rarement avec un garçon. Ils mentionnent aussi certaines difficultés pour aborder le thème de la sexualité avec les filles. Avec le garçon, c'est souvent le rapport de force qui est mis en avant. Les professionnels hommes restent dans l'ensemble persuadés qu'il est « *plus facile pour une éducatrice de toucher les filles que pour un éducateur* », et ce dans les trois secteurs d'étude retenus comme le montrent les extraits d'entretiens suivant :

*« Il y a une petite différence, je peux parler facilement avec un jeune homme, plaisanter, sans crainte que mes propos soient mal compris, je peux discuter sans peser tous mes mots, alors qu'avec une jeune fille, il faut faire attention... C'est plus facile en étant un mec avec un jeune homme, ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas possible avec une jeune fille ». (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

*« Avec les collègues éducateurs, l'on pense qu'avec les filles, le travail est plus compliqué. Les garçons respectent les objectifs et ce que l'on met en place. Les filles, c'est plus compliqué, car peut-être inconsciemment, il y a ce rapport à la mère, ce rapport de compétition. Souvent, mes collègues me renvoient que j'ai une image maternante. Je suis enveloppante. Je trouve, que pour ces jeunes-là, ce n'est pas mal, car ils souffrent de manque d'amour, ils sont dans cette quête d'amour. Donc, fille ou garçon, pour moi, c'est le même positionnement ». (Éducatrice 2e).*

*« J'ai beaucoup de mal à aborder le sujet de l'image de la femme ou des représentations, l'éducatrice qui est avec moi le fait bien, parce que je suis un homme et qu'il y a une représentation dans la tête des filles sur l'homme, le père, le mâle dans les deux sens du terme. Il faut vraiment être très introduit dans les familles pour aborder certains sujets propres aux filles ». (Éducateur 8e)*

Nous voyons que derrière la gestion des relations filles-garçons à l'adolescence, surgissent de nouveau les **archétypes du féminin et du masculin**, et plus encore l'image de la mère et celle du père comme référent émotionnel et éducatif. Ici, se pose la question du transfert, question inhérente à la pratique éducative en direction d'adolescents. L'intervenant, l'intervenante a toujours à faire dans et avec ce jeu de projections internes et externes, et doit l'identifier et le prendre en compte dans l'exercice de sa pratique qu'il s'en serve comme support facilitant la relation ou non.

Au regard de l'ensemble des difficultés évoquées par les acteurs en présence pour vivre et gérer au mieux les relations de genre à l'adolescence, nous allons dans le chapitre suivant aborder **les moyens et les marges de manœuvre** utilisés par les professionnels, et aussi préconiser des outils pouvant améliorer la gestion de ces relations.

## TROISIEME PARTIE : LES OUTILS MOBILISES PAR LES ACTEURS

Dans la perspective de préconiser des **outils utiles à l'amélioration de la gestion des relations de genre** par les professionnels, nous commencerons par décrire la manière dont ils pallient aux difficultés rencontrées afin de mutualiser dans un premier temps les différentes expériences recueillies. Il est d'ailleurs important de noter que ce partage d'expérience est prôné par les acteurs eux-mêmes. En effet, les professionnels nous ont largement fait part de l'intérêt, voire du besoin, de connaître les pratiques menées dans les autres structures et les outils qui y sont développés.

Face aux difficultés qu'ils rencontrent et dans l'objectif d'accompagner au mieux les relations entre les filles et les garçons à l'adolescence, ces professionnels ont développé divers outils allant de la mise en place d'activités spécifiques basées sur le principe de mixité, à l'installation durable d'une relation de confiance où peut s'enclencher la parole, jusqu'à la mise en place de groupes de paroles accueillant les filles et les garçons, mais aussi les adultes les entourant.

### III. 1. IMPOSER LA MIXITE DANS TOUTES LES ACTIVITES ET SURTOUT LORS DES SORTIES

*« Une éducatrice a ouvert une ligne de conduite, elle a imposé la mixité, et au bout, la présence des filles apaise les tensions. Elles s'imposent aussi par leur capacité et mettent en avant d'autres qualités que le rapport physique, et cela permet aux garçons de réfléchir ». (Educateur 13<sup>e</sup>).*

**Imposer la mixité filles-garçons dans les activités** est le premier moyen que les acteurs mettent en avant. Mais cette imposition souple et de longue durée doit être travaillée en lien avec le réseau associatif présent sur un territoire ou un quartier. En effet, pour qu'il y ait mixité, il est nécessaire que les filles fréquentent les structures ! Pour beaucoup, il s'agit donc aujourd'hui de penser les projets en amont et en fonction de la thématique de genre.

Une fois les filles présentes, rappelons que les adolescents eux-mêmes ont une préférence pour les activités mixtes. Cependant, certaines activités leur apparaissent trop sexuées pour être menées par les deux genres. C'est pourquoi le second moyen évoqué est celui de **développer des activités qui par nature sont mixtes**. Il s'agit donc de mettre en place des activités génériques sans identification fille ou garçon, sans connotation de genre, car sinon le support ou la nature du projet induit de fait une participation à dominante masculine ou féminine.

*« La mixité est naturelle sur certaines activités, mais pas sur la danse et l'équitation où on est à 80% de filles. Moto Quade, c'est l'inverse, 80% masculin. Par exemple cette année, on essaie de mixer cheval et cirque, ce qui amène un peu plus de garçons. Sur les autres activités, multisports ou ski, on est quasi à 50 50% ». (Educateur sportif 8e).*

Aujourd'hui encore, **l'activité sportive** demeure le support privilégié pour travailler les relations filles-garçons et la mixité en groupe.

*« L'activité sportive impose des capacités et des compétences, ou des gamins qui sont suffisamment intelligents pour comprendre les règles et réagir de suite, ou bien d'aller vers le geste juste qui va faire qu'ils sont en réussite ou en échec. Chez les garçons et chez les filles, ça ne va pas être la même chose, mais lorsque l'on travaille sur un groupe, il est évident qu'il va y avoir une entraide. Un exemple simple, on fait une randonnée pédestre qui dure 7 heures avec une montée à 2 220 mètres, à un moment donné le garçon va se trouver confronté à « tu peux me porter mon sac », et ce n'est même pas ça, il va bien voir que comme on est en groupe, il va falloir s'entraider. Et les charges étant identiques pour tous, puisqu'on travaille sur l'égalité, automatiquement il va y avoir un échange, un partage, il va y avoir des communications entre eux et des relations vont s'instaurer de complémentarité, d'amitié etc. Après il y a des pratiques sociales qui sont plus garçon que fille, quand on va partir au VTT, il y a la majorité des garçons qui sont au moins montés sur un vélo très tôt et qui sont capables de monter sur un trottoir et d'en descendre, donc il va y avoir obligatoirement une différence entre les garçons et les filles. Si l'on veut mener l'activité en groupe, il faut que le garçon fasse attention à la fille, et que la fille essaie d'aller au niveau du garçon simplement pour arriver à fonctionner ensemble. Sur des activités comme le tir au pistolet ou le tir à l'arc qui ne nécessitent pas un effort physique intense et une expérience vécue, ou l'escalade, ils sont à égalité au départ. Ils vont tous se retrouver à avoir une pratique et des résultats similaires, voir les filles, plus de concentration sur le tir, alors plus de résultats. Et là, le garçon va se tourner vers la fille en la respectant de façon systématique ». (Éducateur sportif 8eme).*

Les activités mixtes permettent aux adolescents d'améliorer leur connaissance de l'Autre sexe, d'évaluer ses capacités, de les confronter (altérité, complémentarité), de s'entraider et de se respecter. Elles leur rappellent ainsi que les rapports de réciprocité sont des situations sociales de rapport à l'Autre, à la différence, à l'altérité ; et que ces situations sociales sont des moments dans lesquels notre « face » est en jeu. Elles font noter aux adolescents que dans le cours de l'action, l'individu doit prendre la mesure des situations dans lesquelles il s'implique. Et c'est justement parce qu'il s'implique au cours des activités mixtes qu'il se construit en tant qu'**individu sexué** et doit **gérer cette différence** de manière la plus juste possible. Les adolescents expérimentent ainsi leur rapport à l'Autre (à la différence), développent les uns et les autres des moyens pertinents pour entrer en relation avec l'autre et pour se définir en référence à ce dernier.

Outre la randonnée, l'escalade, le tir à l'arc ou au pistolet qui ont été cités comme étant des activités où le mélange des genres est bénéfique aux adolescents, retenons quelques exemples d'activités mixtes qui reviennent comme des activités phares au cours des entretiens avec les acteurs, des activités idéales où garçons et filles se mélangent de façon quasi « naturelle ».

- **Le Roller** : *« On a une expérience de roller où on ne s'occupe pas de sexe mais d'âge et cela fonctionne. Mais c'est aussi des jeunes qui se connaissent du collège. Le fait d'avoir installé l'activité d'abord, après est rentré dedans qui a voulu y entrer. La mixité, c'est peut-être simplement en passant par ce biais, sans dire : « on va faire une sortie avec eux... » (Éducateur 13<sup>e</sup>).*
- **Le Babington** : *« Le Babington est un sport mixte. On a plusieurs équipes en départemental et en régional, et ce sont des équipes composées de filles et de garçons. On ne trouve pas d'équipe unisexe. Le public adolescent vient des deux collèges, on s'appuie sur l'association sportive scolaire qui possède une section Babington, et il y*

*a des classes spécifiques Babington sur ces deux collèges. On n'a pas le souci d'une activité plutôt portée par les garçons ou par les filles, avec une demande qui serait de ne pas se mélanger, non, cela se fait tout naturellement. Ils ont connaissance de l'activité très tôt, par le biais du centre de loisirs, et on a fait connaître l'activité auprès des écoles primaires. Ils n'arrivent pas sur le terrain avec des a priori, ce qui parfois est le cas pour beaucoup de personnes car on a encore cette connotation de sport de plage ou sport de filles (...) Ce n'est pas problématique, car déjà très tôt, même sans parler d'équipes mixtes, dans nos entraînements et initiations, les garçons et les filles sont d'entrée mélangés. Par exemple, ce qu'on appelle les « rondes italiennes » où vous avez deux lignes de chaque côté du terrain qui sont composées de filles et de garçons ; ou des montées et descentes, où sur 6 terrains les gagnants montent quel que soit leur sexe. Cela se classifie donc par niveaux et âges, et non par sexe.». (Éducateur sportif, 13<sup>e</sup>).*

- **La danse Hip-Hop** : en 2007-2008, des filles se sont inscrites à l'atelier de danse hip-hop d'une association culturelle et artistique située sur le secteur de Malpassé dans le 13<sup>eme</sup> arrondissement. Cet atelier est animé par une femme. La raison donnée par le directeur artistique de la présence des filles est l'engouement actuel pour la danse de « rue » ou la culture urbaine. Selon lui, les filles sont attirées par cette gestuelle particulière. De plus, l'enseignante pratique un hip-hop debout, et non pas juste au sol, ce qui est aussi une raison de la présence des filles. Les garçons étaient au départ sceptiques face à l'enseignante femme, mais au fur et à mesure, le scepticisme s'est effacé. Le recrutement d'une enseignante a été un choix voulu de l'association en vue de développer la mixité au sein de l'équipe. Mais c'est la danse indienne qui a permis que les filles fréquentent les autres ateliers et activités de l'association, ainsi que les groupes se côtoient et s'intègrent.
- **Les arts martiaux** : rappelons ici que les adolescents évoquaient de leur côté (Chapitre I) les arts martiaux comme composant un sport mixte par excellence.

### III. 2. LA PAROLE

En dehors du choix d'activités mixtes en groupe, un moyen plus abstrait et moins palpable est mis en avant : **parler avec l'adolescent**. La parole dans la relation individuelle est l'outil privilégié par l'ensemble des acteurs. La problématique du genre est alors principalement travaillée dans des **temps individuels**, et non en groupe, car la majorité des acteurs pense qu'il ne s'agit pas de la même parole quand les adolescents sont en groupe ou seuls en entretien.

#### III. 2. 1 DANS LA RELATION INDIVIDUELLE

*« Je pense que la discussion est l'outil principal, même si cela paraît facile, car dans l'individuel, on arrive à faire passer des choses que l'on n'arrive pas à faire passer en groupe. Sur la cité E., il serait très difficile de faire des activités mixtes, je pense que les filles ne viendraient pas, elles seraient mal à l'aise. Et les garçons ont un comportement avec les filles qui est infecte, elles se font insulter ». (Éducatrice 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Ainsi, la prise de conscience de l'adolescent et l'évolution de ses représentations sur l'autre sexe se feraient essentiellement dans la **relation duale** avec l'animateur, l'éducateur, l'intervenant. Autrement dit, dans une dimension individuelle construite autour d'une relation

de confiance. Selon les acteurs, cette relation individuelle de confiance devrait s'enclencher dès la préadolescence. Ce souhait rejoint le fait que les interventions éducatives, et surtout les suivis, se font de plus en plus tôt. Il s'agit en effet de prévenir avant l'adolescence et donc de construire une relation éducative durable, et ce à partir du primaire afin de fidéliser les adolescents et particulièrement les adolescentes qui sont moins présentes dans les structures et lors des activités.

*« Elles viennent dans notre structure, parce qu'elles ont commencé à 10 12 ans, elles sont passées par le secteur préadolescents avec des responsabilités comme la cuisine, l'accueil, le matériel pour les sorties. C'est elles qui souvent font l'appel, qui prennent les participations journalières. Mais elles ne peuvent pas rester éternellement, elles vont dans d'autres horizons ». (Animateur 2e).*

### III. 2. 2 LA PAROLE EN COLLECTIF

Quand un travail est effectué au niveau collectif, **la dimension temporelle est indissociable de la relation de confiance et de la libération de la parole**. Il s'agit donc de travailler avec le même groupe de filles ou de garçons, et ce sur des temps repérés et répétés.

Au-delà de la relation éducative duale, l'écoute et la discussion apparaissent comme des fondamentaux convoqués lors des activités et ateliers. Selon des intervenants culturels et artistiques, les **ateliers de création** sont des outils pédagogiques intéressants pour travailler la mixité. Le plus souvent les jeunes y viennent d'eux-mêmes, ils ont le désir de pratiquer et ne sont pas obligés par les parents ou une quelconque institution. Au cours des ateliers, l'écoute est un outil essentiel. En même temps qu'il s'agit de cadrer avec la parole, il s'agit que les jeunes soient **à l'écoute d'eux-mêmes**.

L'expérience de l'association Tilt située dans le deuxième arrondissement de Marseille, confirme que la parole peut circuler sous forme de débat dans des groupes mixtes à partir de supports culturels, ici **le cinéma et le documentaire**, et sur de sujets d'actualité qui touchent et interrogent les adolescents. La responsable de l'association a ainsi relaté plusieurs expériences lors d'un atelier de projection et de programmation réalisé avec une classe de 3<sup>ème</sup> d'insertion du 2<sup>ème</sup> arrondissement marseillais. À partir de la projection d'un film où une jeune fille fugue, car elle n'a pas envie de se marier, plusieurs filles présentes dans la classe, qui elles aussi avaient déjà fugué, ont exprimé leur désir de ne pas se marier puisque cela signait pour elles la fin de leur liberté. D'après l'animatrice de l'atelier, ces adolescentes veulent profiter avant de se « caser ».

A l'issue d'un autre film, montrant une scène dans laquelle une fille refuse de céder au garçon, qui est son amoureux depuis un an, les adolescents ont réfléchi et discuté autour du thème du consentement.

Enfin, le dernier exemple porte sur un film dont le sujet est une fille téléphonant depuis chez elle à des garçons qui tour à tour sont dans une cabine téléphonique. Elle les invite à la rejoindre sans pourtant sortir les rencontrer de visu, mais les observe de la fenêtre de son appartement. Le jeu se déroule ainsi jusqu'à ce qu'un garçon lui dise que cela ne l'intéresse pas et qu'elle tombe justement amoureuse de lui. Les garçons de la classe ont trouvé « normale et juste » l'attitude du garçon et « bien » que cela soit lui que la fille choisisse du fait qui la respecte. Ces visionnages ont un impact sur les représentations sociales de genre. La projection de film est donc l'occasion d'un travail sur ces représentations.

Lors des commentaires et impressions échangés au sujet des films, les adolescents ont pu exprimer les représentations du féminin et du masculin qu'ils mobilisent dans leurs pratiques sociales. Ainsi, des clichés à propos des genres apparaissent, sont identifiés et mis en perspective par les professionnels encadrant. C'est une activité qui permet de relativiser le normal et l'anormal. Les stéréotypes peuvent alors être discutés, déconstruits, expliqués et les représentations du féminin et du masculin évoluer. Encore faut-il que le professionnel soit compétent pour répondre aux questionnements des adolescents et réajuster les représentations.

### **III. 3. TRAVAILLER A TOUS LES NIVEAUX DU CERCLE DE RELATIONS ENTOURANT LES ADOLESCENTS EN INSTAURANT DES GROUPES DE PAROLE**

Pour la majorité des acteurs interrogés, ce qui apparaît comme une priorité absolue dans les relations adolescentes est le travail sur **la parentalité**. Celui-ci semble être une véritable urgence, du moins dans les discours.

*« Les groupes de paroles sont nés parce qu'il y a eu des demandes individuelles ou des passages à l'acte de certains enfants au sein du collège ou sur le quartier. Les éducateurs s'en sont saisis, on est parti de ce qu'on a repéré, ou des demandes de certains enfants qui en souffrent, ils vivent et subissent des actes récurrents de violence venant de filles ou de garçons ». (Éducatrice 8e).*

Il s'agit donc de constituer, d'animer et de pérenniser des groupes de paroles portant sur les relations filles-garçons avec des groupes non mixtes avant de pouvoir les croiser, mais aussi portant sur les relations parents-enfants, et enfin sur les relations filles-mères. La réflexion autour de la mise en place de groupes de paroles se décline en plusieurs objectifs et aborde des thématiques spécifiques, comme :

#### **- Travailler les relations filles-garçons avec des groupes non-mixtes :**

*« On peut travailler les relations filles-garçons avec des groupes non-mixtes, juste avec les garçons. Comme disent les éducateurs, sur les quartiers, pour le moment, la mixité ne peut pas se faire, donc c'est un travail en amont ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

#### **- Avec les filles, travailler l'image de soi et les représentations du corps :**

*« Sur l'un des secteurs, avec la population gitane on travaille toute l'année avec un groupe de filles. On a utilisé une association en relais nature qui est un outil pour aborder d'autres thèmes. Là, on a été surpris par les provocations des filles de 12 à 14 ans. Sinon, ce sont les 14-16 ans qui en font 20 par le maquillage et les habits un peu trop sexy. Ce qui nous inquiète, c'est que ces jeunes filles n'ont pas du tout conscience de ce qu'elles représentent. Et les mères sont inquiètes aussi. Elles ne laissent pas les filles sortir, car elles savent qu'il y a une route à côté avec beaucoup de passages et de voitures avec des majeurs qui s'arrêtent. Ce que l'on souhaite faire l'année prochaine, c'est étendre ce travail avec ce groupe de filles sur d'autres secteurs, afin d'avoir un groupe plus conséquent et de faire un travail sur l'image de soi ». (Éducatrice 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup> ).*

#### **- Travailler le lien avec les familles, expliquer, informer :**

*« Certaines mères dans le quartier ne voulaient pas que leurs filles se mélangent à des*

*garçons, donc on essaie d'aménager des heures. On a créé des créneaux sur le mercredi pour les parents et les enfants, et l'on règle les choses au cas par cas. Lorsqu'on fait des tournois à l'extérieur avec un hébergement, on discute avec les familles et on leur explique l'organisation, que tout est mixte, donc on arrive à désamorcer des questionnements ou d'éventuelles problématiques. On informe sur l'activité et les déplacements ». (Éducateur sportif 13<sup>e</sup>).*

**- Reconstruire des repères au niveau parental :**

*« Il y a fondamentalement un manque de repères. Quelle place on donne aux parents dans une société comme la nôtre ? Jusqu'où on va accompagner et soutenir ces enfants, adolescents et jeunes parents ? Comment on va reconstruire des repères dans notre société, une place aux parents, même si notre société évolue... » (Éducateur 13<sup>e</sup>).*

**- Travailler la relation fille-mère :**

*« Je ne sais pas si les relations filles-garçons se parlent avec les mères. Les mères ne l'expriment pas comme une inquiétude, mais comme une punition : « tu n'iras pas là », mais elles n'expliquent pas. La parole n'est pas vraiment installée sur cette problématique. Mais c'est vrai que cela pourrait apaiser en remettant le dialogue entre mères et filles ». (Éducatrice 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

**- Offrir aux adolescents un discours sur le genre cohérent :**

Ce qui est dénoncé par les acteurs rencontrés est le fait que les intervenants ne tiennent pas tous le même discours sur la mixité et l'égalité des sexes auprès des adolescents, ainsi des discordances peuvent apparaître. D'après les professionnels, les adolescents subissent alors des injonctions paradoxales de la part des adultes les entourant, qui peuvent être perturbatrices.

*« J'aimerais qu'il y ait un discours clair pour tout le monde. Les garçons et les filles, d'accord ce n'est pas pareil, on a tous compris, mais ils ont les mêmes droits. On ne peut pas dire « égaux » car, pour les gens cela gomme tout, peut-être « équivalent », « qui ont la même valeur », mais qui ne sont pas égaux ». (Éducateur 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Afin d'aboutir à un discours cohérent, les professionnels souhaiteraient travailler en partenariat avec les autres structures accueillant des adolescents, et l'ensemble des adultes entourant ces adolescents.

*« Cela fait deux ans que nous avons commencé les groupes de paroles, mais c'est un travail à long terme, en s'associant avec le collègue et les familles, car on a des remontées de parents, de mères. L'ensemble des adultes qui font partie de la communauté éducative doit travailler ensemble et tenir un discours d'adultes qui soit le même dans tous les lieux ». (Éducatrice 8e).*

Créer un **réseau d'adultes** responsables, favoriser la rencontre de ces différents adultes et multiplier les échanges au sujet de leurs représentations du genre et de leurs pratiques permettrait non pas d'aboutir à un discours unique comme les professionnels semblent le

souhaiter, mais à la verbalisation de points de vue différents qui se présenteraient comme des possibles, différents modèles parmi lesquels l'adolescent construit ses propres représentations et élabore ses propres choix.

Au delà de ce réseau d'adultes responsables à mettre en place, certains estiment avoir **besoin d'information**, voire de **formation**, dispensée **par des spécialistes de l'adolescence et du genre** en particulier. À l'heure actuelle, sur chaque territoire retenu pour l'étude, des partenariats existent avec des associations extérieures mais celles-ci interviennent principalement dans le domaine de la santé telles Image Santé, le CODES, le Planning familial, certaines écoles d'infirmières. Des acteurs souhaiteraient élargir les interventions à d'autres domaines.

*« Comme partenaire, on avait rencontré une association de socio-esthéticienne. On avait aussi un petit stage avec le Codès, ils sont sur la santé et l'équilibre alimentaire, et ce n'est pas réellement cela que l'on voulait toucher, c'était trop tôt. L'on voulait déjà passer par l'image, le paraître, accepter ce que l'on véhicule et surtout prendre conscience des conséquences. J'essaierai peut-être de faire intervenir une psychologue pour animer des groupes de paroles. On le fait à notre échelle avec l'écoute qu'on peut leur donner, mais on se trouve parfois limité, et avec le risque de dire des choses sans trop être conscient de ce que cela va provoquer... » (Éducatrice 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>).*

Dans leur globalité, les acteurs interrogés souhaitent pouvoir pérenniser ou activer des interventions sur **les représentations de genre**, même et surtout si eux-mêmes n'interviennent pas sur cette thématique.

*« Dans un collège du 13<sup>e</sup>, il y a eu des actions faites sur les relations filles-garçons, avec une association sur les droits de la femme. Les représentations sur les métiers n'ont pas bougé. Les filles sont des infirmières et les garçons sont des maçons. Alors qu'une infirmière lève régulièrement plus de 40 kg. Je pense que ce genre d'intervention doit être récurrente, comme on fait de la prévention sida, c'est quelque chose qu'il faut dire et redire». (Éducatrice 13<sup>e</sup>).*

## CONCLUSION

Afin de conclure ce deuxième cahier consacré aux acteurs, à leurs pratiques et leurs représentations des relations filles-garçons, nous reprenons ici, telle une synthèse, les points essentiels abordés :

- La thématique des relations filles-garçons s'inscrit dans la problématique plus générale de l'adolescence définie comme moment de crise et de recherche identitaire.
- Les relations filles-garçons ne peuvent être étudiées séparément d'autres rapports sociaux. Elles dépendent du réseau relationnel propre à chaque individu (parents, pairs, amis, intervenants divers). Elles sont le résultat des liens que les adolescents entretiennent avec la sphère des adultes.
- Les acteurs interrogés évoquent des causes macro-sociales pour expliquer les difficultés rencontrées avec les adolescents dans leurs pratiques, soit : une banalisation grandissante de la pornographie ; une régression du statut et de l'image de la femme ; une prégnance du religieux et ce spécifiquement dans les quartiers dits « difficiles » ; un recul de la laïcité ; une superposition des codes culturels ; des familles recomposées et monoparentales ; une absence du père ; une précarité grandissante et une ségrégation urbaine non régulée ; une évolution vers une société du paraître et du bien matériel, enfin une déréalisation du réel...
- Les adolescents sont sans cesse pris en des injonctions contradictoires qui sont au cœur de la problématique des relations filles-garçons.
- Pour les acteurs rencontrés, il s'agit de travailler sur ou à partir de la mixité, et non d'intervenir directement sur la qualité des relations entretenues entre filles et garçons. La mixité opère telle une notion pratique dans les esprits, elle fonctionne comme une commande institutionnelle et indique un idéal éducatif
- Pour les structures où les relations filles-garçons ne posent pas de problème et n'apparaissent donc pas comme un domaine prioritaire, les acteurs précisent que dans leur pratique, ils ne devancent pas la demande des adolescents, et que si nul problème n'est repéré, ils ne mettent pas d'actions spécifiques en place.
- Trois postures se distinguent dans la gestion et la prise en compte de la mixité : La mixité est un objectif « naturel » pour les acteurs, mais aucune action spécifique n'est proposée ; La mixité est travaillée de façon ponctuelle et en résonance avec chaque territoire ; La mixité est une priorité et un travail spécifique est engagé.
- Une grande différence s'observe entre relations de genre dans l'espace public, soit l'espace urbain quotidien, et les relations de genre dans des lieux ou des temps où la mixité est un principe préexistant et/ou imposé.
- Les quartiers « difficiles », autrement nommés « cités », sont décrits par les acteurs comme des territoires où s'exerce un contrôle social fort, et où se constate une quasi-absence des filles dans l'espace public.
- Pour certains acteurs, c'est le réseau associatif qui a conditionné et maintenu le fait que les activités et interventions soient destinées en majorité à un public de garçons.
- Deux sphères d'intervention se distinguent alors : celle des lieux où se déroulent des activités de groupe et où peut s'exercer la mixité ; et celle du suivi éducatif dans une relation avec l'adolescent ou le groupe d'adolescents.
- L'ensemble des acteurs pose ce constat général d'une difficulté à toucher un public de filles doublé d'une difficulté à les fidéliser. Cette faible représentation des filles se révèle à tous les niveaux des actions : actions de prévention de rue, suivis éducatifs individuels, activités mixtes, sorties et séjours.

- Au moins trois facteurs sont évoqués pour expliquer la difficulté d'opérer de la mixité : l'entrave parentale ; l'appartenance au quartier ; et le refus des filles de se mêler aux garçons qu'elles connaissent sur leur quartier.
- La place du frère tel un gardien de la moralité de la sœur apparaît comme un rôle social interdépendant du lien aux pairs du même sexe, et la figure du grand frère pose véritablement problème aux intervenants.
- Pour les intervenants interviewés, la fille représente ce relais éducatif avec qui il s'agit de rentrer en contact afin de faire évoluer les représentations.
- Alors que la fille est vue comme un relais éducatif perpétuant les valeurs transmises ou pouvant les faire évoluer, le frère lui est vu comme une passerelle nécessaire pour accéder aux sœurs et par là même à la cellule familiale, sans qu'on lui demande à priori d'être en capacité de faire changer les relations et représentations de genre.
- Les acteurs observent deux attitudes : une hyper féminisation passant par le vestimentaire de la part de filles de plus en plus jeunes, et de l'autre côté une masculinisation interprétée comme une tentative d'égalisation des genres et une stratégie de protection.
- La question de la sexualité à l'adolescence, plus que celle de la violence, apparaît comme une priorité pour les acteurs. C'est cette question qui se « cache » *in fine* derrière la thématique des relations de genre. Pour eux, il s'agit donc d'intervenir sur la sexualité pour réintroduire de la norme et travailler à l'ajustement entre virtualité et réalité des sujets, et par-là développer la connaissance de l'autre sexe.

### **CHAPITRE III**

**PRECONISATIONS POUR AMELIORER LA GESTION DES  
RELATIONS ENTRE FILLES ET GARÇONS A L'ADOLESCENCE ET  
PREVENIR L'INEGALITE DES GENRES ET LA VIOLENCE**

# **PREMIERE PARTIE :** **MISE EN LUMIERE DE L'ADEQUATION /** **L'INADEQUATION ENTRE LES MODES DE GESTION DES** **RELATIONS AU SEIN DES STRUCTURES ET LES BESOINS** **ET ATTENTES DES ADOLESCENT-E-S**

## **I.1. LES CONSTATS**

Pour commencer, rappelons les divers constats que cette étude nous a permis d'élaborer tout au long de la présente analyse :

- **Les perceptions des relations de genre et de la mixité sont différentes entre adolescents et professionnels :**
  - La mixité est enrichissante pour les adolescent-e-s et n'amène ni conflit relationnel, ni violence. Les activités mixtes sont les activités favorites des adolescents ;
  - La mixité est un idéal à atteindre mais, dans les pratiques, elle est source de violence chez les adolescent-e-s et de difficultés au niveau de la gestion des activités mixtes.
  
- **La vision stéréotypée des genres d'après les deux groupes d'acteurs en présence, les adolescent-e-s et les professionnels :**
  - La fille est douce, docile et sentimentale, elle est amenée à devenir une femme mère avant tout autre rôle social et devra s'occuper de son foyer ;
  - Le garçon est violent et sans sentiment, il devra travailler pour subvenir aux besoins de la famille.
  - A l'adolescence, garçons et filles conçoivent deux types d'adolescentes :
    - la « facile » qui n'est pas respectée et avec qui les garçons peuvent avoir des rapports sexuels durant l'adolescence,
    - la « respectable », potentielle épouse pour qui les garçons peuvent avoir des sentiments mais avec laquelle les rapports sont proscrits à l'adolescence (l'attente malgré l'attrance étant une preuve de respect et d'amour d'après les deux sexes).
  
- **L'impact du genre sur les représentations du féminin et du masculin :**
  - Les femmes perçoivent plus que les hommes les inégalités, les conflits et les violences,
  - Les filles attendent plus que les garçons une égalité dans le partage des tâches au sein de la sphère domestique.
  
- **L'impact du territoire sur les représentations du féminin et du masculin :**
  - La perception des inégalités et des rôles sexués est plus fortement marquée dans les quartiers dit « populaires ».
  
- **L'impact des images pornographiques :**

- **l'augmentation des moyens d'accès,**
  - **l'augmentation des pratiques de visionnage,**
  - **et leur influence :**
    - sur la construction des images du féminin et du masculin,
    - sur les pratiques sexuelles.
- **L'impact de ces représentations sociales sur les pratiques des deux groupes d'acteurs en présence, les adolescent-e-s et les professionnels :**
- La sous-représentation des filles dans l'espace public (quartier et structure) ;
  - La montée de la violence du côté des filles ;
  - Les filles perçues comme des victimes par les professionnels.

**Face à ces différents constats, pouvons-nous conclure à une adéquation entre l'offre et la demande en ce qui concerne les relations entre filles et garçons à l'adolescence ?**

## **I.2. UNE ADEQUATION OU UNE INADEQUATION ENTRE LES BESOINS ET LES ATTENTES DES ADOLESCENTS FACE AUX PROPOSITIONS ET AUX MODES DE GESTION OFFERTS PAR LES STRUCTURES ?**

### **1.2.1. UNE INADEQUATION FACE A LA PERCEPTION DES RELATIONS DE GENRE A L'ADOLESCENCE : DES INTERPRETATIONS DES GESTES ET PAROLES DIFFERENTES SELON LES ACTEURS.**

Les difficultés dues à la mixité lors des activités relayées par les professionnels ne sont pas présentes dans le discours des jeunes interrogés. Pour ces derniers, le type d'échange mené (violence verbale, taquinerie, bagarre...), bien qu'il puisse apparaître conflictuel, ainsi que le souhait de composer parfois des groupes sexués distincts dans l'objectif de mener séparément certaines activités proposées (ateliers de création par exemple) ne sont pas révélateurs d'un problème relationnel, mais l'expression de leur différence. Pour les professionnels, non seulement ces tensions sont difficiles à gérer mais encore elles seraient révélatrices de certains maux à combattre : la violence entre genres, le manque de respect et l'impossible cohabitation.

Ainsi apparaît une perception différente entre le public adolescent et les professionnels face aux relations que ces jeunes entretiennent entre eux. Pour les premiers, ces relations sont « normales », pour les seconds, elles sont révélatrices de dysfonctionnements.

Les adolescent-e-s manifestent clairement l'envie et le besoin de mener des activités mixtes mais ce n'est pas pour autant que celles-ci vont se dérouler sans heurts. Ces confrontations, ces échanges font partie de leur processus de construction d'identité sexuée. Si un professionnel perçoit d'un œil grave la difficulté de créer ensemble, l'adolescent-e, lui/elle, s'entraîne au jeu social d'être un garçon ou une fille. Cette expression est constructive car elle permet de se positionner par rapport à l'Autre, d'apprendre qui il est et d'expérimenter les relations avec l'Autre malgré ses différences.

En effet, dans les rapports sociaux qu'ils nouent, hommes et femmes se traitent différemment car ils acquièrent tout au long de leur existence des expériences différentes de ce qu'est l'Autre. La nature des expériences qui entrent dans la production et la circulation de

cette norme du genre est hétérogène. Les expériences peuvent prendre leur source dans la vie familiale, professionnelle ou sociale des individus (et celles vécues à l'adolescence dans les structures en font partie) tout autant que dans ce que les programmes télévisés, le contenu éditorial de la presse écrite ou multimédia leur renvoient de ce que le masculin et le féminin sont censés être. Au cours de la vie, les individus négocient leur identité de genre. Autrement dit, l'élaboration d'une identité de genre<sup>16</sup> est un processus de socialisation durable. Une construction identitaire inscrite dans la durée et le long de laquelle les individus se définissent en tant qu'homme ou femme, en même temps qu'ils édifient ce qu'est pour eux le masculin et le féminin. Une construction identitaire allant de l'identification de l'Autre à la définition de Soi.

Le genre est avant tout un processus de production de la norme. Et c'est cette norme que les adolescent-e-s tentent d'intégrer en même temps qu'ils participent à son élaboration.

Si cette construction identitaire évolue tout au long de la vie, elle se joue de manière particulière à l'adolescence puisque justement à cet âge, les individus vivent l'une des plus importantes transformations identitaires et sociales de leur vie : quittant le statut d'enfant pour atteindre celui d'adulte, ils changent de position dans la société.

L'adolescence est une période de l'existence dont le statut et la position sociale ne sont pas des modèles définitifs. C'est une des raisons qui expliquent la grande difficulté sociale et personnelle dans laquelle l'individu se trouve durant cette séquence de la vie. L'adolescence consisterait ainsi à jouer un nouveau rôle pour lequel l'on ne reçoit que des suggestions, des directives ou des indications éparses quant à sa mise en œuvre. Quant à son identité de genre, elle fait partie de cet ensemble identitaire en branle, d'où certaines interrogations et difficultés relationnelles avec l'Autre sexe mais aussi avec l'Autre de manière générale (parents, professeurs...) et Soi.

Les adolescents sont donc en même temps des victimes des idéaux de genre (ils subissent ceux qui leur préexistent) et leurs principaux producteurs. De ce fait, il s'agit de parler d'acteurs d'une négociation fondamentale qui porte sur la production de l'altérité, en l'occurrence de la différence de genre, en tant que norme ou cadre qui donne sens à ce qu'ils sont et à ce que l'Autre est pour eux.

C'est pourquoi, malgré la volonté de mener des activités mixtes, celles-ci peuvent difficilement se dérouler de manière apaisée. Le genre est un principe organisateur de la vie sociale, hommes et femmes n'ont pas les mêmes places dans la société : leurs rôles sociaux, leurs comportements, leurs attentes et leurs aspirations sont de ce fait bien distincts. Ce que nous avons pu vérifier dans cette analyse.

De ce fait, n'est-il pas normal que ces différences s'expriment aussi à l'adolescence ? Et ce d'une manière particulièrement prononcée lorsqu'ils sont en relation les uns avec les autres ?

Il serait par conséquent naïf d'attendre que les activités mixtes se déroulent sans heurts, et néfaste d'empêcher les adolescent-e-s d'exprimer leurs différences.

En revanche, cadrer ces relations, déconstruire avec eux les clichés qu'ils mobilisent et les amener à se respecter, à se comprendre et à s'entendre afin de diminuer les inégalités de genre devrait faire partie des pratiques de gestion des adolescent-e-s par les professionnels. Encore faut-il qu'ils aient les outils pour y parvenir. Ce que nous développerons dans la partie « préconisations » de ce même chapitre.

---

<sup>16</sup> C'est-à-dire notre sentiment d'être ce que l'on est au vu de ce que l'on définit comme étant le masculin et le féminin.

## **I. 2. 2. UN IDEAL COMMUN : VIVRE ENSEMBLE ET ETRE EGAUX MALGRE LEURS DIFFERENCES.**

Adolescent-e-s et professionnels ont en revanche un idéal commun : que garçons et filles vivent ensemble, mènent des activités mixtes au sein des structures ou à l'extérieur (quartier).

Mais dans certains quartiers le regard des adultes (parents, voisins) inhibe ce genre de pratique (quartier Malpassé dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Marseille, par exemple).

En revanche, dans d'autres quartiers (le 8<sup>e</sup> arrondissement de Marseille, par exemple), les garçons et les filles ne souffrent pas de cette difficulté et vivent ensemble à l'extérieur de chez eux ou dans les structures (lors d'activités mixtes, de séjours...) dans la mesure des possibles liés à leurs âges : disputes, constitution de groupes sexués dans les classes, la cour, lors d'activités, sont des choses vécues aussi et qui n'empêchent pas de pratiquer sans difficulté, mais à d'autres moments, des activités mixtes.

Ce sont aussi les adultes qui apparaissent responsables de l'absence des filles dans l'espace public, voire dans les structures, par peur qu'elles y soient mal traitées. Si certains professionnels justifient l'absence des filles par des raisons qu'ils ne maîtrisent pas et sur lesquelles ils ne peuvent agir, d'autres ont abouti à la mixité dans leur structure en allant à la rencontre des parents et des familles, rencontre qui a permis la construction d'un sentiment de confiance.

C'est donc le sentiment d'insécurité vécu par les familles qui serait à l'origine de l'absence des filles dans les structures ou dans la rue et qu'il s'agit de combattre.

Si les professionnels n'ont ni le rôle, ni les moyens de combattre ce sentiment vis-à-vis de ce qui se déroule dans le quartier, ils sont en revanche responsables de leur structure et pourraient de ce fait imaginer les outils nécessaires au développement d'un sentiment de confiance.

Nous développerons maintenant les préconisations qui nous paraissent pertinentes à mettre en place face à ces divers constats.

## DEUXIEME PARTIE PRECONISATIONS

### II.1 FAVORISER LA MIXITE DANS LES STRUCTURES

Un premier niveau d'action pourrait être la mise en place volontaire de la mixité dans les structures. Il semble en effet nécessaire de :

- développer des outils permettant la présence féminine en palliant le sentiment d'insécurité régnant dans l'espace public :
  - o constituer des équipes mixtes du côté des professionnels des structures ;
  - o développer un partenariat entre les structures, les collègues et les familles pour faire connaître les structures et les professionnels qui y travaillent et développer ainsi une relation de confiance entre structures et familles ;
- proposer des activités qui correspondent aux attentes des deux sexes, à savoir des activités sportives, des jeux, des temps d'échange favorisant le mélange des genres et la découverte de l'Autre.

Pour donner l'exemple, il faudrait donc commencer par tendre vers une mixité des équipes, autant que faire se peut. Et de la même manière, faire le choix d'organiser des activités mixtes avec les adolescents.

La volonté de **mixité dans les équipes** facilite la gestion des relations filles-garçons. A ce jour encore peu de structures y parviennent, même si pour la plupart cette mixité professionnelle constitue un objectif à atteindre car ses bienfaits sont reconnus par tous.

Si les moments de rencontre mélangeant adolescents et adolescentes ne se déroulent pas toujours sans difficultés pour les professionnels (40% d'entre eux estiment que la situation de mixité induit des problèmes de gestion du groupe lors des activités), ils sont pourtant nécessaires. Les jeunes ont en effet besoin – et envie – de **découvrir l'Autre**, de le connaître, de le reconnaître et de le comprendre pour **le construire en tant que genre et se construire soi**, à son tour. Si des apports théoriques et cognitifs sur l'Autre sont certes utiles, se confronter à l'autre sexe et interagir avec lui sont des moments indispensables à la construction identitaire sexuée des adolescents. Un travail essentiel semble ici résider dans le fait de ramener les jeunes filles vers les structures, desquelles elles sont absentes au milieu de leur adolescence comme nous l'avons longuement exposé. Les structures peuvent **palier la difficulté des filles à sortir de chez elles** ; la condition *sine qua non* semble en être un travail régulier auprès du reste de la famille, de la mère et des frères.

### II.2. DECONSTRUIRE LES CLICHES INEGALITAIRES ET ACCEPTER LA DIFFERENCE DANS LE RESPECT

Il apparaît essentiel de mener un travail de **prise de conscience des clichés sexués** pour ensuite pouvoir les **déconstruire**. Pour cela, des **actions informatives** (ayant pour objectif la transmission des connaissances fondamentales) et **performatives** (ayant pour objectif d'expérimenter les relations de genres et les clichés) constitueraient un moyen efficace. Elles permettraient de travailler sur les représentations sociales du féminin et du masculin présentes dans l'esprit des adolescents et – dans une moindre mesure – des professionnels et mobilisées dans leurs pratiques sociales.

L'action théâtrale (théâtre forum par exemple) ou l'organisation de groupes de discussions animés par des professionnels pouvant **déconstruire et reconstruire les représentations sociales** pourraient être conçues comme des **actions ponctuelles** pour gérer une crise par exemple, mais également comme un **projet à long terme mené de manière régulière**.

La transmission de connaissances fondamentales serait l'autre versant à mettre en place.

### II.3. TRANSMETTRE DES CONNAISSANCES FONDAMENTALES AUX ADOLESCENTS

Pour mener des négociations critiques sur les arrangements sociaux de genre, faire des choix individuels (contraception, rester fidèle à son compagnon, rester vierge jusqu'au mariage) et interagir au quotidien et le plus sereinement possible avec l'Autre, les adolescents ont besoin de ressources cognitives et d'outils pratiques leur permettant une meilleure identification de l'Autre et une meilleure compréhension de celui-ci.

Si le besoin de transmission des connaissances physiques/**anatomiques** et pratiques (moyens contraceptifs), **médicales** (risques liés aux MST), **sociales** et **juridiques** n'est pas clairement exprimé par l'ensemble des adolescents, il n'en reste pas moins qu'elles leurs sont nécessaires.

**L'impact des images pornographiques** sur la construction des images du féminin et du masculin, et sur les pratiques sexuelles des adolescents, nous le prouve par ailleurs et le fait que ces images soit facilement accessibles (Internet, téléphone portable, chat...) nous amène à préconiser d'aborder la thématique de la pornographie.

D'ailleurs, la question de la sexualité à l'adolescence, plus que celle de la violence, apparaît comme une priorité pour les acteurs. C'est cette question qui se cache *in fine* derrière la thématique des relations de genre et il s'agirait dès lors d'**intervenir sur la sexualité pour réintroduire de la norme** et travailler à l'ajustement entre virtualité et réalité des sujets, et par là développer la connaissance de l'autre sexe. Les acteurs rencontrés relèvent une méconnaissance de l'autre sexe chez les adolescents qu'ils soient filles ou garçons.

Les professionnels notent un besoin de **sortir de la banalisation de la sexualité** et de réintroduire des normes et valeurs, notamment celles du sentiment et de l'affect. Il s'agirait alors de discuter et d'informer sur les valeurs et la norme, notamment en termes de sexualité : *« Ils ont une connaissance de la sexualité de plus en plus tôt, il ne semble plus y avoir de limites entre ce qui est virtuel (images, Internet, TV) et le réel. Lors de nos interventions, nous abordons la sexualité par l'entrée de la violence sexuelle, on essaie de mettre des mots et de la communication. Toutes ces images reçues par les médias sont brutes, il faut donc mettre l'accent sur la réalité des choses, et réintroduire de l'affect, que l'acte sexuel n'est pas juste un acte avec un objet, mais est un lieu de mise en relation, c'est un acte de relations. Il y a un problème de communication avec les parents sur la sexualité, une communication défailante et peu d'écoute. Les enfants sont donc souvent seuls (...) La priorité est à mettre sur le développement de la sexualité, il manque de la prévention à ce niveau, il faut recadrer les choses, car le développement sexuel détermine les rapports de genre et les relations entre pairs. Ils ne sont pas dans le questionnement de l'acte, de l'amour, du désir, ni de la création ou de la procréation. (...) Il faut donc travailler sur l'évolution de la sexualité des adolescents, qui parfois ont des pratiques que les adultes n'ont pas. Les relations sexuelles*

*multiples de la part des filles sont maintenant beaucoup plus tolérées qu'auparavant, est-ce un bien ou un mal, je ne sais pas, mais tout dépend de l'âge de la pratique. Mais de toute façon demeure cet écart entre les dires, le discours et les pratiques, on ne peut savoir réellement la réalité des pratiques... » (Psychologue secteur associatif 8<sup>e</sup>).*

C'est pourquoi, il nous apparaît pertinent de :

- **sensibiliser les jeunes aux risques d'abus par le biais des téléphones portables et de l'Internet puisqu'ils n'en sont pas toujours conscients** <sup>17</sup> ;
- **d'apporter des clefs de lecture** (fiction *versus* réalité, l'acteur est un interprète sans sentiment) et **des réponses aux interrogations** ;
- **d'évoquer les goûts des un-e-s et le dégoûts des autres** ;
- **et d'élaborer ensemble**
  - o **les limites à respecter** (engendrer une prise de conscience de la limite entre simple blague et situation sérieuse),
  - o **et les moyens à mobiliser** (être conscients des risques, refuser de visionner, de pratiquer... ) pour que filles et garçons puissent tendre vers le respect de ces limites.

### **II. 3. ORGANISER DES TEMPS D'ÉCHANGES INDIVIDUELS ET COLLECTIFS, MIXTES ET UNISEXES**

Comme le font déjà certains acteurs, il apparaît pertinent de développer des temps de parole au sujet des relations de genre. Échanger et transmettre des connaissances en groupe mixte ou unisexe n'amène pas le même contenu, ni par conséquent les mêmes impacts.

Les caractéristiques évoquées par les adolescents concernant les hommes/garçons et les femmes/filles impliquent l'existence, comme s'il s'agissait d'une évidence, de deux groupes sexuels distincts. Chaque individu en évoquant l'autre confirme cette réalité et consolide son sentiment d'appartenance à l'un de ces deux groupes. À un niveau individuel, cette expérience participe à la construction de soi (en tant qu'individu sexué) et l'entraîne à l'expressivité de soi. En d'autres termes, en interagissant, les filles et les garçons s'expliquent et se confrontent : ils construisent ensemble et attribuent un contenu à la différence de genre et le font évoluer en négociant leurs rôles de genre. Ces actions créent donc une occasion pour les adolescents de s'impliquer dans la **fabrique de la différence de genre en tant que réalité collective, partagée et négociée**. Les informations échangées lors de groupes de parole mixtes permettraient ainsi de mieux identifier et comprendre l'Autre. Des ressources cognitives pertinentes, que les adolescents peuvent mobiliser dans leurs rapports à l'autre genre, se constituent progressivement et leur permettent de montrer à l'Autre qu'ils ont bien entendu et compris ses attentes tout autant que de lui exprimer leur souhait d'y correspondre.

---

<sup>17</sup> « Ce qui est dangereux, c'est l'inconscience avec laquelle ces moyens de communication sont utilisés. De nombreuses situations qui n'étaient jusque-là que des notions abstraites, sont aujourd'hui illustrées par des images et des films. Les enfants et adolescents ont aujourd'hui libre accès à la télévision et à internet, souvent par le biais du poste de télévision dans la chambre d'enfants. Ils sont dès lors confrontés à une dimension arbitraire dans l'utilisation de ces moyens de communication qui se répercute ensuite sur d'autres médias. Avec les téléphones portables par exemple, tout le monde a aujourd'hui une caméra à portée de main. Là aussi, avec une absence totale de discernement. Tout le monde peut filmer ce qu'il veut et diffuser ces enregistrements, mais personne ne montre aux enfants où sont les limites d'un tel comportement. » Extrait d'entretien entre Carolin Straßer, journaliste sur ARTE et Volker Höhle, travailleur social, membre actif de l'Association allemande « Wendepunkt ». Volker Höhle s'occupe d'enfants et adolescents victimes d'abus sexuels. Il aide plus particulièrement des jeunes qui ont vécu une telle expérience et conseille l'entourage familial de ces victimes.

Les choses se passent différemment lorsque les interventions se déroulent face à un **public unisexe**. Ici, les adolescents posent des questions qui visent à améliorer leurs **connaissances de soi** (physique, sexe, droit) et de l'Autre (son physique, ses attentes, ses plaisirs). Les questions liées à l'**intime** peuvent alors être posées, répondant à la curiosité d'un genre vis-à-vis de l'Autre ou plutôt le besoin de connaître son fonctionnement, ses attentes et ses peurs, **sans la gêne** qu'occasionnerait la présence de cet Autre.

Ainsi, une réflexion à mener lors de la mise en place d'actions visant une meilleure entente entre sexes devrait tourner autour de la composition du public. Il s'agirait *a priori* de favoriser un public mixte ou unisexe en fonction des objectifs de l'intervention :

- **un public unisexe pour les interventions informatives liées à l'intime,**
- **un public mixte pour les interventions informatives travaillant sur la thématique des rapports sociaux.**

Nous disons « a priori » car il semble nécessaire de toujours donner le choix aux adolescents. Selon le contexte, le groupe d'adolescent-e-s présents, leurs ententes et/ou mésententes, les envies et besoins peuvent varier. Ainsi, nous préconisons de les interroger sur leur volonté avant de constituer ou non des groupes distincts.

## II. 4. DES OUTILS D'ANALYSE POUR AIDER LES PROFESSIONNELS

Aussi, **afin de systématiquement traduire l'égalité des sexes par les actes et paroles, dans les gestes éducatifs au quotidien**, les professionnels doivent :

- prendre conscience des représentations sociales du masculin et du féminin qui agissent dans leur gestion des relations de genre ;
- être capable d'analyser celles qui animent les pratiques des adolescents sans s'en outrer et
- avoir les moyens de les faire évoluer.

Pour ce faire, ils ont eux aussi besoin d'outils cognitifs et théoriques.

D'ailleurs, dans l'exercice de leur métier, les acteurs relèvent des difficultés et souhaitent pouvoir prendre du recul, avoir des temps d'analyse des pratiques pour échanger et réajuster. Les **références théoriques sont très peu évoquées**, et la gestion des relations de genre n'est pas théorisée ou modélisée. L'expérience et la pratique demeurent les pierres angulaires des acteurs intervenant auprès des adolescents : *« Souvent on est pris dans nos pratiques, comme tout le monde, et le recul nous manque ou les temps d'échange sur la pratique, il faut donc des espaces d'échange de et sur les pratiques. Ce qu'il manque aujourd'hui ce sont des approches ethnoculturelles ou ethno-psychiatriques, on est parfois en difficulté quand les familles viennent d'ailleurs, donc il faudrait de la formation des acteurs sociaux sur ce point de l'interculturel. Par exemple, on reçoit beaucoup de Comoriens, les enfants ont un débit beaucoup plus lent, et il ne s'agit pas d'un retard ou d'un déficit, et cela il faut le comprendre vite. Il s'agit toujours de comprendre et faire avec et de ne pas imposer » (Psychologue secteur associatif 8<sup>e</sup>).*

Ainsi, **sensibiliser et former les intervenants** sur la construction sociale du genre apparaît comme une préconisation autant souhaitable que souhaitée ; souvenons-nous en effet combien les représentations personnelles de chaque professionnel sur les rapports de genre influencent sa manière de travailler avec les adolescents. Les professionnels pourraient suivre une formation spécialisée sur la **construction sociale du genre** pour qu'ils acquièrent, d'une part, une connaissance de ce processus et, d'autre part, pour qu'ils travaillent en présence du

formateur sur leurs propres représentations du féminin et du masculin, sur celles qu'ils cultivent à propos des adolescents et de la manière dont ces derniers établissent et vivent les rapports sociaux de genre.

D'une part, on pourrait envisager une **formation** prenant la forme d'une animation de groupe portant sur les représentations de chacun, puis l'élaboration d'outils, des ressources conceptuelles sur la construction des genres qui leur permettent de prendre du recul sur l'impact de leurs propres représentations durant leur travail d'accueil des adolescents.

D'autre part, on pourrait imaginer des moments de rencontre réguliers entre professionnels, par exemple un **rendez-vous trimestriel**. Ils seraient l'occasion de **partager** des expériences et de **mutualiser** des outils développés individuellement ou en équipe. De plus, des spécialistes pourraient être invités pour animer des séances sur des **thématiques spécifiques** (sociologie, psychologie, droit, santé, sexualité) et répondre ainsi aux deux besoins révélés par cette étude : celui d'acquérir des connaissances fondamentales permettant l'analyse et la construction d'outils, et celui de confronter son expérience à celle d'autres professionnels confrontés au même quotidien.